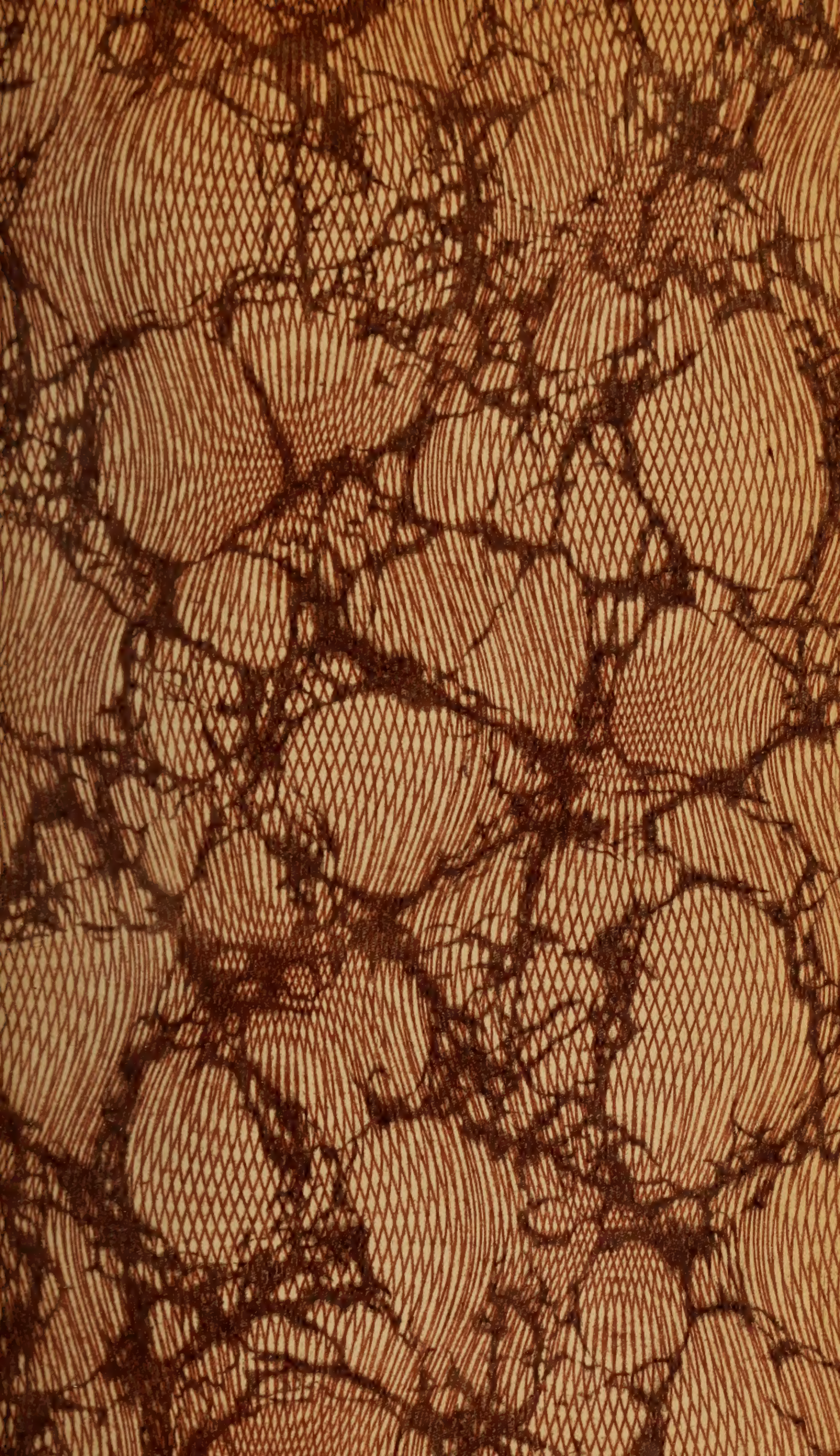



S 248







LA

VIE CATHOLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Saint Thomas d'Aquin (Collection des grands philosophes). (Alcan.) — 2 vol. in-8° . . . . *Épuisé.*

La Philosophie morale de saint Thomas d'Aquin. — 1 vol. in-8°. (Alcan.) . . . . *Épuisé.*

L' « Introduction à l'Étude de la médecine expérimentale » de Claude Bernard, avec des notes critiques. (de Gigord) . . . . 5 fr. 30

Les Sources de la Croyance en Dieu. — 1 vol. in-12. 7e *édit.* (Perrin.) . . . . 8 fr. »

L'Amour chrétien, 1 vol. in-12. 6e *mille.* (Gabalda). 7 fr. »

Jésus. — 1 vol. in-12. 9e *édit.* (Gabalda.) . . . . . . 4 fr. 50

L'Eglise. — 2 vol. in-12. 3e *édition.* (Gabalda.) . . 12 fr. »

Un Pèlerinage artistique à Florence. — In-12, avec vignettes et couverture illustrée. (Gabalda.) *Épuisé.*

Nos Luttes. — 1 vol. in-12. (Gabalda.) *Épuisé.*

Nos vrais Ennemis. — 1 vol. in-12. (Gabalda.) *Épuisé.*

Le Patriotisme et la vie sociale. — 1 volume in-12. (Gabalda.) *Épuisé.*

La Politique chrétienne. — 1 v. in-12. (Gabalda.). 4 fr. 50

Socialisme et christianisme. — 1 vol. in-12. 3e *édition.* (Gabalda.) . . . . 6 fr. »

Féminisme et christianisme. — 1 vol. in-12. 3e *édition.* (Gabalda.) . . . . 6 fr. »

La Famille et l'État dans l'éducation. — 1 vol. in-12. 2e *édition.* (Gabalda.) . . . . 4 fr. 50

Art et Apologétique. — 1 vol. in-12. (Bloud et Gay.) 5 fr. »

L'Art et la Morale. — 1 vol. in-18 (Bloud et Gay.) *Épuisé.*

Agnosticisme et Anthropomorphisme. — 1 vol. in-18. (Bloud et Gay.) . . . . 1 fr. »

La Vie héroïque, 52 conférences prononcées à la Madeleine en 1914-1915. (Bloud et Gay.) . . . . 14 fr. »

Le Sermon sur la montagne, évangile de guerre et de paix. — 1 vol. in-12. (Bloud et Gay.) . . . . 3 fr. 75

Les Vertus théologales. — Anthologies illustrées. 3 vol. in-8° La Foi. L'Espérance. La Charité. (Laurens.) Chaque volume . . . . 9 fr. »

Prière de la Femme française pendant la guerre. — 1 plaquette avec vignettes de Maurice Denis. (Librairie de l'Art catholique.) . . . . 1 fr. 25

Aux Morts de la guerre. — Prière à ceux qui sont partis. — 1 plaquette avec vignettes de Maurice Denis. (Librairie de l'Art catholique.) . . . . 1 fr. 25

La Prière. — 1 volume in-12. (Librairie de l'Art catholique.) . . . . 6 fr. 50

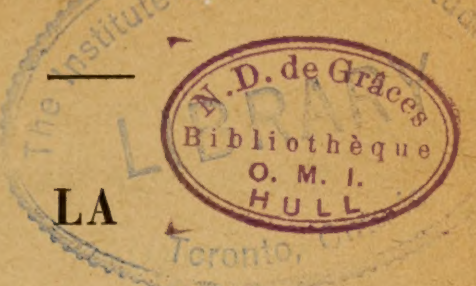
Prières dans nos épreuves . . . . 1 fr. 25

Le chemin de la croix . . . . 2 fr. »

Paroles françaises. — 1 vol. in-12. (Bloud et Gay.) 5 fr. »

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS.

A.-D. SERTILLANGES
MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS



LA VIE CATHOLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90

1921

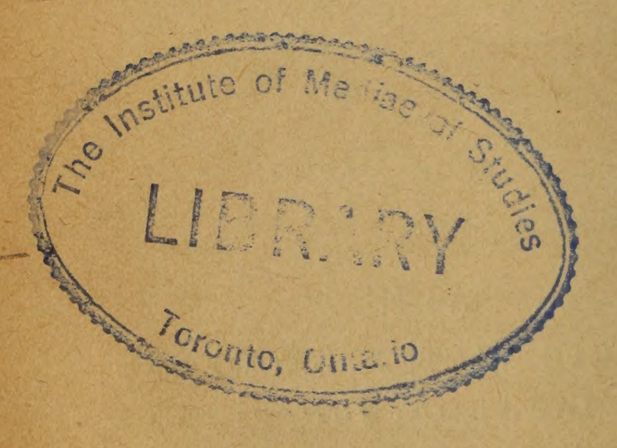
IMPRIMATUR

R. Louis.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 14ª decembris 1920.

E. Lapalme,
v. g.



I

CELUI QUI EST NOTRE VIE

La vie catholique est tout entière contenuė dans le Christ comme dans son principe, comme dans son exemplaire, et, en tant que le Christ contient Dieu, comme dans l'objet dernier de sa recherche.

Aussi, le caractère fondamental de la vie catholique est-il déterminé par l'incarnation. Sa nature mixte unit le visible et l'invisible, le terrestre et le céleste, le temporel et l'éternel, le changeant et l'immuable. C'est un cas humano-divin.

La double nature de Jésus est ici le point de départ, et elle-même trouve son explication dans le dessein rédempteur. « Dieu s'est fait homme, dit saint Augustin, afin que l'homme fût fait Dieu. » La création est une montée; le Créateur vient nous prendre. Notre néant pécheur se révélait impuissant : Dieu s'y introduit. Dieu brise l'obstacle originel; il nous ramène, en la personne du Sauveur, à la Source de toute vie, surtout la vie intime que la munificence créatrice a entendu nous ménager et en laquelle, proprement, le surnaturel consiste.

« *La Vie qui était dans le sein du Père*, dit saint Jean, *est apparue au milieu de nous* » (I Jean, I,

2) et, par l'« *Adam nouveau* », « *premier-né de beaucoup de frères* », cette Vie ineffable veut devenir notre vie, en vue de l'intimité éternelle.

Dans le Christ, cette bienveillance est d'abord *grâce d'union,* puis sanctification ineffable ; en nous, ses écoulements, qui proviennent des trésors du Christ, s'appellent *grâce sanctifiante :* « *grâce pour grâce*, dit l'Apôtre, *car de sa plénitude nous avons tous reçu* » (Jean, I, 16).

A ce titre, Jésus-Christ est notre père, comme on le dit notre frère par nature et par solidarité, aussi l'époux de nos âmes à cause de la fécondité spirituelle qu'il nous communique. Chef de race surnaturelle, il nous engendre à une nouvelle vie ; il anime notre humanité comme l'élément immortel qui est en nous anime notre chair. Il nous engendre non pas seulement une fois, comme nos père et mère qui, nous ayant formés, doivent nous livrer à la nature générale en laquelle nous subsistons, mais d'une façon permanente et actuelle. Dans l'atmosphère intérieure où palpite la nouvelle vie, telle la vie de la lumière, il faut que le *Soleil de justice* brille toujours et qu'il darde continûment son irradiation vivifiante.

C'est par l'habitation en nous de l'Esprit-Saint — âme de notre âme, disent les Pères ; don du Fils, comme le Fils même et l'Esprit qu'il envoie sont un don du Père — c'est par ce miracle intime, que la vie surnaturelle s'introduit et par ses effets que le Christ, *Père du siècle futur,* devient le père de ce siècle-ci, de notre siècle passager, à savoir notre vie personnelle et commune.

L'humanité du Christ n'est pas à lui seulement,

mais à nous, et le Dieu qu'elle contient, après s'être incarné proprement en elle, s'incarne selon l'Esprit en nous tous, nous prend pour siège et pour temple vivant, et non pas seulement l'âme, mais le corps, et non pas seulement la personne, mais tout ce qu'elle entraîne avec soi et qu'elle utilise : nature, vie inférieure, matière de l'art et des travaux, produits de l'effort civilisateur, qui deviennent, en prolongeant une vie que le divin anime, comme un corps de Dieu.

Cette effusion de vie, cette infusion en chaque être ne se produit pas sans ordre et ne vient pas du Christ chef de race à chaque individu de sa lignée sans intermédiaire. Pas plus qu'Adam ne nous donne la vie sans passer par la filière des générations et sans l'action du milieu immédiat qui nous crée par nos père et mère, pas davantage le Christ ne produit en nous ses effets de vie sans passer par la société permanente qui est née de son sang, l'Église, et par sa hiérarchie.

Grâce à ce corps, dont le Christ est la tête, dont l'Esprit-Saint est l'âme commune; grâce à ce fonctionnement qui paraît tout humain à l'extérieur, mais qui au dedans canalise l'influence de Dieu, la vie du Christ se poursuit à travers le temps; l'incarnation subsiste et se propage; l'Évangile, cette « *sagesse qui descend d'en haut* » (Jacq., III), s'allume et brille dans chaque esprit comme dans leur concours; les sentiments du Christ s'épanchent, ses vertus se communiquent, ses mérites paient, ses désirs pressent sur les événements et sur les cœurs, ses reproches provoquent les repentirs et assainis-

sent le monde, ses actes historiques se renouvellent en de réels symboles et deviennent des sacrements. Les hommes qui vivent selon ses normes, à son exemple, sous son action, deviennent comme d'autres Christs, Christs fragiles, vacillants et toujours pécheurs, mais en droit, comme Jésus, d'appeler Dieu leur Père et de réclamer les droits de fils : droit d'amour et droit d'héritage, ensemble, dans l'unité d'une famille d'élus.

C'est la vie catholique qu'on décrit ainsi. Il n'y aura plus qu'à en montrer les formes diverses. Les formes, dis-je, en relation avec le fond ; car oublier celui-ci pour n'observer que des cadres, ce serait faire le jeu des ennemis qui ne voient dans l'Église qu'une politique, voire un pharisaïsme sans âme.

La vie catholique est sans doute action, manifestation, dehors, comme c'est le cas de toute vie qui se déploie à partir d'un germe; mais comme toute vie également, la vie catholique cache son germe dans les mystères d'une intériorité qui ne se dévoile qu'ensuite par l'action extérieure. Son germe est une mysticité, c'est-à-dire une activité secrète, et c'est, en fait, une union intime, au point de départ de toutes nos démarches vitales, avec Celui qui doit leur donner un sens éternel.

La vie est connaissance : Jésus-Christ est notre lumière. La vie est impulsion : il est nòtre force. La vie est affection : il est notre amour, car « *la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné* » (Rom., v, 5). La vie est tendance : Jésus-Christ est notre *chemin*, « chemin qui marche », dirait Pascal, car lui

aussi, Jésus-Christ, a fait ce que nous devons faire; « chemin qui conduit où l'on veut aller », car il suffit de s'y poser, comme le chaland qui manœuvre au courant d'un fleuve, pour progresser heureusement et pour aboutir.

« *Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* », dit l'Épître aux Colossiens (III, 3). Elle est ce *trésor caché* que recommande l'Écriture; elle fait de notre âme la *Source scellée* du *Cantique*, le *Jardin fermé* de l'*Époux*. C'est elle qui constitue « *l'homme caché du cœur* » dont parle l'apôtre Pierre (I Petr., III, 4), celui qui doit paraître au grand jour quand l'homme charnel lui aura cédé la place et que le Christ lui-même sera réapparu glorieux. « *Quand le Christ apparaîtra, lui, votre vie,* continue l'*épître, alors vous aussi vous apparaîtrez avec lui en gloire* » (Col., III, 41).

En ce jour-là, le Christ trouvera en nous tout l'achèvement de son rôle. Glorifié en soi, il le sera également dans ses membres. Le géant sera monté au ciel tout entier. Pour ce temps-ci, bien qu'il soit notre vie tout autant, le Christ ne vit en nous que d'une vie à la fois mystérieuse et réduite. Réduite quant à sa valeur, elle doit l'être nécessairement, elle le sera toujours, car notre cas ne se prête pas à l'entier déploiement des ressources divines; mais elle est également réduite ici-bas en ses manifestations, en ce que, valant devant Dieu plus ou moins et nous constituant, dans cette mesure, candidats de l'éternel, elle nous laisse, dans le temporel, assimilés aux « *enfants du siècle* » et ne nous fait bénéficier que d'un mystère.

Bien mieux, la vie du Christ en nous est une vie

douloureuse. Non que la douleur y prenne tout, ni qu'elle soit sans compensation; mais elle a sa part large, et c'est elle qui paraît triompher à la fin, car, du Christ collectif comme de l'autre, il a été vrai de dire : « *Il fallait que le Christ pâtît pour entrer dans sa gloire* » (Luc, xxiv, 26).

Jésus a souffert et est mort; si nous voulons nous unir à lui pour une vie éternelle, il faut le rejoindre en cette vie-ci là où il est : sur la croix. Qu'il l'ait soufferte pour nous, cela ne nous dispense pas d'y monter, cela nous y appelle. Il l'a soufferte afin de donner valeur à la croix de chacun; car, que serait une croix humaine comme échelle des cieux? Mais la croix que le Christ a soufferte le premier, il ne veut pas la souffrir seul; car, nous aussi, nous sommes rédempteurs. Par solidarité avec nous, il nous sauve; mais par solidarité avec lui, nous devons, à notre tour, sauver et nous, et lui, si l'on ose ainsi parler, lui en son corps mystique, et nos frères.

La liberté qui nous a été donnée, la responsabilité qui s'y attache, la générosité, la fraternité, la fierté humaine l'exigeaient ainsi. Le grand calvaire dressé, toutes les croix minuscules y convergent. Elles tendent les bras vers leur sœur divine comme Jésus tend les bras vers tout l'univers. Elles forment un immobile troupeau. Elles se rassurent autour de la houlette que le Pasteur qui saigne a plantée. Elles sont nombreuses, nombreuses autant qu'il y a d'humains et qui souffrent. Mais ce pauvre monde, qui a l'air ainsi d'un champ de mort, doit devenir un champ de vie. Dans trois jours — commencement, milieu et fin de notre destinée

temporelle et de celle de la terre — l'immense *campo santo* doit être un territoire d'ascension pour la vie durable.

C'est pourquoi, dans tous nos sujets, s'agît-il même de la vie heureuse et de ses expansions individuelles, familiales, sociales, nous verrons affleurer la souffrance; s'agît-il de la vie ardente, nous verrons s'annoncer la mort.

Notre vie avec le Christ suppose une mort corrélative : celle que le Christ a subie en effigie, en nous, en même temps qu'il subissait pour son compte une mort effective. Car nous avons été crucifiés avec le Christ, dit l'Apôtre : « *Notre vieil homme a été crucifié en même temps* » (Rom., vi, 5). C'est-à-dire que l'homme de péché, l'homme d'inconscience, l'homme d'ignorance, l'homme qui ne vivait pas, l'homme de mort dut céder la place. « *Estimez-vous,* ajoute dans ce même passage le théoricien sublime (vi, 11), *estimez-vous morts au péché, mais vivants selon Dieu, en Jésus-Christ.* »

Telle est l'explication du divin paradoxe où l'Évangile entier trouve sa formule et la justification de ses sévères tendresses : « *Qui veut sauver sa vie la perdra et qui consent à la perdre la sauve.* » C'est en brisant pièce à pièce la panoplie d'une vie fallacieuse que, dans le *Sermon des Béatitudes,* Jésus nous arme contre les entreprises de la mort. La vie cachée en lui, il nous apprend à l'estimer comme une graine immortelle, bien que passagèrement mortelle. Mortelle, elle l'est comme toute graine qu'on enfouit dans la terre; immortelle, elle l'est comme les moissons qui se renouvellent d'automne en automne, de printemps en printemps. Elle est

le grain de senevé humble, plus petit que toutes les semences visibles, et qui doit mourir, mais qui devient un grand arbre.

Comment se nourrit cette vie, nous aurons à le voir en ce qui concerne la part du Sauveur qui, constamment, influe sur elle et la régénère. Mais du côté de l'homme et en résumé, disons : Cette vie avec le Christ doit se nourrir de ce que le Christ a dit être sa nourriture en tout temps : la volonté de son Père. « *J'ai une nourriture,* disait-il au puits de la Samaritaine, *que vous ne connaissez pas... c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre* » (Jean, IV, 34).

Accomplir l'œuvre de Dieu en nous et en tout ce qui dépend de nous, chercher sa volonté qui coïncide avec nos vrais biens, c'est nourrir en nous l'immortelle vie; c'est augmenter de valeur cette graine qui évolue sans cesse au dedans et dont l'espèce, fixée irrévocablement à la mort, déterminera notre déploiement dans la terre éternelle.

Et c'est aussi développer le Christ, à savoir dans sa vie prolongée en nous, au sein du groupe solidaire dont chaque membre est un membre du *corps mystique*. Nos pensées, si elles sont vraiment chrétiennes, c'est sa pensée qui se cherche, se découvre, se dégage, s'accroît dans des intelligences nouvelles; nos tendances, si elles sont droites, sont ses recherches qui se poursuivent plus loin; nos amours sont ses attachements, nos volontés ses décisions, les chantiers de notre action son domaine, nos efforts son élan, notre religion son culte, et le tout se réalise comme le déroulement de son propre cas,

une fois qu'il a été dit que nous sommes « *le corps du Christ et ses membres, chacun pour sa part* » (I Cor., XII, 27).

Sa propre vie, s'écoulant dans la nôtre, nous enrichit et s'étend : elle s'enrichira donc elle-même au point de vue de sa valeur d'extension, et une telle valeur, précieuse en toute occurrence, l'est spécialement ici, puisqu'elle répond aux divines tendresses. Dieu n'a rien de plus, en nous sauvant, que sa propre béatitude; le Christ n'a rien de plus que sa gloire auprès de son Père, gloire qui est plénière et ne prête point à addition. Mais ce qu'on ne peut agrandir, on peut toujours s'y joindre.

L'ami débile ne se joint-il pas à l'ami puissant, doublant un cas dont il ne peut cependant augmenter les ressources? Si le premier était tel qu'il pût communiquer ce qu'il a en soi, le communiquer sans le perdre, l'ami qui en recevrait le bienfait deviendrait alors son coopérateur, et cependant, recevant cette capacité même, il serait débiteur en tout. Ainsi sommes-nous à l'égard du Christ. Le Christ nous donne cela même que nous lui donnons, et cependant nous le lui donnons.

Le Christ est notre vie et sans son aide nous ne pourrions pas la recevoir, et cependant nous déployons la sienne. Nous sommes *sa plénitude,* dit saint Paul (Ephés., I, 22). Car le plein peut toujours se remplir, et le complet s'achever, et la richesse totale s'enrichir, et la chose accomplie s'accomplir, et le couronnement se couronner, par le moyen d'une expansion qui fait retour à sa source.

Il s'ensuivra que cette vie du Christ, dont la nôtre vient et qui s'achève par nous quant à son ampleur,

trouvera dans notre action son efficacité permanente. Nous sommes *sa plénitude,* insiste saint Paul, *de telle sorte que dans tous il accomplisse toutes ses œuvres* (Ephés., I, 23).

Croître, personnellement, dans cette vie spirituelle, ou aider fraternellement à ce que d'autres y croissent, ce sera *édifier le corps du Christ* (Ephés., IV, 13), ce sera travailler à obtenir *sa stature parfaite* (IV, 14); ce sera faire qu'il soit *coordonné et uni,* qu'il *grandisse et se perfectionne* (16).

Tout cela se trouve dans l'Apôtre, et ces audacieuses expressions n'ont rien d'étrange, une fois compris que l'incarnation est cela même : l'adoption complète, en un seul, de toute l'humanité solidaire et, avec l'humanité, de tout ce qui rentre dans son cas, vu que notre être ne se détache pas de ses conditions multiples.

Le Christ, en nous et par nous, fait son œuvre, qui est à la fois celle de Dieu et celle de l'homme; il procure la gloire de son Père, c'est-à-dire la manifestation de sa bonté, le reflet de sa plénitude, et il nous sauve avec notre coopération, dans la mesure de notre acceptation et de notre effort.

Quelle vision ! Et comme les âmes mystiques, qui vivent de cette doctrine, sont fondées à s'émerveiller, à se fondre d'amour et d'humilité, en face de telles intentions devenues réalités ineffables !

Le Christ est celui qui concilie et qui réconcilie à chaque instant le ciel et la terre. Il trouve en nous « *l'image du terrestre* » et il y introduit « *l'image du céleste* » (I Cor., XV, 49). En s'unissant à l'huma-

nité pécheresse qui, par lui, se trouve unie à la divinité vivifiante, il change notre équilibre de vie, il en retourne les pôles. Les choses qui ne se voient pas, les choses supérieures pour lesquelles nous sommes faits, il nous les fait regarder par ses yeux(1). Il nous invite à goûter « *ce qui est en haut, non les choses de la terre* » (Col., III, 2). L'âme, toute tournée vers la matière et dont « *tout le labeur est pour la bouche* », selon le mot brutal de l'Ecclésiaste (VI, 7) — la bouche, c'est-à-dire la gourmande animalité qui désire toujours — le Christ l'oriente et place *sa fréquentation dans le ciel* (Philipp., III, 20). Le corps même, voué à la mort et enclin aux œuvres de mort, il le soumet, le raccorde à plus haut que soi, à l'âme, à Dieu, et il en fait un client d'immortalité, en même temps que pour l'esprit un piédestal utile.

Au lieu d'un animal terrien, intelligent sans doute, mais dont l'intelligence s'emploie si souvent à devenir encore plus animal, on aura l'être de raison, le participant de cette sagesse supérieure qui entend dépasser l'homme, vu que, selon le mot païen que l'esprit évangélique restitue à sa pleine signification, l'homme ne fait métier d'homme qu'en se dépassant.

Un caractère sacré : c'est ce que nous découvrirons dans la vie et dans tous les objets de la vie, en poursuivant cette donnée autant que le permettra l'infini d'applications qu'elle comporte. Valeur, beauté, réponse à nos aspirations, jonction de notre

(1) *Non contemplantibus nobis quae videntur, sed quae non videntur* (II Cor., IV, 18).

être angoissé de désirs avec l'objet qui apaise et que le Christ renferme, ce sera la constante vision.

Combien peu de gens consentent à s'y attarder, et combien peu se disposent à en tirer les conséquences!

Si tout le malheur des hommes, à ce que dit Pascal, « vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre », c'est-à-dire vivre au dedans, d'une vie qui ne soit pas accrochée et dispersée partout, qui ne sautille pas de barreau en barreau comme l'oiseau en cage, de pierre en pierre comme le coureur à travers des ruines, à plus forte raison, ce malheur s'aggrave-t-il, quand il consiste à ne pas savoir habiter le temple intime, là où Dieu vit, prêt à régénérer toute la vie, et quand le Christ, où ce Dieu s'est incarné, ne trouve pas le moyen de réaliser la substitution fraternelle grâce à laquelle, en nous également, Dieu en quelque sorte s'incarne, selon ce mot de l'Apôtre : « *Je vis; mais non, ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi* » (Gal., II, 20).

II

CELUI QUI EST TOUTE VIE

L'incarnation, en laquelle toute la vie catholique trouve son centre, est une descente du divin dans l'humain, pour que l'humain s'abreuve aux sources divines.

Quand je dis l'humain, il s'agit tout d'abord de l'âme. C'est l'âme du Christ qui est le siège immédiat des trésors procurés par l'incarnation, et c'est la nôtre qui recueille en premier le bénéfice de l'incarnation continuée que réalise sous nos yeux l'Église.

Toutefois, l'incarnation ne serait pas une *incarnation*, si la chair n'y était engagée et si les résultats qu'on attend du contact divin ne s'étendaient, autant qu'ils s'y prêtent, à tous les territoires où la chair se meut, aux matières dont elle vit, aux objets qu'elle s'adjoint, à toutes les réalités qui sont comme son prolongement, puisque l'âme, ainsi qu'elle se révèle dans la chair par l'organisation, se révèle avec ses pensées, avec ses sentiments, en vue de ses fins, dans tout le mouvement de la vie extérieure et dans ce qu'on appelle au sens large la civilisation.

Cette descente dans le réel et dans la matière, dans la chair et dans toutes les attenances de la vie,

prouve sans doute, avec la condescendance de Dieu, la subordination relative de l'esprit; car si l'esprit était indépendant, on n'aurait pas besoin d'attribuer à la matière, qui est faite pour lui, le bénéfice de l'incarnation, de même que si Dieu ne s'était rendu dépendant par amour, on ne l'eût point vu « habiter parmi nous ». Mais on comprend que la descente n'est ici que provisoire et utilitaire. L'esprit ne descend dans la matière que pour l'annexer, Dieu ne descend dans le réel que pour l'entraîner. Le sens général de la vie est une montée; elle-même aspire immensément; même quand elle s'abaisse, c'est encore pour satisfaire l'infini désir qui toujours la tourmente et cette fois l'égare. Mais pour qu'elle monte, il faut que la nature inférieure soit l'objet d'une initiative. La matière monte par l'esprit; la matière et l'esprit unis montent par Dieu. L'incarnation est l'initiative qui doit tout instaurer dans le divin, après que tout aura été « *instauré dans le Christ* » (Ephes., I, 10).

Que tout ait vie en Dieu, par une exacte adaptation à ses pensées et par une marche continue qui tende à réaliser, un jour, l'idéal créateur qui est la fin des êtres, cela suppose donc que tout ait vie premièrement dans le Christ. L'unique Intermédiaire entre tout et Dieu, le Moyen vivant pour l'entrée en Dieu de ce que la vie universelle lui amène doit capter toute la vie, la faire sienne afin de l'entraîner, comme le remorqueur tire sur l'eau la longue théorie des péniches lourdes et lentes.

Cela était surtout nécessaire du fait que le péché humain et, conséquemment, la déviation originelle de la nature plaçaient toutes choses comme au-des-

sous d'elles-mêmes et exigeaient un relèvement.

Si le Christ était venu dans un monde en ordre, il se fût mis à la tête de cet ordre et l'eût utilisé pour parfaire tout; la destinée eût été : de la nature intègre à l'esprit intègre, et de l'homme intègre à Dieu. Mais le monde n'était pas en ordre; il y avait déliement, anarchie, chevauchement des valeurs, déperdition par conséquent, hostilité de l'inférieur contre le supérieur, chute fatale et chute nécessairement progressive, car la ruine crée la ruine, et il n'y a pas besoin de raison pour que le mal devienne pire : c'est le bien, toujours, qui exige des raisons et des initiatives.

L'univers, ce discours de Dieu, n'était plus qu'un poème embrouillé où le « vers ridicule » dont parle Marc-Aurèle foisonnait, où les périodes, les mots s'intervertissaient, où tout semblait une divagation, en dépit de sublimités partielles. Par le Christ, Parole de Dieu effective et ordonnatrice; par le Christ Verbe, et aussi par le Christ homme, expression pure et réparatrice de la pensée éternelle relative aux hommes; par le Christ exemplaire et *idée directrice* de la vie, par suite idée, principe et agent organisateur de tout ce qui conflue vers la vie, tout pourra reprendre un sens. La pensée générale, qui est le service de Dieu, le service des fins créatrices, retouvera son règne. Le Christ la proclamera, l'intimera, et son action la réalisera, lui *en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu* pour le gouvernement des êtres (Colos., II, 3).

Par cette restauration, le divin et l'humain, le temporel et l'éternel, le charnel et le spirituel, le

matériel et l'immatériel, extrêmes faits pour s'unir, puisque, selon que dit Pascal en une phrase excessive mais frappante, « tout est un, l'un est l'autre, comme dans les trois Personnes », ces extrêmes, dis-je, opèreront leur jonction; leurs domaines associés ordonneront leurs êtres; l'harmonie redeviendra possible; le péché condamné, le déliement, le désordre écartés, la vraie vie reprendra possession de la terre. Cela parce que, au début, le nécessaire a été fait pour capter tout le réel dans le réseau de la pensée créatrice reprise; parce que l'Idée, le Verbe s'est incarné et que l'Esprit a soufflé de nouveau, après Eden, sur la création morte; parce que notre univers, ce prodigue, était perdu et qu'il a été retrouvé.

Quelqu'un a dit que de ce fait, le drame universel se trouve en état d'obéir aux règles classiques : unité de temps, unité de lieu, unité d'action. Cela se soutient, sauf l'à peu près que comportent toujours les assimilations de choses diverses.

Le temps est, en effet, tout entier concédé au Christ, dont la venue en la *plénitude des temps* marque leur point de convergence. Le Christ occupe la durée en ses trois domaines : le passé pour ses préparations, le présent pour sa naissance et pour son action, l'avenir pour les développements de son œuvre et pour son utilisation.

Le temps qui contient tout et qui porte tout, le temps avec toute sa charge a été remis à Celui « *à qui tout a été remis* », à Celui « *qui est hier, aujourd'hui et dans tous les siècles* » (Hebr., XIII, 8).

Le temps, Jésus l'enveloppe de sa divinité, et il

y influe par son humanité méritante et active. Là même où il n'est pas, il agit, parce que là où il n'est pas, Dieu est, et à cause de lui, en raison de lui, fût-ce avant son berceau, joue le rôle de substitut pour son œuvre.

Le temps a donc sa vie en Jésus-Christ ; Jésus-Christ est sa palpitation et son sens ; la voix des âges, leur clameur nombreuse, n'est toute pleine que de ce nom.

Notre petite vie, qui est engagée là, en devient sacrée ; mais à son tour elle communique ce caractère à ce qui l'avoisine, et toute année humaine est de ce fait une année chrétienne, et toute année des siècles du temps s'unit par là au siècle éternel. Le drame est vraiment un : sublime et bienfaisante liturgie qui enveloppe la durée humaine.

Et dans le lieu également, dans le multiple et le divers, l'unité règne au nom du Christ, parce que le Christ est la vie de l'univers comme la vie des âges. « *Demande-moi,* lui dit Dieu dans le psaume, *et je te donnerai les nations comme ton héritage, et comme ta possession les confins de la terre* » (Ps., II, 8). « *Il l'a fait asseoir*, dit l'Épître, *à sa droite, dans les cieux, au-dessus de toute principauté, de toute autorité, de toute puissance, de toute dignité, de tout nom et de tout ce qui se nomme; il a tout mis sous ses pieds* » (Eph., I, 20-22).

Tout le jaillissement de l'être aux formes inépuisables n'est-il pas enfermé dans l'ordre divin, n'est-il pas lié à l'humain, et le Christ n'est-il pas Dieu et homme ? On ne peut pas s'étonner de ce que l'un de nous étant ainsi uni à Dieu en l'unité de personne, cette dignité rachète infiniment l'exiguïté de sa

nature humaine, et que, passant par-dessus les ordres créés, il règne sur tout et soit la condition de tout. « *Le Père a tout soumis* A SON FILS » précise l'Apôtre (I Cor., xv).

Ainsi, toutes choses qui sont au-dessous de l'homme appartenant à l'homme, et l'homme étant uni au Christ-Dieu, tout se concentre; Jésus est le lien de l'unique et opulente gerbe; la catholicité règne. Notre vie catholique, vue de ce point, c'est la vie universelle; l'équilibre du monde repose de toutes parts sur la croix, et le *Royaume des cieux*, c'est-à-dire l'œuvre de Dieu en tous ses domaines, est vraiment semblable à ce « *filet jeté dans la mer et qui se remplit de poissons de toutes les variétés* » (Mat., XIII, 47). Incluez dans ces variétés d'êtres les choses aussi bien que les personnes, vous avez la pensée complète. Tout est compris dans ce coup de filet et dans la possession totale attribuée au Christ par son rôle sauveur.

Finalement, l'action ne peut manquer de s'unifier, comme la durée et comme les êtres, du fait d'une primauté qui place le Christ là où toute activité se déverse pour se répandre. Dieu étant source, et son Christ l'avoisinant immédiatement en tout ce qu'il fait, on peut dire que le Christ est l'activité de tout, la vie active de tout « *De lui, et par lui, et en lui sont toutes choses* » (Rom., XI, 36). Tout part de lui pour l'exaucement des désirs et des recherches; tout tend vers lui par ces mêmes recherches, par ces mêmes désirs que seul il exauce.

C'est une gravitation universelle autrement large, intime, sublime que celle de Newton.

Que tout, ainsi, serve et concoure, unifié dans le Christ, comme c'est la loi de tout, c'est aussi, sous les conditions que de droit, le salut de tout. L'univers se rachète à servir le rachat de la créature pensante. Uni au Christ et, par le Christ, à Dieu, son principe organisateur, il échappe à la loi de péché qui l'avait dissocié aussi bien que notre âme; collaborant à sa manière à la rédemption, il y participe, comme chaque humain, quand il s'emploie au salut de ses frères, mérite sa propre grâce et sa vie éternelle.

« *Dieu a voulu... se réconcilier par Lui toutes choses, celles qui sont sur la terre et celles qui sont dans les cieux, faisant la paix,* la paix universelle, *par le sang de sa croix* » (Col., I, 19-20).

Le moment n'est pas venu d'étudier les différentes façons dont toute vie collabore avec Jésus-Christ, et comment cet Esprit nouveau que l'Évangile apportait, en s'infiltrant partout, peut vraiment actionner le monde (1). Ce qui suffit ici, c'est de comprendre qu'aux mains d'une toute-puissance animée d'amour, rien ne demeure résistant, indifférent, ni hostile. L'obstacle même est un moyen, quand les réactions de ce qu'il arrêtait l'enveloppent et l'utilisent. La révolte est alors une coopération; l'inconscience

(1) Cette démonstration, outre qu'elle doit ressortir du présent travail, fait l'objet de nombreux développements dans notre ouvrage sur l'*Eglise* (Paris, Gabalda 1916). Cf. notamment les chapitres sur l'*Eglise et la Civilisation*, sur les *Sacramentaux*, etc.

vaut l'esprit; ce qui paraît dévoyé rentre dans le chemin, parce que le chemin s'y avance; le violent cède et se plie, prêt au service, comme le chameau qui prend sa charge.

Rien n'est changé en apparence depuis le Christ; le Christ n'a pas voulu bouleverser ce qui lui était fourni, comme si ses ressources propres étaient insuffisantes pour l'emploi d'un tel univers. Pourtant, tout est changé; tout a pris une autre signification, une autre orientation; les quantités reçoivent un autre *signe.* Nous étions autrefois « *sous les éléments* », maintenant ils nous profitent, et le résultat du travail mondial, bien que ce travail en lui-même soit tout un, est renouvelé plus que par un autre monde. Il a vraiment *rendu nouvelles toutes choses,* Celui que l'Apocalypse voit sur un trône avec la présidence des êtres, bien qu'elle lui garde, en souvenir des moyens de sa fortune, la forme de l'*Agneau* (Apoc., I, 21).

Mal ou bien, sous certaines conditions, et à plus forte raison matière ou esprit, fait ou personne, tout est maintenant, pour celui qui s'unit au Christ, un agent du bien; tout est canal de grâce, tout est en ce sens un sacrement. Par les événements qu'il conduit et par tout le réel qu'il mène, Dieu exerce une action qui ne tend plus qu'à réaliser la perfection de son Christ épanoui et son bonheur. Par cela même qui nous sépare, nous nous touchons, lui et nous, comme par des mains tendues. Par la lumière de vie qu'il diffuse, tout surgit, neuf et apte aux usages sacrés, comme à l'aurore tout se recrée en sortant de l'ombre.

Disons la vie ingrate, cruelle et tentatrice; disons

l'univers morne, effrayant comme le « bourreau ivre » auquel certains ont attribué la création de cette merveille qu'éclabousse du sang : toujours est-il que cette perfide dureté est servante d'une tendresse. Au fond des espaces noirs où plongent les univers affolants vibre une clarté qui en fait une crypte sublime. Notre esprit ne s'y égare plus, nos pas ne s'y heurtent plus, ils ne sont plus abusés ni tremblants, ils cheminent. Avant, c'était la nuit glaciale et méchante; maintenant, c'est la beauté mystérieuse d'un matin proche. Avant, c'était « la grande guerre », dit sainte Catherine de Sienne : maintenant, c'est « la grande paix ». Nous pouvons nous reposer sur le cœur du monde, parce qu'il bat sur le cœur du Christ.

Quel sentiment de liberté, au sein de cette unité de tout l'être! Comme tout prend son droit, laissant à tout son droit! Comme la bonté règne, garantie par la rectitude, n'exigeant que la raison, laissant, dans cette sagesse, s'épanouir chaque nature assurée de soi. Plus d'ennemis nulle part, plus de risques, à moins que de propos délibéré on ne s'en crée. Toutes choses sont fraternelles; tout circule sans heurts, comme dans un système d'astres aux vitesses vertigineuses, assagis par des lois.

Le haut respect et la quasi adoration que nous inspire tout le créé, une fois incorporé à Jésus-Christ, ressemble au sentiment que nous inspire la croix, ce morceau de bois que nous baisons et devant lequel nous plions le genou, parce qu'il nous apparaît comme vivant. Ne vit-il pas, en effet, de la vie du corps douloureux qui y saigne? La croix de Jésus ne nous semble-t-elle pas faire partie de son

corps et ne sert-elle pas de support à son âme?

Or, l'univers est pour le corps mystique une nouvelle croix; Jésus s'y étend; sa vie s'y continue; son âme y habite; son Esprit s'y répand. Sur les eaux primitives et dans le cœur d'Adam, cet Esprit, au premier jour, animait le monde : il le recrée maintenant et il *renouvelle,* pour les germinations du dedans et du dehors, *la face de la terre.*

Concluons que si Jésus-Christ est ainsi la vie de tout, il sera naturel de le trouver partout et de dire : Tout est chrétien. Donc, que tout soit chrétien par l'utilisation, après l'avoir été par une appréciation véridique.

La terre, la mer, le ciel, les roches, les bêtes, les herbes, les pays, les habitations, les objets qu'on rencontre, les objets qu'on fabrique, les événements qu'on subit, les événements qu'on provoque, toutes les réalités terriennes, toutes les réalités mystérieuses, il faut contempler tout, aimer tout, utiliser tout, comme faisait un François d'Assise.

Tout doit se traiter en frère, dans le Christ divin Frère; tout doit se traiter saintement, étant saint. Et saintement, cela veut dire conformément aux pensées et aux vouloirs de Celui en qui tout subsiste, de telle sorte qu'il y vive vraiment comme il vit en nous.

Celui qui est notre vie et, au delà, toute vie; Celui qui porte en soi le reflet de tous les mondes compte sur notre aide pour rendre heureuse et efficace pour nous l'action qu'il organise au point de concentration de tout.

III

LA VIE EN JÉSUS-CHRIST

Si Jésus-Christ est notre vie et s'il est toute vie, il faut que les destinées dépendantes de la sienne, la nôtre et celle de tout ce qui concerne notre cas, viennent effectivement s'y relier. Ainsi seulement elles auront le bénéfice de la rédemption en son double stade : descente de Dieu vers nous par le Christ, remontée de tout vers Dieu par le même chemin.

Cette formule : Vivre en Jésus-Christ, a une portée qu'il faut bien mesurer, pour ne pas verser dans un mysticisme faux et donner pourtant satisfaction à la mysticité qui est la vie catholique en son centre.

Vivre en Jésus-Christ, c'est trouver en lui, au spirituel, les principes de sa propre vie, qui sont lumière, orientation et force; c'est l'aimer; c'est se modeler sur l'exemple où lui-même incarna ce qu'il nous annonçait; c'est appliquer le tout : doctrine, maximes, impulsions, amour, exemples à ce qui nous est commun à tous, puis au cas de chacun, puis à chaque circonstance, afin que la destinée s'enrichisse du divin sans cesser d'être elle-même : humaine pour tous, spéciale et nettement personnelle pour chacun de nous.

Il suit de là que vivre en Jésus-Christ, c'est d'abord croire en lui ; car sa doctrine, *esprit et vie* dans sa propre personne, veut être esprit et vie dans la nôtre. Penser, c'est vivre, à savoir selon l'intelligence, d'une vie que nourrit la vérité. Recevoir de Jésus-Christ, qui est *lumière du monde,* la vérité sur ce qu'il y a de plus fondamental : Dieu, lui-même, nous-même, la destinée, c'est donc vivre sa vie et se trouver *uni au Seigneur,* de manière à ne former avec lui qu'*un seul esprit* (I Cor., VI, 17).

« *Si quelqu'un,* ajoute saint Jean, *professe que Jésus est Fils de Dieu, Dieu habitera en lui et lui en Dieu* » (Jean, IV, 15). La profession de foi, en amorçant le pacte entre nous et le Christ, amorce le pacte entre nous et Dieu, nous prépare à bénéficier de la *nouvelle alliance* et à nous mettre avec Dieu en cette vie commune qui est le mystère de ce temps et la gloire de l'autre.

L'adhésion aux maximes du Christ et le renoncement aux maximes sataniques dont la nature corrompue prêche la fausse évidence, c'est ensuite le resserrement des liens de vie entre le Christ et nous ; car c'est la profession de foi prolongée sur le terrain pratique ; c'est la preuve d'une adhésion sérieuse et effective à la personne du Sauveur. En effet, les maximes, c'est la lumière qui procède des fins que l'on poursuit, c'est aussi la clarté qui y mène ; or les fins de notre vie gouvernent notre vie non seulement en elle-même, mais dans ses liaisons et dans ses amours. S'avancer vers le même point de l'horizon et vouloir les mêmes choses, n'est-ce pas le meilleur signe d'unité et comme d'identité affectueuse entre deux êtres ?

Si vous dites après cela que nous attendons du Christ et que nous en recevons une communication de sa force; qu'il ouvre en nous des écluses par où passe, après l'avoir lui-même traversé comme *homme*, le courant sanctificateur émané de son Père, tellement que le progrès dans la vie spirituelle, comme son commencement, n'est qu'un emprunt aux trésors d'énergie que le chef de race surnaturelle accumule pour tous : c'est une forme nouvelle de vie en un, dont vous aurez trouvé la formule.

La lutte contre le mal et la recherche du bien sont en nous une collaboration; Celui qui le premier a vaincu le mal au nom de toute la race, par la force de Dieu, y concourt sans cesse; il nous actionne au dedans au moyen de son Esprit; nous lui répondons, et c'est dans la concordance de cette action et de notre réponse, de notre effort et de sa grâce secourable que consiste sur ce point notre vie en lui.

Ajoutez-y l'amour, dont on a dit que la cohabitation intérieure et le mélange des âmes sont ses caractères propres. Jésus « *nous a aimés le premier* » (I Jean, IV, 19) : répondre aux sentiments ineffables de l'Évangile, dont les derniers discours du Seigneur, en saint Jean, donnent l'impression si pénétrante et si mystérieuse, c'est le devoir et la joie du disciple. Alors s'accomplit la promesse grandiose : « *Si quelqu'un m'aime, mon Père aussi l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous établirons en lui notre demeure* » (Jean, XIV, 23).

Pensant et agissant d'après Jésus-Christ, par son inspiration et avec son concours, dans son souffle, n'est-il pas indiqué que nous devenions peu à peu

ses vivantes images, et que de plus humbles Christs, Christs en fragile participation, Christs en imitation toujours fort lointaine, partagent avec le premier la gloire du nom et le bienfait des divines complaisances ?

Cela aussi sera une vie en Jésus-Christ, puisque l'identité entre la copie déficiente et le modèle parfait est le but idéal qu'on se propose ; puisque l'art, quand il s'attaque à la nature pour l'amener en soi, commence par se livrer à cette vie en commun qui fait courir avec le nuage, végéter avec la plante, sentir avec l'animal et penser avec l'homme l'esprit ravi par la contemplation esthétique.

C'est bien une sorte d'art, art spirituel, qui, par la liberté et la grâce, comme par l'étude et l'inspiration, veut que le chrétien soit *conformé à Jésus-Christ,* devenant en lui et par lui, quoique au-dessous de lui incomparablement, le *miroir du Père.* Car nous avons un modèle divin, depuis que, dans le Christ, Dieu a été fait à notre image, comme nous-mêmes étions faits à l'image de Dieu.

Notre fusion en Jésus-Christ sous ces formes diverses qui se présupposent et se corroborent l'une l'autre, ce serait la sainteté. Sainteté, c'est-à-dire, conformément au sens étymologique, *séparation* à l'égard de notre humanité dévoyée, rapprochement et quasi identification avec l'humanité idéale réalisée dans le Christ, et, par là, selon la proportion des cas et en dépit de la disproportion des natures, obéissance au sublime et paradoxal précepte : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* »

N'est-ce pas cela que Paul veut nous inculquer quand il nous invite à « *revêtir Jésus-Christ* »

(Rom., xii, 14), comme si, sous cette divine étreinte, nous ne devions plus faire qu'un avec notre Maître, esprit et chair obéissant aux mêmes normes, adoptant les mêmes formes d'activité, les mêmes impulsions, pour le même but suprême.

C'est là pour nous, notons-le bien, une obligation. La sainteté a des degrés; mais ce qu'elle a de fondamental : l'adhésion à Dieu par le Christ, et par suite l'adhésion au Christ, de telle sorte qu'on pense, qu'on veuille, qu'on agisse, qu'on aime, bref, qu'on vive, quant à l'essentiel, conformément à lui et en unité avec lui, cela est indispensable. « *La volonté de Dieu,* dit saint Paul, *est que vous soyez saints.* » Cette volonté est identique à cette autre : « *Sanctifiez le Christ dans vos cœurs* » (I Petr., iii, 15). Ou encore : « *Marchez selon lui, marchez en lui* » (Col., ii, 6). Car, selon l'image saisissante de Catherine de Sienne, le Christ est comme le pont qui nous relie aux rivages célestes — ceux de l'autre vie et aussi ceux de la vie présente, car dès ce monde nous devons escalader le ciel de l'esprit.

Jésus-Christ donc est le pont; quiconque s'avance autrement que par lui, s'engageant dans ce que la sainte appelle « le chemin d'en dessous », « le chemin de l'eau », s'égare et se noie (1).

Qui ne vit pas en Jésus-Christ vit en soi-même sans Dieu, et il chute plus ou moins promptement, plus ou moins sûrement jusqu'à la matière. Il n'y a pas en nous de quoi maintenir nos forces sous

(1) *Dialogue*, I, ch. xii.

leur règle; il n'y a pas même de règle sûre. Il faut que tout vienne d'en haut, et rien n'en vient que par le divin Pont, par où tout remonte.

« L'homme, en tombant d'en haut et en déchéant de Dieu, dit saint Augustin, tombe premièrement sur lui-même (1) »; mais il ne s'en tient pas là; peu à peu il défaille de sa propre nature, il s'écarte de son propre sens. Ame mêlée à la chair qui elle-même tient au monde, ce monde l'entraîne, l'enlace, le roule par l'attrait du plaisir, par le désarroi de l'imagination, par l'attraction anarchique et quasi irrésistible de cette puissance bouleversée et colossale qu'est le visible. L'homme s'affaisse dans son propre néant, pour n'avoir pas reconnu la loi de l'être.

Celle-ci, c'est la vie catholique qui la donne. Dans l'invisible et en lui seulement nous nous ressaisissons. La science qui s'en tient à ce qui se voit n'est qu'une ignorance; la perspicacité appliquée à de vulgaires objets n'est qu'une cécité : de même, l'action qui ne se relie qu'à ce qui passe est une entreprise de néant et une vanité insigne; la liberté qui s'en repaît n'est qu'un esclavage.

*
* *

J'ajoute maintenant ce que j'insinuais déjà dans une brève formule. Notre vie en Jésus-Christ doit laisser la destinée de chacun de nous à ce qu'elle est, en sa teneur spécifique et individuelle. Humaine, il va de soi qu'elle doit le demeurer, car sans doute

(1) *Cité de Dieu*, XIV, 13.

Dieu ne s'est pas fait homme afin que l'homme cessât de l'être — et par là nous écartons déjà toute fausse mysticité hors la vie. — Mais notre humanité doit aussi demeurer en possession de ses caractères propres, tels que la déterminent l'individualité, l'hérédité, la vocation, la carrière, les circonstances de vie, tout, sauf le mal. La grâce ne détruit pas la nature, disent nos maîtres.

Il ne faut pas réfléchir beaucoup pour comprendre que cela est exigé par l'incarnation même, vu que l'incarnation, c'est Dieu s'unissant à l'homme et s'unissant l'homme; or, l'homme, dans l'intention divine, ce n'est pas un seul, fût-ce le Christ; c'est chacun et chacun, *membre par membre,* ainsi que dirait Paul, par toute la terre, en toute situation, dans toute l'histoire. Dieu n'a pu s'incarner en chacun de nous; mais chacun de nous fait corps avec l'humanité individuelle qu'il s'est associée, la prolonge, la complète, l'épanouit en virtualités nouvelles, en face de circonstances nouvelles, contribuant ainsi à y amener tout l'homme, afin que tout l'homme vive de Dieu.

Cette sainte humanité collective que le Christ a épousée jusqu'à se l'identifier mystiquement, qui est son corps même, selon l'expression incessamment reprise de nos apôtres, irions-nous bien nous proposer de l'appauvrir? Et n'est-ce pas ce que nous ferions, si nous ne laissions entrer dans la vie catholique que des individualités anémiées, vidées de leur caractère authentique, sorties de leur cas providentiel, oublieuses de leur devoir d'état, et qui auraient répudié la vie réelle pour se confiner dans je ne sais quel rêve, dont l'apport ne procurerait au

Christ sanctificateur qu'un fantôme d'humanité?

Se répudier soi-même quant à l'être d'orgueil, d'égoïsme et de péché; répudier le monde avec tout son train, selon qu'il prône et qu'il favorise ces tares, c'est la première nécessité de l'adhésion au Christ. Mais ensuite, ayant retrouvé par la purification et le détachement du mal la libre disposition de soi-même, il faut se donner au Christ tout entier, avec toutes ses particularités, avec tout ce que comporte de valeurs personnelles ou associées ce cas d'humanité que nous sommes. En effet, dans chaque individualité et dans son jeu propre, dans son rythme particulier, dans ses attaches et dans ce qu'elle en fait, gît une valeur qui ne se retrouve nulle part, non pas même dans le Christ, valeur qui ne se crée pas deux fois, que les siècles des siècles ignoreront si nous ne lui donnons pas, dans notre court passage, son éclat devant Dieu et sa fécondité.

Chaque état d'âme est nouveau dans l'univers de Dieu, chaque cas humain pris dans son individualité est éternellement sans exemple. Toute vie est unique, et toute place qu'on occupe dans la durée, dans la réalité, fut à jamais et sera à jamais, avant et après nous, délaissée et déserte. Il en est comme d'un petit cube de mosaïque sur une paroi immense : il est petit, mais dans toute la paroi aucun ne le suppléerait. Il en est comme d'une cellule vivante au sein de l'organisme : elle est petite aussi, mais la place qu'elle occupe n'est occupée que par elle, et quand elle meurt, elle est sans doute remplacée par une autre, mais ce qu'elle a fait pour le corps est pour jamais inscrit au livre de vie. Dans le corps du Christ qui est l'humanité solidaire, chaque indi-

vidualité est bien autrement caractérisée et par conséquent précieuse. Qui peut être, en le Christ, exactement ce que je suis, par nature et par grâce? Moi seul puis ajouter ce fleuron à sa couronne, et moi seul aussi, hélas! cette épine. « Reconnais, ô chrétien, ta dignité, » pourrait-on dire en ce sens avec Grégoire le Grand. Et comprends, ajouterait-on, que cette dignité est celle même de ton Christ, en un cas de sa personne totale.

Il faut que la fin des temps trouve le Christ au complet, et non pas seulement quant au nombre, ni quant à la valeur qui fait le poids du nombre, mais quant à la variété qui le déplie, qui même l'explique et le justifie, car on n'aurait pas besoin du nombre, si l'unité, à elle seule, contenait tout.

Jésus-Christ contient tout en ce sens qu'il résume tout et amorce tout de ce qui tient aux hommes; en ce qu'il confère, par son union à la divinité, une valeur infinie à ce qu'il porte en soi. Mais ce qu'il contient ainsi en équivalent supérieur, il ne le contient pas pour cela en nature propre. Et s'il ne le contient pas, il faut qu'on le lui apporte; c'est à nous qu'il convient d'ajouter, en vivant, ce qui manque à son être, comme en souffrant on ajoute, dit saint Paul, *ce qui manque à sa Passion* (Coloss., I, 24).

Comment veut-on que Jésus-Christ ait exprimé à lui seul, en sa courte vie, tout ce que comporte l'homme?

Jésus-Christ a été Juif; mais il y a aussi le Français, l'Anglais, l'Italien, le Russe, le Chinois, le Papou dont Renan faisait fi et que Dieu aime. Jésus-Christ a été charpentier; mais il y a aussi l'ingé-

nieur, le médecin, l'avocat, l'écrivain, le professeur, l'élève, le politique, le savant, l'artiste, le soldat, le forgeron, le pâtre. Jésus-Christ est mort à trente ans; mais il y a aussi l'homme d'âge, il y a aussi le vieillard. Jésus-Christ a été homme; mais il y a aussi la femme, la jeune fille, ces deux sœurs de sa mère. Jésus-Christ a été vierge; mais il y a des époux, des pères; il a été innocent, et il y a des pécheurs, il y a des repentis; il a eu tel caractère particulier, telles tendances, telles habitudes, tel genre de vie, telles formes de relations, et tout cela se diversifie en nous tous de façon à égrener une sorte d'infinité de manifestations qui toutes sont humaines, toutes relevant de l'incarnation au double titre de bénéficiaires et de moyen d'extension pour la gloire du Seigneur manifestée au milieu de nous.

Ne faut-il pas que dans l'homme régénéré, comme au départ dans la pensée créatrice, comme à l'arrivée dans la Jérusalem composée « *de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation* », l'idée-mère de l'humanité s'épanouisse en ses virtualités innombrables? A cela sert l'histoire; à cela sert la carte avec ses taches multicolores, marquant les variétés ethniques, politiques, sociales, économiques, intellectuelles, techniques, etc... Et de christianiser tout cela, s'il se peut, voudrions-nous qu'il résultât une diminution de valeur, par réduction des variétés utiles et enrichissantes?

Le Christ, en nous adoptant, ne nous annihile pas, il nous sauve, c'est-à-dire qu'il nous donne à nous-mêmes, nous sépare de nos falsifications, nous épure, nous protège contre les déviations, nous confirme dans notre cas tel que l'entend la Provi-

dence, nous oriente dans notre propre sens où lui-même nous suit. Car, s'il est vrai qu'il faut suivre le Christ, en tous les sens où nous avons marqué notre vie en lui, il est vrai aussi que le Christ nous suit, en ce qu'il s'adapte en nous à l'œuvre de son Père, la respecte, la corrobore, la défend. Tellement que le sublime curé d'Ars a pu dire : « Quand une âme est pure, ce n'est plus elle qui fait la volonté de Dieu, c'est Dieu qui fait la sienne. »

Cette *volonté propre,* dont les mystiques ont dit tant de mal — et qui le mérite si l'on entend par là une volonté hors la grâce, une volonté qui se refuse au Christ — cette volonté est sacrée et le Christ la suit comme la sienne propre, une fois qu'elle est devenue sienne en effet, par l'extension de son cas en notre cas, par solidarité de ce qu'il fut avec ce que nous sommes, en vue de la réalisation complète d'une humanité sanctifiée et heureuse.

C'est ce que signifie cette réciprocité de *demeure* que le Christ a promise à ceux que la charité lui aurait unis, et qu'il dit être si féconde. « *Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit* » (Jean, xv, 5). Nous demeurons en lui, c'est-à-dire dans l'Esprit de vérité et de vertu qu'il nous donne, dans son exemple, sous son action; mais il demeure en nous en adoptant tout notre être et tout notre cas, dont il fait les siens. Et cela est fécond de toute la fécondité de la vie, vie éternelle pour finir, mais vie de cet instant même; car plus rien ne vient en diminution, plus rien ne se corrompt, ne se dévoie, ne s'échappe de ses frontières, ne s'annihile dans son impuissance, puisque Dieu le relève et le dirige; et d'autre part tout compte,

tout s'utilise, tout sert, puisque Dieu l'adopte.

Nos tendances naturelles, telles qu'elles jaillissent du *moi*, qui n'est nullement « haïssable », quand il s'agit de l'apport créateur; tout le lot de pensées, de sentiments, d'initiatives qui acceptent en nous la règle chrétienne; cet amour incoercible que nous avons pour tout ce qui nous touche et pour nous d'abord; nos ambitions de vie, nos recherches spirituelles ou terrestres, tout, dès que ce tout s'enclave dans la divine unité qui fait de chaque être un membre du Christ et de tous les êtres un Christ épanoui en humanité : tout, dis-je, a sa place dans la vie catholique et sert à justifier son nom, qui marque emprise universelle.

Notre vie n'est pas un recul vers un idéal sans substance, dans un désert d'objets. Notre Christ n'est pas l'être exsangue que tels artistes aiment à faire glisser sur des toiles sans force. Notre Christ, c'est la gloire et la plénitude de l'homme, précisément parce que c'est le point de raccord avec la plénitude de Dieu.

Notre Christ veut que, parmi les innombrables noms que la qualité de chrétien vient grandir, chacun de nous intercale son nom propre avec sa signification complète. Un tel, chrétien, il faut que cela signifie : chrétien, c'est-à-dire homme régénéré, muni de tout ce qu'il faut pour obtenir la rectitude présente et la vie éternelle; mais aussi, Un tel, chrétien, il faut que cela signifie vraiment : Un tel, Une telle, créature individuée, par là unique et destinée à concourir, pour sa part unique, à la *plénitude du Christ* qui se prépare.

Pour mon compte, à mon rang, sachant que le

Verbe s'est fait chair, il faut que je reçoive cette Parole vivante, et que par mes œuvres, les miennes, dans ce cas particulier, le mien, je la révèle au temps, qui lui-même la révèle à l'éternité. Je sais que sans cela, toute divine qu'elle est, cette parole créatrice s'éteindrait — je dis en cette manifestation d'elle-même que je procure. Elle ne produirait pas ses effets de vie. Il en serait comme d'un bourgeon qui n'éclaterait pas, ou mieux — c'est la comparaison du Sauveur — comme de la sève qui ne produirait ni fleurs ni fruits si le rameau n'était enté sur le cep, lui-même, et non pas un autre.

Notre vie telle qu'elle est, notre vie à tous, elle-même, mais pénétrée de l'Esprit du Christ comme d'une sève vivifiante, c'est l'éclatement sur tous les points de la vie divine concédée à la terre; c'est l'achèvement du Fils de Dieu.

Quelle responsabilité! Mais aussi quelle gloire! Goûter celle-ci, accepter l'autre et s'avancer vers la plénitude de la vie pour en avoir réalisé toutes les conditions, celles que Dieu nous pose et celles, si j'ose dire, que nous posons à Dieu en assumant nous-mêmes notre cas : c'est procurer au Christ en qui nous vivons toute l'efficacité de son œuvre, puisque, disait-il, « *je suis venu pour qu'ils aient la vie, et pour qu'ils l'aient en abondance* » (Jean, x, 10).

IV

TOUTE LA VIE EN JÉSUS-CHRIST

« *Il faut, mon fils, que vous vous donniez tout entier pour posséder tout et que rien en vous ne soit à vous-mêmes* » (Imit., III, XXVII).

C'est en ces termes que l'auteur de l'*Imitation* exprime la vie en Jésus-Christ. Et sans doute cette phrase est susceptible d'une interprétation de haute mystique qui n'est pas de notre objet ; mais, en son fond, elle dit le catholicisme essentiel, et elle le dit en ces termes forts qui donnent aux grandes maximes leur portée humaine.

Tout donner, pour posséder tout : c'est un de ces grands partis qui libèrent et rassurent, une fois qu'on s'est posé en pleine clarté, en complète, en active générosité, loin des demi-mesures qui embrouillent et qui perdent.

Le Christ, quand il prend vie dans le cœur de l'homme, n'en attend rien pour soi. Il est donné à la race non comme un exploiteur, mais comme un sauveur. Chargé de nous relever de notre néant et de notre état pécheur, il entend procurer à nos ressources leur complète utilisation, en y ajoutant la mise infinie qui nous éternise. Il n'y a donc pas à lui faire sa part et à la lui mesurer maigrement,

selon les normes ordinaires de nos concessions banales.

Beaucoup croient faire assez en accordant à Jésus-Christ un droit de contrôle sur telle partie de leur temps, de leurs objets, de leurs démarches, excluant ce qu'on dit tout à fait mal, adoptant ce qu'on dit indispensable et, quant au reste, livrés à l'inconscience coutumière, au pur naturalisme, autant dire au néant religieux. Comme si la religion comportait ce dualisme!

Si, par l'incarnation, Dieu a vraiment adopté la nature humaine avec tout ce qu'elle porte, offrant son cœur et sa richesse pour une vie à deux, ne faut-il pas qu'en retour et en vue d'utiliser cette offre, toute la nature humaine appartienne à Dieu, vive en Dieu, et cela par la même unique médiation : en vivant dans le Christ?

Notre vie, aussi bien que notre être, est une unité qui se déploie. Nous sommes âme, nous sommes chair; dans l'âme et dans la chair divers pouvoirs se révèlent et s'organisent; dans les milieux où elles doivent évoluer, l'âme et la chair se mettent en quête et utilisent des objets. C'est la vie. Et la vie a beau s'élargir, conquérir, croiser ses fils et en faire une trame, compliquer ses relations et ranger ses acquisitions, elle ne devient jamais autre chose que nous, nous, dis-je, en divers états, nous comprenant, aimant, circulant, nous nourrissant ou nous survivant, nous liant, achetant ou vendant, travaillant, jouissant, souffrant... mais nous, toujours; car la vie, quels que soient l'extériorité ou le lointain de ses objets, reste un mouvement interne.

Si donc notre être est confié au Christ par une

sorte d'incarnation continuée en nous, l'Esprit qu'il nous envoie nous animant pour une vie nouvelle, il faut que ce soit toute la vie, extérieure aussi bien qu'intérieure, familiale, sociale aussi bien que personnelle ou professionnelle, qui se trouve prise dans le courant divin.

Ainsi le veut l'unité de notre être; ainsi le veut également — et au fond c'est la même chose — le dessein créateur auquel le Christ subordonne son action : « *Je ne suis pas venu,* disait-il, *pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé* » (Jean, VI, 38). N'est-il pas clair que la volonté d'où nous sommes issus concerne, avec notre être en sa constitution première, tout le déroulement de conditions qui s'imposent à lui, qui sont lui, qui expliquent sa destinée et disent son cas? L'idée créatrice de l'homme inclut, avons-nous dit, toutes les variétés d'hommes; elle inclut également toutes les variétés de situations, d'actions se rattachant à chaque être et procurant le déploiement de sa nature. C'est la même chose de dire : Toute la vie, c'est nous, et de dire : Toute la vie, c'est la volonté de Dieu sur nous. N'est-ce pas là ce que nous appelons providence?

La Providence a prévenu mes initiatives; bien avant que j'y consentisse, elle a tracé ma route et c'est elle qui m'y pousse par ma liberté. Je me lève le matin, je me dispose, je me nourris, je mets en marche mon esprit, je prie, je travaille soit des mains, soit de l'intelligence, je reprends ma profession et ma vie de relation, je recommence — car ce que je fis hier, avec des variantes, c'est ce que je fais aujourd'hui — et tout cela, fait dans la joie ou

dans la souffrance, d'une âme tendue ou dans une impression de délassement, qu'est-ce donc, si ce n'est la volonté de Dieu sur moi?

Je détermine par ma liberté les points d'application de mon effort; je fais ma vie, soi-disant; mais le thème m'en est fourni, et la raison qui me guide dans mes choix est elle-même volonté de Dieu et lumière de sa face. Tout vient donc de là-haut, même ce qui vient de moi, et quand j'agis conformément à ma nature, soumis à ma raison, je fais l'*œuvre du Père* que le Christ a déclaré être tout son souci pour nous tous.

Il faut seulement que cette œuvre de vie, qui se trouvait écartée de son principe par la faute première — déraison collective qui avait tout vicié, — s'y raccorde par la rédemption. Et c'est dans le Christ que se fait le raccordement. Il faut donc que dans le Christ tout se ramène au principe sauveur, se retrempe dans sa raison divine, se recrée, et cela selon toutes les formes d'existence et d'activité que comportait la primitive pensée créatrice.

Hors de là, nous ne serions qu'à demi rachetés, nous ne serions qu'à demi chrétiens. Nos vies, au spirituel, appartiendraient tout ensemble à la chute et au relèvement, à Adam pécheur et à Jésus-Christ sauveur. Le Christ qui vit en nous n'y serait qu'à moitié formé; nous ne lui aurions pas donné sa croissance, et, dans cette sorte d'infinité qu'est une vie, il serait condamné à se réduire honteusement, au lieu de s'épanouir dans sa plénitude.

Pire que cela, ce qui en nous ne serait pas chrétien ferait retour, pour le corrompre, sur ce que nous aurions prétendu donner à la vie dans le Christ.

Car il y a solidarité entre toutes les fonctions que la vie surnaturelle a pour mission de renouveler et de transposer dans le mode de la grâce; toutes viennent de la même source et se nourrissent du même sang. Si je suis païen dans mon travail, dans mes lectures, dans mon action professionnelle, dans ma vie familiale, dans mes relations civiques, dans mes fréquentations, dans mes amitiés, si je suis païen en ce que j'ai de commun avec les païens, il n'est pas vrai que je sois chrétien en ce qui m'en distingue, à savoir : chrétien à l'église, chrétien au pied de la croix, chrétien au pied de mon lit quand je récite ma prière. Et de même, si c'est en païen que j'accueille la douleur ou l'humiliation, ou si en païen je me jette dans la vie heureuse, il n'est pas vrai qu'à aucun moment je connaisse la vie dans le Christ.

C'est comme si l'on disait qu'une tête de Blanc peut se poser sur un Noir, ou qu'on peut se porter vraiment bien selon un organe ayant l'autre malade. Il n'y a que des maladies générales, disent les médecins. Les caractères d'une race se retrouvent dans l'organisme entier, disent les anthropologistes. Si nous sommes de la race de Dieu et bien portants selon la vie qu'il nous donne, cela doit se montrer en tout; tout doit se conduire, s'orienter dans le sens des fins que poursuit la race immortelle en sa vie terrestre; tout doit se laisser porter par le courant qui nous vient de la croix.

*
* *

A supposer que nous nous rangions sous cette loi d'unité, voyez comme tout en nous prend valeur et se

dépasse soi-même. Dans le Christ, nos théologiens affirment que toute action, spirituelle ou physique, était, ainsi qu'ils disent, *théandrique,* c'est-à-dire divine en même temps qu'humaine, bien que, à titre direct, elle procédât d'un corps et d'une âme. Dans le Christ en participation qu'est le chrétien, la doctrine est proportionnellement la même. Notre vie corporelle, rassemblée sous l'action de l'esprit, plonge dans le Saint-Esprit que le Christ nous communique; notre vie selon l'intelligence participe du Verbe par l'illumination de la foi, et notre vie de relation rejoint la société que forment avec le Christ les divines Personnes.

Tous nos actes inspirés du Christ, frères des siens comme nous sommes ses frères et solidaires des siens comme nous sommes solidaires de lui, prennent donc en lui une portée qui les divinise. Ils sont divins dans leur principe qui est l'Esprit divin, dans leur loi, qui est la loi divine, dans leur portée qui est finalement céleste. Tout vaut, tout aboutit, tout devient une sainte liturgie, toute la vie tourne au sacerdoce. « *Vous êtes,* écrit saint Pierre, *une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis afin que,* par toutes vos œuvres, *vous annonciez les perfections de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière* » (I Petr., II, 9).

Faire de tout une élévation, une prière, une cérémonie rituelle, une action salvatrice, un amour; faire de son âme une page d'évangéliaire et de son corps la reliure précieuse; faire de la maison un oratoire, de la table, du lit, de l'établi, du bureau, de la planche à laver, du fourneau de ménagère ou

de la travailleuse ouverte un autel; de la vie du matin au soir et du soir au matin, du sommeil, du repos, du jeu, de la conversation aussi bien que du labeur ou de la prière un événement religieux, un rite d'éternité dans le temps provisoire, c'est la pensée chrétienne. Et c'est l'effort de tous ceux qui la comprennent vraiment; nul n'est chrétien que dans la mesure où il s'y adapte.

Les saints, ces modèles de la vie catholique, en second, sous le prototype divin, ont été les amis de toute la vie; ils se sont faits les sanctificateurs de ses œuvres et les glorieux servants de ses humilités. Chacun d'eux l'a montrée déifiée en soi selon tout ce qu'elle a de commun entre nous tous, et la diversité de leurs vocations nous la fait voir associée au divin dans tous ses domaines. Travail manuel, travail intellectuel, science, art, littérature, philosophie, organisation, politique, technique de tous métiers, vie solitaire ou vie familiale, vie nationale ou vie internationale, petite et grande vie, ils ont tout abordé, et l'on peut voir dans la collection de leurs vies qu'a entreprise précisément dans ce but l'un de nos éditeurs (1), quelle somme étonnante de services ils ont rendus à toutes les branches d'activité humaine.

Ils ont renié la vie hors le Christ, mais afin de mieux l'embrasser quand elle-même acceptait une étreinte divine. Et quand ils ont paru hors cadre, tels les anachorètes ou les grands ascètes, c'était comme le porte-drapeau qui ne lutte point, qui fait

(1) Librairie Victor Lecoffre, Gabalda, éditeur. La collection *Les Saints* est dirigée par M. Henri Joly, membre de l'Institut.

mieux, qui élève le plus haut qu'il peut, à travers tout péril et, s'il le faut, au prix de sacrifices surhumains, le symbole entraînant des luttes.

Un exemple assez bon de l'intégration dont je parle, pourrait se trouver dans des œuvres d'art qui refusent précisément de séparer le divin du réel, celui-ci en devenant païen, l'autre purement factice. L'art hollandais, s'il s'était gardé de certaines grossièretés, de certaines légèretés et s'il était davantage pénétré de sève chrétienne, aurait eu tout ce qu'il faut, lui si intime et imprégné d'un si bon réalisme, pour engager dans la foi tout le terrien. Tels peintres contemporains, tels poètes, renouvelés par le recours aux sources, corrigent vraiment en ce point l'art pompeux des XVIIe et XVIIIe siècles et les fadeurs saint-sulpiciennes. Mais le modèle, ici, modèle par excellence et impossible à dépasser au point de vue de l'inspiration qui le dicte, c'est l'art de nos cathédrales.

Dans ces ensembles miraculeux, qu'on ne cesse d'étudier et qui toujours accusent de nouvelles richesses, on peut voir en beauté ce que suggère la foi, ce qu'elle dit à la pensée toujours en quête d'unité et qui toujours, laissée à elle-même, retombe aux vues partielles, aux tendances anarchiques. C'est là, si quelque jour on renoue nos traditions, qu'on retrouvera la leçon oubliée des alliances universelles consacrées par l'alliance divine, et la pénétration de l'éternel dans l'humain, et la profuse intégrité de la vie débouchant de toutes les voies, se déversant de toutes les rues de la cité sur le porche aux trois portes, pour se voir diriger vers le ciel par le Christ

à l'index levé. Là, les pierres hiératiques et la pierre d'autel, extraites de la carrière commune, deviennent sœurs de la pierre du foyer, de la pierre du seuil, de la pierre qui borne le champ, de la pierre milliaire, de la pierre d'angle des palais et des Sorbonnes, de la pierre des hôtels de ville et des tribunes politiques, tout venant à ce qui nous fait monter au delà de l'humanité rampante, mais aussi tout repartant, de ce point où Dieu repose, pour aller ébruiter et utiliser Dieu partout.

Alors se corrigerait ce déliement, cette dispersion anti catholique de la vie qui divise notre humanité depuis tant de lustres, que des chrétiens égarés trouvent un idéal, que notre vie consacre, quand nous mettons en nous le Christ d'un côté, avec son minimum d'autorité et de culte, de l'autre ce qu'il devrait vivifier et organiser, c'est-à-dire tout.

N'est-il pas insensé de vouloir séquestrer Dieu et insensé de vouloir diviser l'homme, alors que tout se tient, et que nos séparations des Églises et de l'État, des familles et du temple, du civil et du religieux, du naturel et du surnaturel ne sont pas moins des hérésies humaines que des hérésies en la foi; alors que l'homme est un : un en lui-même, un avec la nature, un avec Dieu; alors que son union avec Dieu ne le double pas et ne peut donc prêter à dédoublement, étant fondée sur l'incarnation, c'est-à-dire sur Dieu et l'homme mêlés en une vie commune, sur Dieu et l'homme en un seul être, en un seul Homme-Dieu?

« *Je ne perds rien de ce que le Père m'a donné* », a dit Jésus. Après la multiplication des pains, il ordonne de ramasser les morceaux épars, *de peur*

qu'ils ne se perdent. Ainsi, après avoir multiplié la vie en ses hautes valeurs, celles que tout le monde admet devoir entrer dans la vie religieuse, il veut qu'on y ramène tout le reste, afin que là aussi rien ne se perde; afin que la vie religieuse ait sa matière complète et, avec son champ d'application, ses moyens de croissance; afin que tout soit sauvé de son néant propre, échappe aux tiraillements des tendances partielles, interrompe sa course à la mort, évite la corruption de toute chair et de tout esprit sans règle divine; afin que s'ajoute à toutes nos réalités et à tous nos actes un coefficient divin.

V

LA VIE DE TOUT EN JÉSUS-CHRIST

Nous donner à Jésus-Christ avec tout ce qui est de nous, afin que nous ayons vie en lui, qui est notre vie, étant vie substantielle du Père, cela suppose que toutes les choses qui ont rapport à la destinée nous suivent dans ce mouvement et participent à ce don, afin de vivre aussi, par nous, de cette *Vie qui était au sein du Père et qui nous est apparue* (I Jean, 1, 2).

La doctrine du *Royaume de Dieu*, qui est si souvent évoquée par les Évangiles, veut que l'universalité des êtres avec toutes les activités qui les mènent, avec l'histoire qui garde la trace de leurs voies, tout soit incorporé à l'œuvre du Christ; car la réalité matérielle dépend de la spirituelle, la *chose* est subordonnée à la *personne* et l'inconscience morte aux consciences où Dieu s'imprima, de telle sorte que tout le dehors nous soit serviteur, comme dépendant de nos destinées temporelles et célestes.

Le Christ lui-même, en nous adoptant, a adopté cet ensemble d'êtres. Les « *royaumes du monde et leur gloire* » ne l'ont pas ébloui; mais au moment où le Tentateur le pressait de les recevoir de son

aide, comme s'il en avait l'empire, sans doute Jésus songeait-il à l'empire moral qui lui revenait, à lui, comme son héritage. Et à Gethsémani, quand il suait du sang dans l'angoisse de ses responsabilités redoutables, sans doute subissait-il la douleur de cet univers en peine, et ses gémissements étaient-ils ceux de « *toute créature* qui *gémit et enfante* », dit l'Apôtre. Et chaque jour de sa vie, le soir, sous le firmament aux yeux de mystère, quand il priait longuement, ouvrant son cœur inapaisé, sans doute présentait-il à son Père cette vie universelle dont il était le répondant et le sauveur. Et maintenant enfin, au cours des âges où il étend sa présence mystique, dans la sérénité de son sacerdoce éternel, sans doute est-il « *interpellant* » non seulement pour nous, mais pour « l'universalité du monde », comme le disent nos prières rituelles.

Quand le Dieu de la Genèse a terminé l'œuvre des six jours et qu'il la regarde, comme le bon travailleur appuyé sur l'outil après la tâche faite, il déclare à propos de chaque chose qu'elle est *bonne*, et à propos de leur ensemble qu'elles sont *très bonnes*. Le Dieu de la croix ayant repris la création en sous-œuvre, reliant au Père écarté par la faute les créatures qui tenaient de lui leur bonté, ce Dieu peut déclarer de chaque chose renouvelée qu'elle est bonne et de leur ensemble qu'il est très bon. Car, bon de sa bonté propre, tout cet ensemble est bon, surtout, de la bonté de ses services, en tant que milieu d'éclosion et de développement pour les créatures pensantes, en tant que moyen pour leur rédemption à la manière de la croix, en tant que canal de grâce comme les sacrements dont il

fournit la matière et prolonge l'efficacité en représentant auprès de nous l'action permanente du Christ et de son Père, tout cela en attendant qu'il soit bon, plus tard, comme milieu de vie définitive, quand les nouveaux cieux et la nouvelle terre surgiront de ce chaos relatif où nous méritons.

L'Apocalypse, asseyant sur un trône l'Ancien qui va fonder la durée éternelle, lui fait dire : « *Voici que je fais nouvelles toutes choses.* » Le prélude de cette nouveauté est posé dès maintenant ; il consiste dans la nouvelle orientation et comme dans l'âme nouvelle infusée à toutes choses par leur adoption dans le Christ, toutes choses devant désormais se relier au Christ et bruire dans sa pensée, se soumettre à sa volonté, bénéficier de son amour étendu des personnes à ce qu'elles utilisent, tendre aux fins qu'il se donne en union avec le Père et qui nous concernent.

Seulement, il faut songer que la vie de tout en Jésus-Christ étant ainsi à notre service, elle ne peut fonctionner sans nous, puisque notre service, tel que le Christ l'organise, exige notre adhésion et la coopération de notre effort. C'est par nos libertés, comme c'est par la grâce multiforme du Christ, que les utilités de toutes choses se révèlent et nous sauvent. Montrer comment nous-mêmes pouvons donner vie, vie surnaturelle à tout ce qui nous enveloppe de cloison en cloison, de domaine en domaine, jusqu'au cercle dernier des sublimes emboîtements, c'est donc décrire la vie de tout dans le Christ.

Or, cela se fait d'abord par la foi. La foi peut faire participer tout le réel, en nous, à la vie dans le

Christ, parce que la connaissance, introduisant en nous tout ce que nous pensons, le mêlant à notre vie intérieure, le faisant devenir nous et nous lui, implique une possession idéale que nous pouvons, par la foi au Christ, identifier à son esprit.

Nous avons dit que vivre en Jésus-Christ, c'est premièrement croire en lui et ne faire avec lui « qu'un unique esprit » : si à l'intérieur de cet esprit commun l'univers s'introduit avec tous ses êtres, pensé par nous comme il l'était au désert et au Jourdain, sur les collines de prière où Jésus montait ou à Gethsémani dans la grotte des pensées sanglantes, nous donnons bien vraiment à tout ce qui est une signification humano-divine; nous l'associons vraiment à l'incarnation.

Au lieu de ce système de cordages, de poulies et de roues dont parlait Diderot; au lieu de la mécanique oppressive étiquetée par la science; loin de ce chaos animé que la contemplation incroyante traverse ainsi qu'un voyageur éperdu, effrayée de n'y pas trouver de sens, stupéfaite de son néant autant que de sa splendeur, n'y constatant qu'une vaine autant que formidable agitation calme, un mystère de silence et de bruit, une course qui n'avance pas, une recherche qui ne va nulle part, une immense respiration de géant qui rêve : le chrétien voit dans la vie du monde comme un drame divin. Lui-même le divinise, en l'unissant, par un sacerdoce de foi, aux pensées et aux intentions créatrices.

L'immensité demeure et s'agrandit de toute la taille de Dieu; mais cette immensité n'est plus écrasante; le fétu qu'elle balance est porté par une main forte et tendre comme celle où Rodin enferme

le couple humain (1). Le mystère ne disparaît pas; mais des lueurs le traversent, et la grande lumière de foi l'enveloppe comme un chiffre du Christ fait d'hiéroglyphes saints. Un souffle spirituel pénètre et assouplit la membrure rigide; les forces anonymes s'appellent désormais *Dieu;* leurs effets sont gestes de Dieu; l'univers est plein d'âme, non pas seulement parce que nous y mêlons la nôtre, mais parce que l'âme divine de Jésus le porte en soi et que l'Esprit-Saint y est partout répandu, l'animant pour des fins nouvelles.

Cette création ainsi incorporée au plan rédempteur, nous y baignons et nous la dominons, nous nous confions à elle comme le nageur qui aborde et chevauche la vague dans la mer houleuse, comme l'aviateur posé avec ses ailes sur la ferme élasticité d'un trône invisible et sans bords.

Étonnante transposition de point de vue! Regard du cœur où la foi s'enracine, et qui corrige, qui humanise le regard froid de la pure intelligence! Un groupe de voyageurs approchant d'un village, le soir, et voyant une lumière à une vitre, ne se demande pas qui alluma ce flambeau qui dans la nuit fait l'office d'un phare; il ne le distingue pas d'un hasard et il en use froidement : ainsi l'incroyant ou le distrait ne se demandent rien devant les êtres, ces lumières de nuit qui dérobent à nos yeux de saints mystères. Mais le petit guide qui mène les voyageurs a peut-être reconnu, sous la flamme

(1) *La Main de Dieu*, au musée du Luxembourg. Sainte Catherine de Sienne exprime la même vision dans le dialogue : « Et dans cette main divine, elle voyait enfermé l'univers entier » (*Dialogue*, II, ch. 2).

anonyme pour tous, quelque main chérie; c'est sa mère! c'est sa fiancée! et son cœur bat, son pas se hâte, et tandis que tous les autres voyageurs disent : C'est là! lui seul a murmuré : C'est elle!

Ainsi le chrétien voit se lever le soleil. Ainsi voit-il toute réalité se poser devant lui comme objet de Dieu, et tout événement comme geste de Dieu, le tout confié à son Christ et servant pour sa part, avec notre aveu, au salut des hommes. Car si le soleil se lève, si les plantes poussent, si la vie bruit partout et si tant d'êtres sont affairés comme si d'immenses événements dépendaient de leurs démarches, c'est en réalité pour que Dieu naisse en nous, pour qu'il y croisse, pour qu'il y éclate à la fin quand Jésus, paraissant *sur les nuées,* réalisera en sa personne et en la nôtre l'apothéose de l'humanité sur la scène renouvelée du monde.

Comme conséquence de cette vision selon la foi, la volonté, qui est en nous une force d'action même avant qu'elle aborde ses matières, la volonté qui agit par le désir, à travers Dieu, au moyen de la prière, s'élève à un plan et rejoint des ampleurs qui font entrer dans ses vues les immensités aussi bien que les voisinages, et, dans ceux-ci, les aboutissements suprêmes aussi bien que les prochains.

« *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* », disons-nous dans la prière modèle. Inversement, notre cœur dit : Que votre volonté soit faite au ciel comme sur la terre, dans la nature comme dans l'humanité, dans les espaces comme dans l'intimité, dans la durée comme dans l'instant qui passe, pour ce temps-ci et pour les siècles des

siècles. Nous reprenons à notre compte la prière du Christ et son sacerdoce, élevant dans le temple universel la même voix, la sienne, en laquelle la nôtre se fond, et exprimant un désir commun qui est celui de l'Esprit-Saint lui-même, en vue des mêmes avenirs, par les mêmes transitions temporelles.

Mais l'essentiel à rappeler, si nous ne devions y revenir souvent, ce seraient les formes d'utilisation au moyen desquelles nous lions à notre vie, et par là au Christ, cette fois effectivement, ce que Dieu nous a prêté précisément pour ce haut usage. Si les choses naturelles sont abordées par nous uniquement pour elles-mêmes, en raison de leur valeur immédiate, nécessairement elles nous abaissent, nous étant inférieures, et trop souvent elles nous avilissent. C'est nous qui déclinons et nous ravalons à leur contact, au lieu que nous les fassions monter. Leur fugace et fragile substance prend la nôtre en remorque. Ces simulacres s'accrochent à notre chair, autre simulacre, l'entraînent avec l'esprit qui s'y trouve joint; nous suivons, et c'est la course à la mort, au lieu de la montée vers la vie dont le Christ a pris l'initiative.

User ainsi, c'est proprement abuser, c'est arracher au Christ, et à nous-mêmes en lui, ce qui devait s'y raccorder pour nous enrichir. Et à vrai dire, lui, le Christ, reprendra son bien; car, ainsi qu'il l'a dit, *nul n'arrache rien de ses mains;* mais en le reprenant, c'est nous qu'il déchirera, s'il nous trouve faisant corps avec ce qu'il entend ne concéder que selon l'ordre.

Toutes choses sont choses du Christ, et elles sont faites pour nous, qui sommes toute la raison de cette vie divinisée où la nôtre plonge. Mais les prendre pour nous sans le Christ, contre le Christ, si Dieu le permet apparemment parce que ce temps n'est pas celui des répartitions décisives, il ne le permet pas en réalité, car il ne retire point, pour le céder à notre péché, le droit plénier que son Christ reçut de lui sur toute créature. Il patiente pour un temps; le déroulement des vies paraît le même pour le fidèle et pour le jouisseur qui utilise l'univers en païen; mais l'ordre aura son tour, et à celui qui abuse, l'ordre imposera de prouver par sa souffrance la valeur d'une loi dont il refuse de prouver l'efficacité par d'heureux services.

Quand nous usons des réalités autrement que selon le Christ, nous les dévoyons et nous avec elles, nous nous perdons en les perdant. En usant bien, nous amenons la réalité à son salut et au nôtre; nous la relevons avec le Christ de la chute première, nous la faisons monter au calvaire, peut-être, car sacrifice et bon usage vont souvent de pair; mais sacrifice, calvaire et résurrection s'avoisinent. En rachetant l'homme, Jésus a racheté le monde; en acceptant ce salut et en y coopérant par un emploi vertueux de toutes ses ressources, l'homme se rachète et rachète le monde avec Jésus-Christ.

N'allons pas conclure de là que, pour le chrétien, nos réalités perdent quoi que ce soit de leur positivité, ni que l'emploi mystique grâce auquel se réalise leur fin surnaturelle fasse tort en aucune façon à leur authenticité naturelle. Nous ne voulons pas

désessencier les choses, ni sophistiquer l'univers. Placer toutes choses en Jésus-Christ, si ce n'étaient pas elles-mêmes, choses visibles et palpables, choses que nous pétrissons, que nous foulons, que nous nous approprions, qui nous portent en notre propre réalité pesante et charnelle; si ce n'était que leur double idéal, sorte d'effigie imaginaire, sosie de rêve, ce ne serait rien apporter à Jésus-Christ; nous n'accroîtrions pas sa richesse; sa vie ne s'étendrait pas à ce qui ne serait ainsi lié à son cas que par une hallucination. De plus, nous-mêmes aurions versé de cette façon dans le désordre mental, n'étant plus des vivants en face d'objets de vie, mais des fakirs chrétiens engagés dans une ronde de fantômes.

Une pareille conception est anticatholique autant que celle combattue par nous quand nous disions : Il ne faut pas, pour se donner au Christ, commencer par se falsifier soi-même, négligeant ses valeurs de vie, forçant son caractère, dédaignant ses ressources, combattant ses tendances légitimes. Les choses aussi ont leur caractère propre; elles ont leurs formes d'utilisation, leurs tendances; leurs propriétés sont en elles un vouloir de Dieu et un instrument tout prêt pour l'action du Christ.

La grâce, qui ne procède pas de la nature, s'y appuie, y trouve ses points d'application et ses moyens de croissance, opère par elle comme par un docile ou rebelle instrument, pliant toujours à la fin toutes les résistances. Le catholique doit donc, en faveur de la grâce, revenir à la nature pour s'en enrichir. Il prend le monde tel qu'il est, ouvre les yeux en pleine clarté, juge les êtres et les pèse sans

que nulle mysticité de faux aloi affole sa balance. Il aime la vie avec tous ses cas, disions-nous : cela suppose qu'il en aime les objets, qui sont tous les êtres. Il estime le terrestre où il voit du céleste, et le temporel qui est aussi de l'éternel, puisque l'éternité prend racine dans le temps. Il se trouve partout chez soi; il trouve dans toute réalité, si vulgaire qu'elle soit, une servante de la cause qu'il gère. Rien n'est exclu; tout sert; on peut dire que tout est requis de ce qu'il doit pénétrer par la science, féconder par le travail, faire entrer dans le courant civilisateur, s'approprier sous les mille formes d'utilité que permettent nos divers pouvoirs. Il veut obtenir du créé le maximum, pour que l'incréé triomphe. Il veut y introduire le plus qu'il peut de l'homme, pour que, grâce à l'Homme-Dieu uni à tous ses frères, on y retrouve, si je puis dire, le maximum de Dieu.

Ainsi le comprend l'Église, dont les bénédictions couvrent la réalité universelle d'une bienveillance active, en dépit d'inquiétudes que ne justifient que trop nos constants abus. Ces effusions incessantes de la liturgie, dont la poésie allège la gravité en respectant leur positivité maternelle, c'est comme une lumière d'or qui se répand jusqu'au bout de l'horizon humain, n'oubliant rien dans l'ombre, ayant souci que tout reçoive et que tout utilise la *lumière de vie*. Cette lumière cherche les voies qui conduisent à la réalité en tous ses domaines; elle anime au passage tout ce que traverse son flot vivifiant; elle est fidèle aux jours et à l'année humaine; elle s'accorde aux saisons; elle suit les phases de nos travaux; elle baigne nos champs avec

leurs meules de blé et d'herbe, les fermes avec leurs animaux, les usines, les écoles, les chantiers, les forêts, les régions que l'on parcourt, les mers que l'on traverse, l'atmosphère qu'on franchit aussi maintenant et, au delà, ces lointains que nous ne captons que par le regard, par l'imagination poétique, par la science.

Cette influence surnaturelle a l'ambition de saisir tout et d'entraîner tout, afin que tout vienne, uni aux âmes et consacré à leur bonheur, au point de rencontre universel, là où Dieu se donne. Jésus, en attirant à soi les enfants des hommes, réalise d'un coup l'unité totale. Il unit chaque homme à Dieu, il unit les hommes entre eux, il unit la nature sanctifiée aux hommes, il unit dans l'homme tous les éléments dispersés, et il met tout dans la route éternelle.

VI

LA VIE DE PRIÈRE

Après avoir étudié la vie catholique en son centre, assemblant tout en Jésus-Christ, il faut venir au détail, et l'ordre d'importance autant que l'ordre de dépendance des objets veut que nous commencions par la vie de prière. En effet, la prière, avec la vie sacramentelle qui ne s'en sépare point, est à la base de toute l'activité catholique, et elle en rejoint le sommet selon qu'elle vise Dieu.

Élévation de notre âme vers Dieu pour lui rendre nos devoirs et lui exprimer nos besoins : telle est, d'après le manuel chrétien, la définition de la prière. Les deux fins que cette définition juxtapose ne sont d'ailleurs pas *ex æquo*, et elles ne sont pas sans lien. L'hommage à Dieu est ici premier; la demande n'est religieuse qu'à titre d'hommage confiant et d'humble confession de notre dépendance filiale.

Il s'agit avant tout, en priant, de transporter sa vie dans les hauteurs, au voisinage des vraies réalités que les objets à niveau nous dérobent, et là, dégageant l'esprit à l'ordinaire obsédé des images de chair, d'adorer ce qui ne se voit pas.

Ce monde est comme un voile tendu sur l'autre

monde : la prière écarte le voile. Ce monde est comme une île loin des rives éternelles : la prière jette le pont. Tandis que le troupeau humain trotte sur la route poudreuse, ne regardant rien au delà de son nuage lourd, en constante tentation de déclarer irréel tout ce qui n'est pas cette atmosphère épaisse, et le ruban de la route à deux pas, et l'herbe, l'homme de prière respire l'air des hauteurs; il regarde vers l'horizon; il songe aux buts derniers où l'action trouve ses causes, donc aussi ses règles suprêmes, donc aussi ses suprêmes recours, et, sans rien négliger de ce qui est proche, uni au Christ qui nous relie en la sainte société du divin, il rend ses devoirs et attend les divines réponses.

C'est par le Christ que nous avons « *accès auprès de Dieu* » dans l'action de prière, puisque la vie en lui est la condition de tout rapport religieux et que tout acte vraiment salutaire l'invoque pour principe. Par lui, qui a *renversé la cloison,* dit l'Apôtre, la prière trouve son chemin, et quand, dans la prière modèle, Jésus dit pour son compte et nous invite à dire avec lui : *Notre Père qui êtes aux cieux,* ce pluriel élargissant où l'Homme-Dieu s'inclut nous inspire une confiance totale.

Notre Père, cela ne veut dire qu'en second notre Père à nous, les simples humains; cela veut dire d'abord : Père du Christ, et de ces deux significations, notre ineffable solidarité avec Jésus en fait une seule. De sorte que, quand il demande et quand il adore, nous en sommes, et réciproquement, quand nous demandons et adorons, il en est. C'est nous qui balbutions et qui désirons; mais c'est lui qui parle. Nous nous mettons en groupes fraternels en

son nom, et il nous préside. En procession de prière, nous le plaçons en tête, avec sa croix, ou en arrière avec le ciboire, avec l'ostensoir. Alors Dieu nous reçoit et Dieu nous exauce, afin de le recevoir, afin de l'exaucer, lui, le frère, l'ami, le chef, le chorège, l'officiant divin.

En vérité, quand nous prions, si c'est dans cet Esprit qui fait de nos cœurs comme une *lettre du Christ,* selon l'image de l'Épître aux Romains, et si, recevant la vie qu'il nous offre, nous laissons cet Esprit du Christ, qui anime tout en nous, désirer selon ses propres lois, avec lesquelles s'harmonisent les nôtres, alors c'est bien vraiment la prière du Christ qui se prononce en nous.

« *J'ai prié pour toi dans mon agonie,* » dit le Jésus de Pascal : de nouveau, et cette fois par nous, Jésus prie. Il prie comme pour lui-même, de même qu'il veut, dans le *Mystère de Jésus*, que nous priions « comme pour lui ». Notre prière à nous, c'est sa prière qui se reproduit, comme à la messe, c'est sa Passion qui recommence. Nous prions en communion, comme par l'union de notre chair à sa chair sacramentelle nous communions. Dans le temps et dans le visible, il y a plusieurs prières ; mystiquement, il n'y en a qu'une, où nous avons part.

Les besoins du Christ se reproduisent toujours, à savoir en nous : il faut que sa demande soit perpétuelle. Et son adoration, étant collective, doit monter, au cours du temps, de génération en génération chrétienne, de journée en journée et de cœur en cœur, de telle sorte que Jésus loue son Père éternellement, en sa chrétienté éternelle.

Grandeur de la prière chrétienne! On a le droit

de dire que, par la *grâce d'union*, qui joint à Dieu le Christ en une seule personne, grâce qui bénéficie, par solidarité, à tous les humains, la prière universelle est un acte divin. Ce que nous disent les panthéistes d'un univers qui prendrait conscience de soi et se hausserait, dans l'homme, jusqu'à la raison, n'approche pas de cette conscience céleste que prend d'elle-même l'humanité dans le Christ, et de l'effarante identité affectueuse qui confond presque, en Jésus, l'Adoré et l'adorateur, le suppliant et Celui qui exauce.

Nous venons ainsi au cœur du sujet que nous envisagions; car nous n'étudions pas, à proprement parler, la prière, mais la vie de prière : c'est-à-dire que nous regardons moins aux actes partiels qu'au fond de vie d'où ils surgissent, à l'esprit dont ils sont issus.

Or, cet esprit nous est apparu : c'est l'Esprit vivifiant du Christ; c'est le principe surhumain qui incline tout en nous, quand nous lui obéissons, vers la sainte vie dont le culte est la première forme. Esprit dont saint Paul dit qu'il crie en nous, même dans le silence des lèvres et le repos du cœur : « *Père! Père!* »

Nos actes de prière ont donc, du fait du Christ et de sa vie en nous, un support commun. Il y a continuité consciente ou inconsciente — nos psychologues diraient subconsciente — entre toutes ces émergences de nos pensées et de nos sentiments, qui ressemblent à des crêtes de vagues avec un flot qui les relie en une masse commune.

Disons mieux, il en est de la vie de prière et des

actes de prière comme de la nutrition et de ses actes particuliers, qui retiennent le nom sans qu'ils soient tout le réel de la chose. En réalité, on se nourrit tout le temps, bien que tout le temps ne se passe pas à manger ou boire : ainsi, l'on prie tout le temps, bien que tout le temps ne se passe pas à faire des prières. On fait par jour deux repas principaux et d'autres accessoires : ainsi l'on prie le matin et le soir, et dans des occasions accessoires. Mais il faut que l'âme assimile tout le temps, comme le corps, sous peine d'une lente mort qui conduit à la mort totale.

Quiconque vit, se nourrit à tout instant où il vit, puisque la vie est essentiellement intussusception, par emprunt à la matière nourricière que le sang charrie et par laquelle nos tissus se régénèrent. De même, qui vit surnaturellement s'assimile Dieu, c'est-à-dire prend de l'Esprit du Christ, qui circule en nous, d'abord ceci qu'il honore le Père et qu'il attire sur nous ses bienfaits.

L'adoration et la demande sont ainsi permanentes; l'instinct de nature qui fait de nous des êtres religieux et l'instinct de l'Esprit-Saint que le Christ nous communique, se rejoignent pour les former. Étant toujours inclinés devant le sublime Principe de notre être, au double plan de notre vie naturelle et surnaturelle, toujours haletants vers les biens qui nous en arrivent, nous prions toujours. Celui qui ne prierait pas, au moment où il ne prierait pas, c'est qu'il ne serait pas devant Dieu la créature qu'il doit être, ne confessant pas les vraies grandeurs et ne se souciant pas des vrais biens. Si c'est tout le temps l'heure d'adorer et de désirer par l'instinct de nos

cœurs, par leur orientation coutumière, c'est tout le temps l'heure de la prière, et chaque heure, en effet, est heure d'oraison, comme chaque jour est dominical, comme chaque année est jubilaire, et chaque siècle un siècle chrétien, et tout le temps que dure le monde une longue prosternation, une ineffable aspiration vers les réalités éternelles.

*
* *

Quelles seront les manifestations de cette prière permanente, qui est en nous une vie? Ce seront premièrement tous les actes de vie, pourvu qu'ils satisfassent à la condition proposée pour la vie elle-même, à savoir que leur orientation et leur consécration leur communiquent une portée religieuse. Ce seront ensuite, et cette fois spécialement, nos actes de prière proprement dits, auxquels nous restituons leur part, sans la faire exclusive.

Un proverbe français déclare : « Qui travaille, prie. » C'est une vérité, à condition que le travail procède de ce fond religieux qui affecte notre vie entière. Travailler selon Dieu et en unité avec le Christ, comme à Nazareth, et de même souffrir selon Dieu, se réjouir selon Dieu, étudier, mener sa profession, vivre sa vie corporelle, spirituelle, familiale, publique, sous les mêmes conditions, c'est prier d'une prière qu'on pourrait appeler *effective,* par opposition à la prière mentale et vocale, car le sentiment adorateur et le désir se trouvent ici contenus comme dans une sorte d'incarnation.

Lorsque nous agissons de cette façon, la prière

qui est incluse dans notre acte s'exécute partiellement d'elle-même, avec la collaboration que nous procure le mérite religieux de cet acte. Si nous prions d'une prière verbale ou mentale et que Dieu nous exauce, la prière s'exécute par Dieu, avec la collaboration de ce désir exprimé, qui est aussi une sorte d'action.

Au total, ces deux formes de la vie de prière se soutiennent l'une par l'autre et se servent mutuellement de témoignage; car les paroles ne prouvent rien et les pensées, les désirs ne sont pas sincères, quand, l'occasion donnée et l'action urgente, l'action vertueuse ne vient pas. Et inversement, l'acte soi-disant vertueux, le travail qui prétend prier ne prie pas vraiment, si, l'occasion donnée, en son temps et selon les formes que la Providence exige, les actes de prière ne viennent pas.

Que seraient des amis qui travailleraient ensemble et ne se parleraient jamais? Et que seraient des amis qui se parleraient volontiers et ne se rendraient nul service? J'applaudis à cette sentence : Il n'y a que ceux qui ne savent pas se comprendre qui ont besoin de se parler, et il n'y a que ceux qui ne savent pas se rencontrer qui ont besoin de se voir. Mais Aristote n'en a pas moins dit avec vérité : Faute d'échanges, les amitiés se dissolvent. Échanges de paroles ou échanges d'actions, les deux sont requis et ont une influence réciproque. Les paroles d'amitié sont une semence d'actions amicales, et les actions amicales veulent se comploter, se dire, se rectifier au besoin, s'achever par une plus large expansion du désir, dans d'affectueuses paroles.

Il ne faut donc pas en croire ceux qui disent : Je

n'ai pas le temps; je travaille; travailler, c'est prier. Je leur réponds : C'est vrai, travailler, c'est prier, et la plupart du temps, prier, c'est faire son devoir en silence. Mais j'ajoute aussitôt : Ne laissez pas le silence devenir le néant, et pour cela, ayant en vous l'Esprit de Dieu, laissez-le de temps en temps s'exclamer : « *Père! Père!* »

Travailler, c'est prier, dites-vous; mais prier, c'est travailler aussi, puisque c'est féconder le travail, lui imposer sa signification et lui marquer sa route, que si facilement il perdrait. Si vous n'avez pas le temps, c'est-à-dire si vous en avez peu, priez brièvement; l'Évangile même a dit : « *Ne multipliez pas les paroles.* » Mais ne pas prier du tout parce qu'on n'aurait pas le temps, c'est ne pas trouver le temps de semer, et alors où sera la récolte? ou ne pas remplir le réservoir, et que sera le débit?

Semez, hommes, dans la Terre infinie et dans vos propres terres; alimentez le réservoir des pensées, des aspirations, des vouloirs, et aussi, là-haut, le réservoir des miséricordes. Ce qu'on sème en Dieu peut produire tant qu'il lui plaira et tant qu'il nous plaira, quand nous mêlons notre volonté à la sienne. Ce qu'on sème en soi par le désir exprimé, affermi, repris au cours du temps par d'utiles instances, exposé à l'heure qui sonne comme le gond au maillet qui éveille ses vibrations, restauré le matin quand nous reprenons vie, confirmé le soir avant la mort légère du sommeil, confronté avec les actions d'une portée spéciale, mis en commun lors de la prière publique, mis en ordre et en valeur nouvelle par la liturgie : cela produit au centuple.

Un de nos artistes a donné du chrétien cette définition : « Un surhomme modelé par la prière (1). » A l'inverse, celui qui cesse de prier se diminue ; il devient peu à peu étranger au divin ; son âme dérive vers la matière. Ce qu'il disait faire pour Dieu fait retour à la loi des membres, à l'exclusif attrait du visible. La propension est trop grande, en nous, de céder au déterminisme intérieur, à l'effroyable sollicitation du dehors, sans parler des astucieuses poussées d'agents hors le monde. Dans le flot glauque et lourd qui l'entraîne insensiblement, il faut que le sous-marin lance le périscope et que souvent il vienne en surface pour faire le point et renouveler la provision d'air.

Et puis, les secours qui nous sont nécessaires ne nous viennent providentiellement que si nous les provoquons. C'est là une sage disposition, puisqu'elle nous rend fils de nos œuvres en cela même que nous recevons, et que surtout elle favorise en nous la vie de l'âme. En tout cas, c'est ainsi ; celui qui ne demande rien n'a rien. Les grâces s'obtiennent par le désir ; le désir se démontre, l'occasion étant donnée, par l'appel, et nous sommes exaucés grâce à une double collaboration réciproque : celle de Dieu avec nous, celle de nous avec Dieu, par le fruit de la prière et des œuvres.

Ainsi, tout est complet ; Dieu se trouve loué, Dieu se trouve imploré conformément à notre nature et à ce qui s'y ajoute en régime de grâce.

Par ce désir et cette adoration substantielle qu'est le chrétien une fois bien pénétré par l'Esprit du

(1) AUGUSTE RODIN, *Les Cathédrales de France*, p. 151.

Christ, la vie de prière trouve un sujet à la hauteur de ses visées, qui concernent à la fois Dieu et l'homme. La gloire de Dieu a son dû, et nous, unis au Christ, nous savons que nos accès près du Père céleste ne sont plus précaires; ils deviennent un droit strict, car vers le Christ et vers nous en lui il y a nécessité que Dieu s'incline et qu'il nous écoute de près.

VII

LA VIE SACRAMENTELLE

La vie de prière se concentre et achève sa valeur dans la vie sacramentelle, et la nécessité de celle-ci pour la vie catholique est tellement urgente que sans elle toute notre activité religieuse s'évanouirait, perdrait sa signification, et l'homme retomberait à son néant propre, d'où le tire la rédemption.

La vie sacramentelle est destinée à figurer et à servir, selon des formes appropriées à notre nature, le salut qui nous vient du Christ, de façon à procurer notre union avec le Christ et avec Dieu, ensemble, en vue de ce temps et de la vie éternelle.

En ce raccourci de définition peut se voir, croyons-nous, l'essentiel, et toute explication ne fera que le rendre plus net et plus explicite.

Les sacrements sont des signes sensibles : matières, paroles, gestes expressifs des mystères du Christ, de la grâce qu'il nous donne et des fins qu'il poursuit en nous.

Ce système de figuration active qui enveloppe toute la vie : *Baptême* pour la naissance, *Confirmation* pour la croissance, *Eucharistie* pour la nutrition, *Pénitence* pour le relèvement, *Extrême-Onction* pour le dernier passage, *Ordre* pour la

constitution de la hiérarchie qui nous met en un, *Mariage* pour l'extension du groupe et le peuplement de ses domaines éternels, tout cet ensemble si humain, si complet, qui se prolonge dans ce que nous appelons les *sacramentaux* — signe de la croix, eau bénite, et le reste : c'est une humilité que l'incroyant méprise, mais que la sagesse du Christ garantit après l'avoir consacrée en sa personne.

Celui qui avait dit : « *La chair ne sert de rien* », à savoir toute seule, n'en a pas moins reçu le baptême de Jean, institué son propre baptême, esquissé les rites intermédiaires qui mènent de cette entrée à l'achèvement eucharistique, et organisé le banquet où lui-même se donne, ajoutant : « *Faites ceci en mémoire de moi* ».

Le symbolisme des institutions sacramentelles est fondé sur la nature des choses et sur celle du cœur humain. Si l'on veut nous amener à Dieu selon ce que nous sommes : chair et esprit; si l'on veut s'adapter à cette harmonie selon laquelle la chair sustente l'esprit, le fomente comme la cire la flamme, l'accompagne en tout comme le flambeau se déplace tout entier, le relie à ses vastes domaines, il faut faire place aux moyens charnels et aux emplois de matière dans la vie religieuse.

Le symbolisme des sept sacrements et de leurs annexes donne satisfaction à ce droit des faits. Il nous assure une vie religieuse intégrale et vraiment humaine, c'est-à-dire spirituelle et charnelle dans de justes proportions; faite d'images en même temps que d'idées, bien que ce soit en vue des idées; appelant le verbe extérieur pour que le verbe intérieur se renforce et que le Verbe de Dieu ait une

voix que nous puissions saisir; admettant le geste corporel qui entraîne, en le figurant, le geste spirituel et prépare, en vertu de la même loi psychologique, notre réponse aux initiatives divines dont il est le symbole; enfin, organisant une utilisation de matières et se servant des propriétés de celles-ci de telle façon que le surnaturel s'incarne et, dans la mesure voulue pour le passage du temps, nous désincarne.

Nos signes sacramentels n'ont d'ailleurs pas pour unique efficacité celle qui ressort de leur nature symbolique; ils agissent au nom de l'institution, qui ajoute au bénéfice du rite pris en lui-même un bénéfice social, et puisque, en tête de cette société du divin qui s'appelle l'Église, il y a le Christ et son sacerdoce, c'est de là que viendra l'efficacité principale de nos rites chrétiens; nous serons reliés par ce joint à la source indéfectible de toute vie.

A cet égard, il était à supposer que la vie sacramentelle fixerait son centre là où le Christ en personne aurait choisi de résider, lui qui, par soumission envers son Père, n'avait pas voulu quitter, même la tâche faite, le chantier de son œuvre et, par amour, ne voulait pas *nous laisser orphelins*.

D'autre part, le Christ résiderait naturellement dans celui des sacrements qui présente les caractères les plus essentiels et qui joue un rôle en quelque sorte total, à savoir l'Eucharistie. En effet, l'Eucharistie est chargée de nourrir en nous la vie spirituelle. Or, la nutrition, les physiologistes le savent, est le phénomène fondamental de la vie. Une nais-

sance n'est que la nutrition d'un germe; une croissance est une nutrition qui dépasse le besoin; une guérison est une nutrition qui redevient normale; un fonctionnement est une nutrition qui s'emploie; une reproduction est une nutrition qui déborde l'individu en faveur de l'espèce, etc. Ainsi, dans le corps, tout se réduit à la nutrition à partir d'un germe; ainsi tout se réduit, mystiquement, à l'effet propre de l'Eucharistie.

Aussi l'Eucharistie est-elle le sacrement par excellence, centre de convergence des autres et aboutissement de leurs préparations, centre de rayonnement d'où émane tout ce qu'ils nous donnent. Le soutien, le progrès, la réparation, le remède, les nobles joies de notre vie spirituelle et son achèvement plus tard dans la vie qui dure, c'est l'effet de l'Eucharistie en tant qu'elle exprime et réalise pour sa part principale notre incorporation au Christ, qu'elle contient.

Ailleurs, le Christ est présent parce qu'on peut le dire présent partout où il agit; mais, ici, il agit parce qu'il est présent. Si le caractère mystérieux de cette présence a de quoi déconcerter et si elle accentue le mystère des autres sacrements, mieux vaut, peut-être, au lieu de discuter, se fier aux saintes paroles, qui nous tiennent proche du Maître, en la nuit de notre intelligence, comme on suit un ami à la voix.

Un sot rationalisme oublie vite qu' « il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en soupçonne notre philosophie »; mais le chrétien sait que Dieu peut faire plus que nous ne pouvons comprendre. Il entend l'objurgation de Pascal : « O présomp-

tueux! » et il s'unit à la simplicité des grands êtres qui, s'appelant Pascal, ou Thomas d'Aquin, ou Augustin d'Hippone, ou bien Paul de Tarse, ont absorbé ce mystère dans le mystère de tout, au lieu de chercher à l'enclore dans les cadres étroits de l'intelligence terrienne.

La présence perpétuelle du Christ en l'Eucharistie offre des harmonies qui satisfont la pensée religieuse et qui enflamment le cœur, à défaut d'impossible science. « Vivre avec Jésus-Christ », nous l'avons entendu avant tout au spirituel, c'est-à-dire d'une conformité de notre vie avec la sienne selon tout ce que nous sommes au regard de tout ce qu'il est. Mais quel secours, pour ce résultat, que cette présence appelée *présence réelle!* Réelle, elle l'est, non qu'elle se puisse apparenter au réel de notre expérience; mais parce que, en dépit de son caractère extra-expérimental, elle nous permet de dire en toute vérité : Il est là, nous rappelant par surcroît qu'un jour il fut là dans les mêmes conditions que nous-mêmes, vivant la même vie et goûtant la même mort.

Il nous revient, à l'appel du prêtre, pour une commémoraison effective, un mémorial réel, comme des amis se réunissent pour fêter un anniversaire. Les débuts de l'amitié se renouvellent en même temps que l'amitié s'accroît, quand on en fait acte : ainsi l'Eucharistie nous rappelle utilement la présence historique de Jésus et sa Passion, par le moyen de sa présence mystique.

Ce qu'il a dit un jour : « *Préparez-moi une grande salle, pour que je célèbre chez vous la pâque avec mes disciples* », Jésus le dit en secret à chaque

chrétien pour la pâque nouvelle. Et cette lumière de sa présence illumine la vie en rappelant ses enseignements, en donnant occasion qu'on nous les rappelle, en dressant sous nos yeux la croix, en nous retirant du réel tentateur qu'elle dénonce, en élevant nos regards malgré nous, puisque Celui qui est là est le même qui vit là-haut, faisant le lien entre les deux mondes. Et la chaleur d'amour que nous éprouvons, près de ce feu de charité qui ne s'éteint pas, fait de l'autel comme la pierre du foyer antique, où nous venons puiser aux traditions de la race immortelle dont nous sommes issus et nous imprégner de l'esprit qu'elle nous souffle.

Ensuite, appelés à communier, nous cherchons au contact divin ce que notre organisme physique cherche et trouve dans l'intussusception qui le fait vivre, avec cette différence que l'aliment matériel, inférieur à nous, se dénature au profit de nos organes et qu'au contraire, le Christ, notre vie, nous absorbe en soi, pour que nous goûtions à cette vie qui rend immortel.

La rédemption tout entière penche vers nous, par ce calice incliné et par l'hostie qui coule sur nos lèvres; les fleuves du paradis nous inondent; nous buvons la céleste vie, à condition que notre acceptation la seconde : car *la fontaine d'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle,* ainsi que dit le Seigneur, nous avons le pouvoir d'en rendre l'eau inféconde et inerte.

Le ciel et la terre sont donc là, avec leurs offres et leurs exigences; dans l'intime unité de l'amour, leur accord se noue.

Voici ce qu'on demande au petit humain qui

s'avance par ce portique vers l'ampleur céleste : humilité du cœur; sentiment de son vide et du tout qui est contenu dans le mystique trésor; aveu de son indignité pécheresse; regret de ses fautes et de ses attaches charnelles; défiance de la cupidité qui s'agite en lui; conscience du « *divertissement* » qui l'éloigne du supraterrestre et de sa sécheresse à l'égard de ce qui ne se voit pas; désaveu de ses retards à résoudre le mieux et à corriger le mal, de son peu de fermeté dans ses résolutions, de sa passion pour la jouissance et de sa répulsion pour l'épreuve; don total, en loyale intention tout au moins, de son être avec ses ressources; car, de même que les dons de Dieu ne nous seraient rien sans Dieu, ainsi nos dons à Dieu ne sont rien sans nous-mêmes.

Moyennant ces dispositions, les fruits de vie que porte l'arbre eucharistique, ce rejeton de la croix, sont livrés à notre indigence. Et la mesure en est celle de nos désirs, car elle est celle de nos capacités, et c'est le désir qui marque l'ampleur ou l'exiguïté spirituelle d'une âme. « *Ouvre seulement ta bouche,* dit le Seigneur dans le psaume, *et je la remplirai.* »

Reste à en user de telle sorte, que la vie sacramentelle ne consiste pas pour nous en de courts moments, pendant lesquels, soit au confessionnal qui nous y prépare, soit à la sainte Table où nous l'abordons, Celui qui est notre vie nous touche sans nous retenir et sans instituer avec nous de vie durable.

Nous avons dit de la prière qu'elle est perpétuelle

d'une certaine façon, en ce que le désir, qui en fait le fond, ne nous quitte pas, quand la nature rectifiée et surélevée par la grâce est en nous intègre. De même, la vie sacramentelle a de quoi être continuée, si l'intervalle entre deux festins de l'âme se passe, comme pour notre corps, en une lente assimilation qui utilise la grâce et qui la fait croître.

Dans l'ordre physique, l'assimilation se fait toute seule, car la nature a monté sans nous son automatisme; au spirituel, c'est la liberté qui agit, et son meilleur travail est, à coup sûr, une vie vertueuse; mais celle-ci trouve de l'aide dans des actes particuliers qui seront le prolongement du rite même.

Ce sera la communion spirituelle, appel à Jésus-Christ et préparation à le recevoir mystiquement, en liaison avec le souvenir et l'attente d'une fervente communion effective. Ce sera l'assistance aux bénédictions qui, par l'ostension de la présence réelle et l'adjonction de formules, de cérémonies tendrement pressantes, nous procure une sorte de communion idéale. Ce sera la visite au Saint Sacrement, grâce à laquelle la *maison du pain,* l'église, toujours sur notre route en pays chrétien, offre à la vie terrestre un refuge momentané, comme sur nos voies encombrées ce qu'on appelle aussi des *refuges*. Là, on nous invite à déposer un instant nos fardeaux, à interrompre la course diurne afin de la juger, à nous ressaisir dans la paix, renonçant aux futiles désirs, redressant les tendances, calmant les impatiences, consolant les chagrins.

Ce sera surtout, notre vie sacramentelle, l'assistance à la sainte messe, où le culte eucharistique,

en dehors même de la communion, est si riche, quand nous savons non pas seulement *entendre* la messe, mais la vivre, c'est-à-dire vivre en Jésus-Christ qui se donne à son Père, qui nous relie à son Père dans le grand acte sacerdotal renouvelé de la croix.

Enfin, puisque la messe porte la liturgie comme les racines l'arbre, et puisque notre vie tout entière est une liturgie, une fois consacrée par une religieuse intention au culte divin : c'est toute la vie qui sera vie sacramentelle, comme c'était toute la vie qui priait. Les rites particuliers : signe de la croix, usage de l'eau bénite, recours aux bénédictions de l'Église, emploi d'objets que ces bénédictions ont sacrés, récitation de prières liturgiques, ce sera la suite de perles qui, rapprochées suffisamment, forment un collier; mais la chaînette du collier, c'est notre union habituelle, au dedans de nos cœurs, avec le Christ immolé et offert pour nous sur l'autel mystique; c'est notre esprit en liaison et en disposition d'usage à l'égard de la présence réelle; c'est l'état d'âme sacramentel, si je puis dire, sous l'influence permanente de ce don que l'Eucharistie nous fait et que nous recevons périodiquement dans nos bouches, mais sans cesse dans nos cœurs, à la seule condition de le vouloir.

Si, dans cette pieuse continuité, les communions réelles marquent des étapes fructueuses et bien distribuées; si leur préparation est sérieuse, leur utilisation attentive, leur nombre suffisant, et si, sous prétexte d'indignité, à vrai dire par paresse morale ou recul devant les conditions, nous ne rejetons pas à des dates lointaines ou imprécises le

recours à notre *pain quotidien;* si d'autre part, nous mangeons ce pain en unité avec nos frères et avec l'Église universelle, dans un esprit de communion entre nous comme avec le Christ; si enfin nous sommes attentifs au cycle des fêtes qui nous relancent de sommet en sommet, de lumière en lumière, nous émiettant les pensées, les suggestions, les stimulations selon le rythme des saisons et des jours, reproduisant l'histoire du Christ et l'histoire chrétienne, se tenant proche du réel, aptes par conséquent à en épouser toutes les particularités légitimes pour les sanctifier : alors nous serons dans le sentiment chrétien tel que l'Église catholique l'entend. Nous éviterons une spiritualité soi-disant épurée où l'Église ne voit qu'une déviation, un oubli prêté à Dieu des véritables conditions de l'homme.

Le vœu du Précurseur ne se réaliserait-il pas alors mystiquement, comme les bords du Jourdain virent sa réalisation historique? « *Il faut qu'il croisse et que je diminue,* » disait Jean. Faire croître Jésus-Christ en nous et diminuer d'autant notre être pécheur; faire croître ainsi en nous le fils de Dieu, sans lequel le Fils premier-né, chef de race surnaturelle, n'aurait ni son extension complète, ni sa gloire, ni sa joie, ni nous, en lui, la nôtre : c'est toute la vie sacramentelle.

Le Christ ne dédaigne pas notre humilité, quand nous ne dédaignons pas sa richesse. Il entend rayonner sur nous et inonder nos cœurs autant que le permettront nos attitudes devant sa lumière et ses grâces débordées.

VIII

L'ÉTUDE

Si la vie catholique trouve sa fonction la plus sacrée dans le culte et dans la prière, l'étude lui offre, humainement, son plus haut objet, et le caractère religieux que nous avons reconnu à toute la vie, une fois reliée au Christ, se retrouvera donc au maximum dans cet exhaussement et cet enrichissement de notre intelligence.

L'étude est par elle-même un sublime emploi, pour qui sait découvrir et ne laisse plus s'embrumer les perspectives où elle nous engage. L'étude nous fait entrer en communication avec la nature, avec l'humanité mouvante et diverse, avec la civilisation à ses divers âges, avec les génies qui les premiers ont élaboré les connaissances et les mettent en notre usage. Elle élargit notre être propre et l'étend, idéalement, partout où elle trouve accès; elle nous égale en quelque façon à ce qu'elle nous livre. « L'intelligence devient toutes choses, » disait Aristote; l'univers entre et bruit en nous; son étendue et sa diversité, ses liaisons en surface, en hauteur et en profondeur, jusqu'aux causes premières, appartiennent au penseur, quand celui-ci se penche sur ce *miroir de science* dont parlait le moyen âge, où la

nature, miroir elle-même, offre un reflet de Dieu.

Vraiment, penser, selon que l'a écrit Lacordaire, c'est « se mouvoir dans l'infini » ; car, puisque tout est fils de l'idée créatrice, incarnation du Verbe, effet de la Sagesse qui « *se joue sur le globe* », mot de la Parole vivante, on peut dire que c'est Dieu qui reflue dans l'âme du penseur avec l'idéalité du monde. « Faire l'œuvre du Verbe », c'est la magnifique expression de Catherine de Sienne pour dire la gloire chrétienne de la pensée. Et à chacun des degrés du savoir, cette gloire chrétienne se partage. Dans la chambre du pieux étudiant, comme dans le cabinet de l'homme de science, on pourrait dire que se reproduit la scène du Cénacle ; l'Esprit y souffle le grand vent de la Pentecôte ou la brise légère du prophète ; d'invisibles langues de feu s'y suspendent, symbole d'activité, d'ardeur et aussi de diffusion ; car tout esprit pénétré du vrai tend à le répandre : tels les Douze embrasés et comme expulsés d'eux-mêmes s'élancent à la conquête des autres esprits.

La vérité n'est que l'un des noms abstraits que nous donnons à Dieu ; quand nous en recevons communication au nom de la grâce, c'est entre nous et Dieu une nouvelle alliance ; c'est une nouvelle filiation selon laquelle il nous recrée ; son image se renforce en nous. Notre esprit est en effet au Saint-Esprit, source de toute inspiration intérieure, ce que la matière est à l'âme qui la pétrit. Dieu nous divinise.

Si nous rappelons après cela que la Vérité vivante s'est faite chair dans la personne du Fils de l'Homme et que, de ce fait, le Christ a droit sur toute vérité

comme incluse dans sa vérité en tant qu'il est Dieu, comme dépendante des vérités primordiales qu'il nous livre en tant qu'il est homme; si nous songeons que tout se tient dans les domaines de l'idée comme dans ceux du réel, et que, comme *tout a été remis* au Christ en matière de réalité, parce que tout a rapport au salut des hommes, ainsi tout doit appartenir au Christ dans le domaine idéal, parce que tout a rapport aux vérités salvatrices, nous arrivons à cette conclusion que toute vérité, soit par elle-même, soit indirectement, est chose catholique.

Le dogme sacré au premier degré, au second la théologie, au troisième la philosophie avec toutes ses branches, au quatrième la science, au cinquième toutes connaissances partielles qui sont le bouillon de culture, le bain nutritif des sublimes vérités, leur prolongement et leur pièce de raccordement avec la pratique : tout cela fait partie de notre vie religieuse. Celle-ci doit en bénéficier ; en retour, elle offrira ses immenses services; au total, on verra se réaliser l'un des cas de cet échange constant que l'incarnation a institué entre le divin et l'humain, au bénéfice de nos fins suprêmes. C'est là une application de l'axiome paulinien : « *Toutes choses vous appartiennent* », en conséquence de cet autre : « *Tout appartient au Christ* », « tout doit être *instauré dans le Christ* ».

La vérité chrétienne n'est pas une vérité partielle, une vérité isolée, un thème sacré, une sublime spécialité coupée de communications temporelles. La vérité chrétienne est comme la vie chrétienne, où tout doit entrer, sous la seule condition d'être vraiment et selon Dieu notre vie humaine.

Toute vérité fait corps avec la vérité de foi, dans l'unité du vrai intégral dont le Fils de Dieu est la source, comme toute vie fait corps, dans l'unité du vivant Église, avec la « *Vie qui était dans le sein du Père et qui nous est apparue* ».

Et pour la même raison, la vérité de foi, cela ne signifie pas une vérité morte, bien que le langage toujours déficient la signifie à la manière d'un « dépôt ». La vérité de foi vit dans son milieu, le pénètre, le vivifie, mais aussi s'en nourrit et s'y accroît. Son idéal serait de constituer avec toute vérité une synthèse organique dont l'Évangile serait la graine, et de réaliser sous cette forme nouvelle l'arbre géant fils du grain de sénevé, support et abri des intelligences, ces oiseaux du ciel.

Donc, quiconque étudie, quoi que ce soit qu'il étudie, s'il reste en communication et laisse en communication son travail avec la Vérité vivante, avec les vérités primordiales qui en viennent, avec la foi rayonnante et exigeante jusqu'au vrai total, celui-là fait œuvre catholique; il est de sa religion en cela même qu'il est de sa science ou de son étude; il travaille avec Jésus-Christ à ce qu'on pourrait appeler la révélation totale; il procure un nouveau domaine, un terrain d'extension à la *lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*.

Le Christ s'étend dans nos pensées par la vérité comme il s'étend dans notre cœur par l'amour, comme il s'étend dans notre vie par nos œuvres et dans le réel par nos objets. Par la science, nous l'accroissons, nous le poussons vers sa « *plénitude* »; nous lui ajoutons « *ce qui lui manque* »; un de ses « *membres* » s'éclaire, quand en nous la

lumière luit. Son soleil, qui monte sur l'horizon à chaque génération nouvelle, verse une clarté active au méridien qui l'attendait; mais aussi, de tous les points où arrive cette clarté première jaillissent des lumières neuves, que lui-même, si riche qu'il soit, ne contenait point, où il ne peut briller que par nous seuls, puisque nous avons dit que toute personne, par conséquent aussi toute intelligence comporte une originalité, un cas, un aspect d'humanité que l'éternité et l'infini ne peuvent trouver à jamais qu'en elle.

Le travail de l'esprit, s'il est offert à Dieu et accompli en union avec le Christ, est donc un véritable culte; c'est un hommage au Dieu de vérité, un culte au Christ qui est lui-même Vérité vivante, un culte de l'humanité religieuse assemblée en l'unité du Christ, dans l'Église de Dieu, un culte de la nature où Dieu est mêlé, où l'œuvre religieuse se fait, où le Christ règne; c'est comme un sacerdoce. Le « sacerdoce de la science » est une métaphore, mais ce n'est pas un vain mot, et ce n'est pas en enseignant seulement qu'on exerce ce sacerdoce, c'est aussi en étudiant, puisque, chargés de nous-mêmes et trouvant en nous-mêmes, chacun, le premier des clients du vrai en ce qui nous concerne, nous avons à honorer Dieu et à achever le Christ sur ce petit territoire où le divin s'étend.

L'art chrétien a consacré ces notions abstraites et les a fait s'expliquer en œuvres. Tous les *Triomphes de la Religion* s'incorporent les sciences et les arts. Dans les Chambres du Vatican, Raphaël place en face l'une de l'autre la révélation surnaturelle, sous

la forme de la *Dispute du Saint-Sacrement* et la révélation naturelle, si je puis dire, sous le nom d'École d'Athènes. Nos cathédrales, en liaison avec la présence réelle et avec l'iconographie religieuse, font figurer les *Arts libéraux,* représentés par des formes allégoriques ou par des personnages historiques, avec la philosophie théorique et pratique pour maîtresse, avec la théologie pour reine.

*
* *

Les avantages religieux de l'étude ne peuvent guère, dans ces conditions, être discutés que si l'on se laisse hypnotiser par des périls que révèlent, malheureusement, trop d'exemples.

Quiconque cherche dans la vérité ce qui s'y trouve : un service divin; quiconque y éprouve le sens du mystère qui de toutes parts nous enveloppe et de ce fond inépuisé qui faisait dire au grand Pascal : « Nous ne savons le tout de rien »; quiconque se tient dans l'humilité convenable à un tel état, rougissant d'un mouvement d'orgueil sous le regard des étoiles, et à plus forte raison répudiant l'odieuse attitude de ces hommes qui paraissent vouloir se placer au-dessus de la vérité, au besoin se colleter avec elle et essayer de lui plier les reins; quiconque puise dans l'ivresse glorieuse du savoir un avant-goût de la vision éternelle et prend soin de conserver, même dans les hautes régions, le regard simple de l'Évangile, ne laissant pas l'astronomie lui cacher le ciel, ni la philosophie Dieu, ni la psychologie l'homme, ni les études religieuses le Christ;

quiconque enfin, travaillant à augmenter en soi et autour de soi la dose de lumière, ne vise à rien que la vérité et que le bien des hommes où le sien trouve sa part : celui-là se prépare des entrées dans de plus amples et de plus riches extensions religieuses. Son âme s'élargira; elle touchera Dieu de plus près, refluant toute en haut; elle se sentira en continuité avec le Verbe incarné et faisant son œuvre; elle aura le sentiment de son utilité petite peut-être, jamais négligeable, en un monde où la lumière n'est pas moins à la base de tout que dans la nature physique.

Pour posséder ces avantages et éviter les abus contraires, il est urgent de régler son esprit avec un soin proportionné à sa valeur comme à ses périls; le mener pieusement, ce sera l'un des soucis de notre vie catholique. Sous le nom de *concupiscence des yeux,* en comprenant que les yeux nomment ici nos pouvoirs de connaître au complet, l'apôtre Jean nous dénonce maints défauts qu'il convient d'opposer à la soif légitime de connaître.

Étudier hors de propos, trop pour son cas, au delà de ses capacités, en employant des moyens nuisibles, en dépassant le degré de ses forces, en négligeant ses autres devoirs, le tout par une curiosité qui est cupidité d'esprit, gourmandise spirituelle, ou bien encore ambition, orgueil, avarice ou quelque vice que ce soit, cela, ce n'est plus aimer la vérité, c'est se préférer soi-même, puisque à la vérité soi-disant aimée sous sa forme abstraite, on sacrifie la vérité de la conduite, qui est la plus néces-

saire même au point de vue science, ayant mission de nous acheminer vers la suprême Vérité vivante où nous prétendons.

La vraie science, c'est de voir Dieu; tout ce qui nous y prépare vaut; tout le reste, anticipation qui se substitue au trésor, lumière qui fait écran, n'est plus qu'une vanité et mérite la boutade du penseur : « Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine ». S'attacher au savoir comme à un symbole réel, à un sacrement du Verbe, à une ombre d'éternité, c'est sagesse; s'y cramponner comme à une réalité valant à soi seule, sans lien en arrière, ni au-dessus, ni en avant avec sa sublime Source : en arrière pour se fonder, au-dessus pour se régler, en avant pour aboutir, c'est folie.

« Un petit paysan qui sert Dieu, dit l'*Imitation* (liv. Ier, ch. 1er), est fort au-dessus d'un philosophe superbe qui se néglige lui-même et contemple le cours des astres. » Or, ne se néglige-t-on pas, quand on oublie les règles de vie au bénéfice d'un travail abstrait dont, par ce fait, l'objet supérieur et dernier vous échappe? Le Dieu de vérité se réserve pour ceux qui *font la vérité,* selon le mot de l'Apôtre. Nous serons jugés et par là nous accéderons à la souveraine science, non selon notre science du temps, mais selon nos actions, y compris nos actions de science. Il faut donc régler celles-ci, les proportionner au but, les interrompre au besoin, au besoin y renoncer pour *faire de la vérité* sous de plus humbles formes.

Quant à celui qui étudie contre Dieu, offensant la raison dans son usage même et oubliant soit la foi, qui nous établit sur la route éternelle, soit la vertu

qui nous y fait marcher, que penser de lui et que peut-il attendre de son effort?

Je veux marquer, pour finir, que l'intérêt de la connaissance elle-même, fût-ce au plan temporel, exige sa subordination à la loi du bien, et son exacte mensuration, et sa patience. L'intempérance intellectuelle, l'amour-propre, les étalages vaniteux, l'envie de paraître savoir remplaçant l'envie de savoir, le souci de primer au lieu que la vérité soit première, les caprices de la volonté entraînant l'esprit et les pièges des sens y faisant sentir indirectement leur emprise : tels sont les principaux ennemis de la science. Les déviations intellectuelles qui attristent l'âge contemporain n'ont pas d'autre source; c'est le péché collectif de générations entières à qui la science mal absorbée a servi de poison. Il ne faut pas que les chrétiens répètent l'expérience.

L'étude, au lieu de tout dessécher et de tout corrompre en éloignant Dieu, en manquant au bien, a pour mission de canaliser Dieu, si je puis dire, répandant son Esprit qui est sagesse autant qu'intelligence, versant sa vérité, comme disait Catherine de Sienne, à la façon d'un vase qui demeure à la fontaine.

Par la foi que nourrissent la prière et les sacrements, que fomentent les bonnes œuvres, et par la prudence chrétienne qui règle en nous tout, y compris l'étude, celle-ci sera catholique pleinement et d'autant plus elle-même. Nous ferons « l'œuvre du Verbe » selon le Verbe; le Christ sera glorifié et son œuvre de lumière élargie. Nous, qui procurerons

cet élargissement, nous serons de ceux à qui l'ange distribue là-haut des vêtements de lumière.

« Créateur ineffable, s'écriait saint Thomas d'Aquin, vous qui êtes la vraie source de la lumière et de la sagesse et le principe suprême d'où émanent toutes choses, daignez répandre sur l'obscurité de mon intelligence un rayon de votre clarté, chassez de moi les doubles ténèbres dans lesquelles je suis né, celles du péché et celles de l'ignorance... Donnez-moi la pénétration pour comprendre, la mémoire pour retenir, la méthode et la facilité pour apprendre, la lucidité pour interpréter et une grâce abondante pour m'exprimer. Aidez le commencement de mon travail, dirigez-en le progrès, couronnez-en la fin, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Amen (1). »

(1) Prière que saint Thomas récitait souvent avant de dicter ou d'écrire.

IX

LE TRAVAIL

Était-il opportun de distinguer, comme nous l'avons fait, la vie d'étude et la vie de travail? On en peut douter ; car l'étude est aussi un travail, et nul travail ne se passe complètement d'étude. Dans la théologie catholique, il y a continuité entre l'occupation à nos yeux la plus sublime : la contemplation de la vérité éternelle et les plus humbles des humbles travaux.

Qu'il s'agisse de science théorique ou de science pratique; qu'il s'agisse d'arts, parmi lesquels les anciens distinguent les arts libéraux et les arts manuels, en tout cela nos docteurs honorent le travail, et ils y voient aussi la doctrine. Tout cela, c'est l'âme qui se continue : en elle-même par ses progrès, dans le corps par son règne, au dehors par ses conquêtes. L'intelligence, outre son exercice propre à l'égard de l'immatériel, aborde la matière qu'elle soumet à l'idée, l'anime et l'apprivoise, de telle sorte que dans la vie active, la vie contemplative se déverse, espérant renaître quand viendront, après le travail au jour le jour le loisir de la vie supérieure, après le travail de toute la vie le loisir éternel dans l'extase du divin.

A ce premier caractère du travail, qui le relie à

l'intellectualité, il faut en ajouter un second. Le travail est un effort. A ce titre, il procède du vouloir; il a pour associé la peine. L'objet ouvré, qui est de l'idée incarnée, est aussi de la peine incarnée. L'œuvre qu'on soigne, quelque chétive qu'elle soit en elle-même, porte la marque de cette pesée douloureuse et de cette patience toujours exigées pour que le réel nous cède; elle brille de l'humble splendeur des soins.

Bien qu'il nous coûte ainsi, ou plutôt parce qu'il nous coûte et parce qu'il est intelligent, le travail est pour nous une fonction naturelle. « L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler, » a écrit Franklin : ce n'est point une banalité, c'est une comparaison fort précise. Le volatile vole, le travailleur travaille : cela va de soi et cela va de pair. Or l'homme est travailleur par cela qu'il est intelligent et actif; quand il paresse, il ment à sa nature, il offense la Providence créatrice, et il sort du plan; car ici-bas, diversement et de tant de façons, tout travaille; tout fait une œuvre, en soi et en dehors de soi; la nature éternelle poursuit jusqu'aux sommets et jusqu'aux profondeurs l'organisation de ses êtres. Que si l'image du travail est partout, parce que partout brille un vestige de raison et de pouvoir, l'homme qui sait, l'homme qui peut au sens propre des termes doit proprement aussi travailler. La paresse est une forfaiture; la paresse est une désertion.

De là, sans doute, quand une fois la nature pécheresse est vaincue, l'intime joie que procure au travailleur le sentiment de son déploiement intérieur

et de son utilité, la vue de son fruit. C'est un soulagement comme si à partir de ce moment-là seulement il éprouvait sa raison d'être. Heureux, a-t-on dit, celui qui travaille en chantant !

Ce plaisir-là ne provoque pas de fièvre ; mais il est profond comme tous ceux qu'a préparés la nature aux fonctions normales ; il souligne la santé de l'âme ; la bonne fatigue du corps l'excite par l'espérance du repos. Il est bon d'avoir une œuvre devant soi, de lui avoir donné de soi et de se refaire paisiblement, en attendant un nouvel effort pour de nouvelles œuvres. On prend alors conscience de ce qu'on vaut et de ce que vaut la vie. Cette bonne vie traversée que le jouisseur blasphème, où le paresseux se traîne en bâillant, on se trouve porté à la bénir pour sa calme harmonie et pour sa sévère grandeur ; on se sent à sa place dans le grand mécanisme agissant, sous l'Agissant suprême.

Seulement, le péché de nature s'oppose à ce que fonctionne normalement et facilement ce déterminisme de joie. On n'aime pas naturellement le travail, bien que la nature y porte et l'exige. On aime l'agitation et l'on fuit l'ennui ; mais le travail, qui est une application, une constance, une violence faite aux choses rebelles, une violence faite à soi, est nécessairement une peine. « *Tu travailleras à la sueur de ton front,* » dit le Justicier de l'Eden.

Il fallait que la rédemption, en relevant toute la vie, relevât cet effet de vie, ce créateur de vie qui avait chuté avec elle. Le Christ a adopté le travail, il l'a aimé, il l'a sanctifié et consacré en sa personne ; il lui a rendu l'efficacité pleine qu'il avait perdue, puisque, sous le péché, le travail ne compte que

pour ce temps, qui meurt; sous la grâce, il vaudra pour tout le temps, y compris le temps qui ne coule plus, notre immobile durée permanente.

Par suite, puisque nous sommes associés à la rédemption, notre travail, comme notre vertu dont il est une part, comme notre souffrance dont il est si souvent un aspect, devient rédempteur et contribue à nous relever de la chute, à contrarier l'effet du péché, à appliquer les effets de la croix.

Les richesses naturelles et les richesses surnaturelles, qui nous coûtent si cher, seront son double fruit; il nous rendra la terre favorable; il pansera les blessures du réel pécheur; il favorisera l'intelligence du devoir et entraînera notre volonté à sa pratique; il apaisera nos passions et régularisera une activité qui se dévoie si vite; il nous associera de cette double façon à Celui qui travaillait pour gagner son pain avec Marie et Joseph, à Celui qui travaillait pour acheter des âmes.

Je le vois, Jésus, dans son petit atelier de Nazareth, chez son père, petit patron, sous quelque voûte de ruelle nazaréenne, dans l'odeur du bois. Je le devine attentif à son établi, sérieux à la tâche, non pas rêveur comme certains le représentent, c'est-à-dire négligent, mais ouvrier qui gagne son salaire et qui le gagne bien, et qui admet cette humilité de dépendre, d'aller toucher sa paye à domicile, de faire ses conditions avec le client, de se soumettre aux observations et de subir les rebuts, d'expliquer la besogne et de revenir obéissant, prêt à obtempérer, afin de gagner de l'honneur à son Père et de nous apprendre à nous comment on agit.

Car son action ne pouvait être un modèle pour

nous que si elle était une action réelle, de cette réalité pesante dont nous sommes chargés et à l'égard de ces objets que nous manions pour vivre. Quand Jésus entre pour la première fois dans l'échoppe laborieuse ainsi que dans un temple, c'est bien une liturgie qu'il y veut mener; mais c'est cette liturgie du réel dont constamment nous rappelons l'image. Il n'entend pas, quand il rabote et ajuste soigneusement ses ouvrages, ou bien porte des planches tout en sueur, nous montrer un travail de rêve, un pur symbole qui ne lui coûterait rien. Non; il assume un travail terrien, rude comme celui du compagnon d'atelier ou d'usine, afin que ce soit vraiment notre vie qu'il assume, afin que ce soit l'incarnation. Et cela durera assez longtemps pour dévorer le principal d'une vie qui paraissait vouée à de tout autres tâches. Trente ans d'atelier, trois seulement de vie publique; trente ans à l'exemple et trois à l'enseignement; trois de parole et trente de laborieux silence.

Je songe que si l'auteur de l'*Imitation* avait été un ouvrier, il eût écrit un beau livre! Sublime ainsi, son volume eût été sublime d'une nouvelle façon. Il eût appris au travailleur son éminente dignité, et comment, en faisant ce que Jésus fit, s'il le fait avec le même cœur, il représente la même beauté et, j'ose le dire après saint Paul, la même efficacité qui nous sauve.

Ne sauvait-il pas le monde, le divin Ouvrier, au moment même où il peinait modestement avec Joseph, à côté de Marie qui peinait elle-même, avant de peiner au Golgotha, avant de gémir les grands gémissements qui seraient comme le han du labeur

suprême? N'était-ce pas la même action, imprégnée de la même volonté, orientée vers les mêmes fins? L'ouvrier chrétien, lui aussi, à son rang, pour son humble part, sauve le monde et lui-même; il sauve son frère Jésus en son humanité besogneuse; il sauve tout le corps dont Jésus est la tête, travaillant à le nourrir et nourrissant en même temps sa vie immortelle.

Nous estimons le travail même en ce qu'il a de vénal; l'homme ne rougira pas de travailler pour vivre : il a charge des siens, et il faut bien qu'à la fin il se repose un peu avant la mort. Mais nous disons que le travail vaut surtout pour lui-même, pour le mérite sanctifiant qui s'y attache et qui vient du Christ. En dehors de toute utilité, il aurait celle-là. Les semailles ne valent pas seulement à cause de la moisson, ni l'effort uniquement à cause du succès. Le succès vient à son heure; la moisson se livre à la faulx dans les mois d'automne; mais la volonté de Dieu et l'exemple du Christ, c'est tout le temps; le bienfait de se vaincre et de croître en beauté, en valeur devant Dieu et devant les hommes, c'est tout le temps : c'est donc tout le temps que le travail brille.

Les moines en sont une preuve. On leur fait compliment de ce qu'ils ont défriché l'Europe : c'est vrai; mais ce qu'ils ont défriché surtout, c'est l'ingrate terre humaine, en eux et dans le voisinage où ils rayonnaient.

Les moines travaillent pour travailler, sans se soucier autrement du fruit, heureux seulement qu'il soit utile. Au demeurant, ce qu'ils préfèrent dans le

travail, c'est qu'il soit le travail, à savoir un effort patient, une résistance à soi-même et à l'élément, une croix que l'on porte. Or, l'ouvrier mercenaire est proportionnellement dans le même cas. Ce qu'il y a de plus beau pour lui et de plus utile, ce n'est pas le travail pour le salaire, bien que le salaire soit beau et indispensable ; ce n'est pas le travail pour le patron, bien que les rapports de l'ouvrier et du patron soient une part de la fraternité humaine et une source d'avantages mutuels ; ce n'est pas le travail pour le client, bien que là aussi il y ait un échange sacré et que la vie s'en accroisse : ce qu'il y a de plus beau et de plus utile, c'est le travail pour le travail, c'est-à-dire pour le bon emploi de soi, pour la bonne vie et, chrétiennement, pour la sainte vie qui s'achève en vie éternelle.

L'atelier est une sainteté ; l'atelier est un mystère chrétien ; l'atelier est à la fois une réalité et un symbole, comme Nazareth était une réalité et un symbole. Nazareth symbolise le travail humain et, en tant que réalité unie au Dieu incarné, il le sanctifie. En retour, l'atelier chrétien symbolise l'atelier de Nazareth et, en tant que réalité associée à l'incarnation, il le prolonge et en fait une réalité permanente. Tous nos chantiers, c'est le chantier de Jésus et de Joseph humblement hérité par leurs frères. Tous nos métiers, simplement variés pour qu'ils s'adaptent à une vie complète, c'est le divin métier, c'est le divin travail. Cette sorte d'incarnation continuée que l'Esprit du Christ répandu réalise en nous tous, s'y retrouve dans l'un de ses rôles.

Nos menuisiers, nos serruriers, nos cordonniers, nos vitriers, nos forgerons devant le feu, nos cou-

vreurs sur les toits, nos mineurs au fond de leur nuit, nos maçons au bord du mur, en hiver, sous la bise, nos boulangers avant le coq, nos petites ouvrières grelottant dans les mansardes aux carreaux de papier, sans poêle, tous, et toutes, si leur âme reste liée, fût-ce confusément, aux mystères que le travail évoque et dont il procède, réalisent la continuité entre Jésus et le dernier des siens qui peinera dans le monde; tous paient avec lui la redevance pour l'incarnation, pour la rédemption, et d'abord pour la création, afin que l'œuvre de Dieu et du Christ se poursuive et s'achève.

Nous ne pouvions pas demeurer en reste avec Celui qui a épousé notre vie et a voulu la sanctifier toute. S'il l'a épousée, nous, ses frères, nous ne devons pas la délaisser; il faut que nous assurions sa fécondité; la loi du lévirat, d'après laquelle un homme libre devait épouser la femme de son frère mort, nous oblige; le divin Mort a droit, de notre part, à ce recueil d'héritage. C'est par le travail, sous les auspices de l'effort qui nous relie aux fécondes réalités dont surgissent nos œuvres, que se contractent ces épousailles. Le travail perpétue le labeur du Christ, comme la vertu sa sainteté, comme l'étude son esprit de vérité, comme notre bienfaisance sa bonté, comme nos joies et nos souffrances les siennes. Jésus sera au travail jusqu'à la fin du monde, dirait Pascal : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

Si l'âge moderne présente une infériorité, source et conséquence de bien d'autres, c'est l'oubli de cette sainteté intrinsèque du travail, où l'on ne veut plus voir qu'un moyen de jouissance immédiate et

une assurance de retraite lucrative, à moins que ce ne soit, chez certains, le prétexte à un partage, à une égalisation des biens.

Un chantier est un endroit où l'on devrait être heureux comme à Nazareth : on en fait une géhenne. L'enfer de sainte Thérèse : *endroit où l'on n'aime pas*, c'est le portrait de ce lieu autrefois plein de chansons, maintenant si souvent morne, parce qu'on n'y aime plus, en effet, ni le travail, ni le travailleur, ni l'employeur, ni le client, ni ce qui fait qu'on chante : le courage et la paix du cœur.

Le chantier moderne s'ennuie, s'aigrit, complote, envie, compte les ennemis de l'effort à l'instant qu'il faudrait les vaincre. Le travailleur « conscient » est conscient de tout, excepté du travail; il rêve capitalisme et prolétariat; il taille en imagination l'arbre socialiste; mais il ignore la montée de la sève et l'harmonieuse poussée créatrice qui des plantes et des hommes fait de vrais vivants.

On nous a corrompu le travail! Et, au lieu de cette fierté qui ne demande rien à personne, qui gagne sa vie avec la force de ses bras et avec l'élan de son cœur, on nous prône cette lâcheté qui demande tout à tout le monde, qui revendique et qui veut des rentes, mais n'admet plus l'effort!

Le chrétien doit réagir et, pour sa part, restituer au travail sa signification éternelle. Le travail est une création, le travail est une rédemption; le travail signifie purification et sacrifice, sagesse et culte du devoir. Il a des lois qui, en raison de ce caractère profond, sont celles mêmes de la vie, à peine nuancées pour s'appliquer à un cas particulier qui occupe une si large place. Travail courageux, tra-

vail patient, travail persévérant, travail mesuré, travail juste, travail relié aux motifs suprêmes, travail qui cède aux préoccupations supérieures, ménage le culte, se rattache aux sacrements, travail dont Dieu est d'accord et où le Christ reconnaît son œuvre : c'est la règle.

Il faut avoir son travail devant soi, comme un bloc qu'on taille en regardant un modèle divin, non par derrière comme un rocher qui pousse et qui vous écrase. Il faut faire son travail en homme libre et en homme de bien, comme librement Jésus porte sa croix pour obéir à la volonté de son Père. Notre travail aussi, c'est la croix; notre travail est une messe qui renouvelle quotidiennement l'action du Calvaire; notre travail est une prière effective, disions-nous, une liturgie. Avec un rythme identique à celui de nos oraisons, avec les mêmes retours réguliers, les mêmes interruptions nécessaires, la même continuité d'intention, il donne au culte un prolongement religieux, lui-même étant religieux, quand la foi et le désir de charité l'accompagnent.

En priant, nous heurtons à la porte de Dieu; nous y heurtons aussi en battant le blé ou en frappant l'enclume. Dans les deux cas, nous appelons de la vie; dans les deux cas, la vie respectée nous répond. En tout, il ne s'agit que de vivre : l'homme ne se sent vivre et le chrétien n'a satisfaction que par le travail où l'on met de son cœur et par la prière, par l'action dévotieuse et la prière active du travail.

X

LA VIE PROFESSIONNELLE

Je cherchais un prétexte pour insister un peu davantage sur le thème du travail. Je l'ai trouvé en distinguant de l'effort proprement dit la vie professionnelle qui l'encadre, le détermine, le justifie d'une certaine façon, en donne la mesure, l'ajuste à l'existence de chacun, fait que nos goûts, nos aptitudes, puis notre entraînement y trouvent leur emploi régulier et leur rythme propre.

Je découvre, en m'exprimant ainsi, que mon prétexte était une raison; car ce n'est pas la même chose de faire un travail et de s'engager à vie dans un état qui confère au travail des caractères permanents, essentiels, qui même nous qualifie d'après lui, puisqu'on est homme de métier, de tel métier comme on est de tel pays ou de telle race.

Précisément, cette assimilation a de quoi nous éclairer, en ce que la profession est dans la nation une famille à part, une petite patrie, et en ce qu'elle marque dans la race une coulée à part, une tradition dont les origines vont parfois se perdre dans les lointains de l'histoire ou de la préhistoire.

La profession est une unité dont les attributs varient avec le métier, mais ne manquent jamais

de se faire reconnaître. Le pli professionnel est connu de tous les psychologues. La communauté de sentiments et de tendances, la solidarité d'intérêts, la fidélité aux coutumes corporatives, la fierté du travail et de ses représentants les plus qualifiés, de ses héros légendaires, un brin d'opposition aux métiers voisins, opposition qui parfois pousse au mépris sarcastique et se traduit en lazzi, en sobriquets : telles sont les marques de cette unité qui arrive, sans cesse renouvelée dans ses éléments, à traverser les âges.

Dans le temps, en effet, la profession représente une continuité qui est à coup sûr exposée à bien des fortunes, mais qui lance son courant avec une énergie surprenante. Sait-on que dans les peintures et dans les gravures sur pierre de l'ancienne Égypte, nombre de siècles avant Jésus-Christ, on retrouve les gestes familiers à nos artisans, leurs outils parfois à peine différents, leurs recettes pratiques? De la même façon se transmettent l'esprit et les disciplines morales du métier. Les *morts qui parlent,* agissent également, réagissent également, sous de pareilles impressions, en de semblables gestes. Dans la dignité froide du magistrat revit le sénateur romain sur sa chaise curule et « dans la manière dont le maçon d'aujourd'hui tient sa truelle agit l'expérience de tous les hommes qui ont bâti (1) ».

Si donc il est convenu que le catholicisme épouse notre vie au point d'en reproduire trait pour trait les empreintes, selon leur ordre et en vue d'en trans-

(1) Pierre Hamp, *La France pays ouvrier*. Édition de la *Nouvelle Revue Française.*

poser la valeur, la vie professionnelle y sera des premières marquée. Pour la continuation du religieux dans le civil, du spirituel dans le temporel et, en retour, pour l'orientation vers nos fins suprêmes de ce que la vie civile contient et régit, elle offrira un large terrain où le Christ pourra s'étendre.

Il faut toujours en revenir à la même notion. L'incarnation est une adoption de notre humanité avec tous ses cas et une incorporation de cette humanité, telle qu'elle est, dans l'Esprit de sanctification et de salut qui est l'Esprit du Christ. Jésus n'est pas venu sauver une humanité de rêve; il ne se propose pas de sanctifier des êtres abstraits : c'est nous, nous, les terriens, tous penchés sur des tâches terriennes et impliqués dans nos combinaisons vitales, qui devons bénéficier du salut et, pour cela, en poser les conditions et en recueillir les grâces.

Si donc on dit que la vie professionnelle est un aspect authentique et d'ailleurs capital de la vie humaine; que la spécialisation des emplois et l'échange des services font la société; que la profession est un office, une charge, par conséquent un devoir collectif et, d'autre part, un service personnel où chacun de nous s'engage par nécessité ou par choix, de telle sorte qu'il y consacre la majeure partie de son temps et de son activité : on déclare équivalemment que le Christ en est. Le Christ y doit appliquer sa doctrine et y intimer sa loi; on ne peut nous sauver ni d'abord nous sanctifier sans égard à elle; elle fait partie de la catholicité, et cette vie humaine partielle doit plonger, pour y être baptisée, dans le courant rédempteur.

Lorsque le Précurseur baptise au Jourdain, il voit venir à lui, pour le mot d'ordre messianique, des docteurs de la loi, des douaniers, des soldats... et à chacun il déclare, en plus des vérités générales, les vérités de son état. A Jésus même, en sa vie mortelle, viennent des gens de tout métier désireux de sanctifier leurs travaux. Ainsi, dans la suite des temps où sa chrétienté se déroule, Jésus entend adopter toutes les professions, comme toutes les conditions, tous les âges, tous les degrés de culture, toutes les races, afin que tout soit chrétien de ce que son Père a créé humain.

La division des dons telle qu'elle est exprimée dans saint Paul (Ephés., IV, 12), les uns étant *apôtres,* d'autres étant *docteurs,* d'autres étant *pasteurs...,* le tout pour le service de la sainteté commune et particulière, pour « *l'édification du corps du Christ* » : cette division utilitaire se prolonge dans le temporel de façon à manifester les mêmes lois générales de vie, et, à son rang, le temporel faisant corps avec le spirituel, elle concourt à l'achèvement du Christ, qui a pris toute l'existence à son compte.

Que les uns soient bergers, d'autres princes, d'autres soldats, d'autres magistrats, d'autres savants, d'autres artisans, d'autres ingénieurs, d'autres financiers, d'autres laboureurs... et que la vie soit ainsi complète, et que la Providence créatrice voie son humanité fonctionner, elle-même, selon toute son extension, toute sa variété, toutes ses grandeurs, toutes ses humilités, cela aussi intéresse le Christ, N'est-ce pas là dans sa vérité l'œuvre de son Père? N'est-ce pas la condition de ses frères? N'est-ce pas

son propre cas prolongé et diversifié, si vraiment il est le Fils de l'Homme et le répondant de toute l'humanité solidaire?

Jésus travaillera jusqu'à la fin du monde; Jésus jusqu'à la fin du monde sera par nous de toutes les professions, de toutes les entreprises légitimes de l'action, de toutes les tâches qu'on y assume, qu'on y poursuit, qu'on y achève, de tous les cas qui s'y rencontrent ou que l'on crée; son Nazareth sera partout et s'y multipliera en variété aussi bien qu'en nombre; tout sera sanctifié ainsi, les cadres et les êtres, la ruche avec ses alvéoles, avec son miel, avec ses laborieux habitants, le tout étant de la vie individuelle et de la vie commune, soit en acquisition, soit en avenir.

J'aime à corroborer ces notions par un appel à la pratique et à l'art d'époques plus chrétiennes.

Au moyen âge, tous les corps de métier et toutes les professions dites libérales étaient des confréries religieuses. Le métier était une vocation. Dans les églises, les confréries avaient toutes leur figuration, leurs insignes, leurs chapelles particulières, leurs processions, leurs fêtes, leur hiérarchie apparentée à la hiérarchie religieuse. Les saints patrons qui protégeaient les confrères, ne protégeaient pas moins la profession prise comme telle. Dans les vitraux de Crénay-en-Champagne, saint Vincent, père des vignerons, tient lui-même la serpe; saint Honoré porte la pelle à four; les saints Crépin et Crépinien de Troyes sont installés à tailler et à coudre des semelles; les saints Cosme et Damien de Jean

Fouquet sont des maîtres de la Faculté de Paris en houppelande et en chaperon.

Déjà aux Catacombes cette tradition s'était établie, parce qu'elle était dans la doctrine et l'esprit chrétiens à l'état d'axiome. Les chrétiens étaient ensevelis avec les signes de leur profession. Forges, enclumes, marteaux, trousses de chirurgien, pioches de terrassiers figurent sur les tombes. Dans le cimetière de Priscille, on voit des tonneliers au travail. Le *fossor* Diogènes avec son pic, sa hache, son ascia, son compas, son ciseau, sa sonde et sa lampe de mineur, est célèbre.

L'association des *fossores* était quasi sacerdotale ; elle prolongeait le diaconat pour le service des morts, et les métiers purement civils n'étaient pas écartés de cette communication *in sacris* : eux aussi se rangeaient, dans les figurations liturgiques, sous les images du Christ glorieux et de la Vierge orante, tout à côté des scènes évangéliques où la vie divine devenue vie humaine s'inscrivait.

Aujourd'hui encore, en dépit des laïcisations acharnées, nous avons des associations catholiques professionnelles qui renouent la tradition. Médecins, artistes, professeurs, publicistes chrétiens, artisans de divers métiers, agriculteurs, commerçants, employés formant des syndicats ou des groupements mi-religieux, mi-utilitaires, prouvent que l'utilité et la religion doivent marcher de pair, que nos utilités sont religieuses, nos occupations un culte et nos professions un sacerdoce, quand le Christ y est admis avec son Esprit et que c'est lui qui nous guide.

Pour exprimer comment cette conduite du Christ

peut s'exercer et devenir aussi pratique que la plus concrète pratique, j'emploie volontiers un exemple emprunté à des dissidents qui, cette fois, nous donnent une belle leçon catholique.

Une société protestante s'est fondée sur ce thème : *Que ferait le Christ?* et tous ses adhérents, appartenant aux situations les plus diverses, s'engagent à se demander en toute circonstance notable : Que ferait, en effet, le Christ? Que ferait Celui qui est le maître de la vie? Admettrait-il cette action, priserait-il cette démarche, entreprendrait-il ce travail, écrirait-il cet article, passerait-il ce contrat...? le Christ, dis-je, à ma place, aujourd'hui, dans ce cas particulier qui peut-être n'a rien de commun avec sa propre vie historique, mais qui le concerne pourtant, puisqu'il nous adopte, et dont il est le modèle, puisque c'est son Esprit qui sur toutes choses nous doit inspirer.

Puisque la destinée du Christ se poursuit dans ses frères humains et que le Christ vit en nous, y prenant à son compte nos vies telles qu'elles sont, pourvu qu'elles soient droites, qu'importe la dissemblance entre ce qu'on lit dans l'Évangile des actions temporelles du Christ et ce que propose à chacun de nous sa situation particulière, notamment sa profession? C'est toujours de matière humaine qu'il s'agit, donc de matière sujette à l'incarnation, donc de matière soumise à l'Esprit du Christ. C'est toujours de la chrétienté qui veut se déployer, et ne faut-il pas qu'elle se déploie sous la loi chrétienne, sous l'action des fins générales de la vie que nous fournit la foi? Que pourrait-on décider sagement, soi, disciple du Christ, frère du Christ, identifié

au Christ par l'effusion de son Esprit, que pourrait-on réaliser vertueusement qui ne fût du christianisme appliqué et de la vie de Jésus qui se prolonge?

La vie de Jésus historique n'est pas un modèle à copier trait pour trait, comme l'enfant décalque. Autant nous faire tous charpentiers! Mais nous pouvons copier cette vie par le dedans, si je puis dire, en recevant son Esprit et en l'appliquant à nos propres œuvres.

Cela sera d'autant plus vrai de la vie professionnelle que, dans son exercice ou à son occasion, toutes les vertus et tous les vices peuvent se donner cours; qu'il y a donc lieu de la considérer, soit dans l'ordre privé, soit à l'égard de nos rapports, comme l'un des principaux domaines de la vie morale, donc aussi de la vie religieuse. On ne devra pas s'étonner de voir l'Église catholique attribuer au devoir professionnel, inclus dans ce qu'elle appelle le devoir d'état, une importance de tout premier plan. Elle le préfère au culte, et à coup sûr le chef d'État négligent, le magistrat qui instruit mal une cause, le fourrier qui nourrit mal sa troupe, le médecin morticole ou l'apothicaire qui altère ses drogues sont autrement coupables, s'ils prévariquent gravement, que celui qui manque une messe. Inversement, celui qui honore sa profession est en honneur dans la foi, comme l'a prouvé tout à l'heure l'apothéose consentie aux métiers par le temple même. Et enfin, dans la pensée chrétienne, celui qui a une profession est supérieur à celui qui n'en a point; car, toutes autres choses égales, son utilité est plus grande et son esprit chrétien a toute

chance de se renforcer, dans un cadre de vie qui amasse les énergies et les stimule.

Je plains ceux qui croient se grandir en écrivant à côté de leur nom ce qualificatif négligent : *sans profession.* S'ils sont hommes d'âge, c'est bien ; mais s'ils sont jeunes, je les soupçonne d'un certain vide et je crains pour eux cette dilapidation des journées qui est une tentation si grave.

L'oisiveté est « l'oreiller du diable ». La religion et le travail sont les deux sauvegardes l'une et l'autre indispensables à la jeunesse tentée, à la jeunesse toujours orageuse. Or, le travail sans profession, je n'y crois pas beaucoup ; le classement des actions et l'emploi régulier du temps n'appartiennent qu'au métier, et sans eux il n'y a guère de ferveur qui dure. On projette, on commence, on se laisse aller à négliger, on recule devant l'effort de persévérer, et l'on tombe peu à peu dans un désœuvrement parfois agité, d'autant plus stérile.

Rien ne fortifie l'âme et n'additionne les résultats comme une obligation définie, continue, disciplinée ; rien ne nous relâche comme l'anarchie d'une action sans loi contraignante.

Qu'un homme sérieux ait donc une profession ; s'il n'en a point, qu'il se hâte de s'en créer une. A l'intérieur de notre destinée, qui est un devoir, il faut nous créer des devoirs fermes, qui s'avancent comme en rang et qui entraînent l'instinctive lâcheté hors de ses repaires. Aux mauvais jours, surtout, cet entraînement obtient seul quelque chose de nous ; il tire l'homme au delà de soi, s'il le faut malgré soi et, par un automatisme heureux, il l'engage dans un rythme exigeant et paisible.

Ainsi que la vie totale coule pour nous avec une calme implacabilité, remplie des biens que le Christ nous apporte et qu'il dépend de nous seuls d'engranger pour jamais là-haut : ainsi la profession, avec une impérieuse maternité, entend nous faire couler des jours pleins, des jours méritoires, des séries de jours pénétrés de noble orgueil, illuminés d'une clarté toujours reluisante.

Bruneleschi mourant voyait en hallucination sa coupole inachevée de Florence, et, ressentant comme si elle se fût exercée dans son corps la poussée verticale, il criait : Chargez! chargez!

En partant, le constructeur emporte la vision de son œuvre; il entend avec délectation la machine ronfler derrière soi; ce bruit flatteur s'introduit en lui comme un miel qui coule, comme une ondée de douceur, pareille à celle qui paraît envahir Jéhovah quand il se retourne après son œuvre faite et qu'il dit : « C'est bien ! »

Il n'y a plus, après cela, que le repos sacré du septième jour, c'est-à-dire, pour nous, le repos de la vieillesse succédant aux repos échelonnés qui sont la garantie du travail, et, hors le monde, le repos mystérieux de la durée sans terme.

Repos, dis-je, bien qu'il s'agisse cette fois d'une pleine activité, parce que cette vie marque l'arrêt des recherches terrestres, et parce qu'elle est une acquisition sans peine, un travail sans effort : la profession du ciel.

XI

LA PETITE VIE QUOTIDIENNE

Quand nous disons que toute la vie doit être en Jésus-Christ, et que tout est prière, que tout s'unit aux sacrements et que la vie est comme une liturgie, une fois ramenée à l'incarnation et soumise à l'Esprit qui utilise l'incarnation dans le monde, nos dires ont pour objet non pas seulement ce qui de la vie émerge et s'impose à l'attention, mais aussi ce qui se dérobe : telles les formes dont un Carrière peuple ses arrière-plans et ses fonds en grisaille.

Cette grisaille, qui prend presque tout dans certaines destinées, qui prend dans toutes une part prédominante, veut être envisagée à part. Les petites actions nous pressent. Seule notre inadvertance et une légèreté bien peu catholique laisseraient au désarroi un groupe de faits dont l'organisation est pour les fins de la vie d'une importance première.

Dans l'Évangile, ce miroir de la vie chrétienne, on voit surgir et dominer un certain nombre de faits marquants, dont les miracles du début et la tragédie finale sont les deux extrêmes. Mais quand on se dit que ces épisodes, en réalité peu nombreux, occupent trente-trois ans, et quand on tient de la théologie la moins discutable que tout instant de la vie du Sau-

veur est sauveur, toute action méritoire, toute démarche exemplaire, tout humble cas reluisant d'une intime gloire et chargé d'une valeur dont toute l'éternité s'emplira, on est bien obligé de songer que nous aussi, frères du Christ, dans les régions obscures de notre activité, nous avons de saintes réserves, et qu'il faut faire état de ce tissu de la vie où ne brochent que de temps en temps les actions notables.

Même dans la vie du Christ, ce qui ne compte pas est ce qui fait addition avec le plus de constance et de richesse. La vie cachée absorbe la plus grande part; dans la vie publique même, la partie non publique occupe l'énorme majorité des instants. L'accident seul a de l'éclat; la substance est tout indistincte, comme de remplissage. Et ce dosage nous apprend que si le salut universel, où le nôtre s'engage, est ainsi fait de prétendus riens dont l'essentiel dépend et où l'infini se contente, à nous aussi il convient de sanctifier nos riens, afin d'éterniser tous nos humbles jours.

Jésus n'a point paru que dans des occasions solennelles, devant Pilate ou sur le chemin tapissé de verdure et de manteaux; il n'a pas figuré que sur le Thabor ou sur le pinacle du temple; il ne s'est point occupé que de calmer la tempête et de marcher sur les eaux; il n'a pas prononcé tous les jours le *Sermon sur la Montagne,* ni le *Sermo Dominicus* de la fin, ni les *Anathèmes;* et tous les jours, pour lui, n'étaient pas jours d'institution de son Église, ni jours de discussion dans le temple, ni jours de tentation au désert, ni jeudi saint, ni vendredi saint, ni Pâques. Ce n'était pas tous les jours fête.

Souvent, les instants se ressemblaient, les heures furtives coulaient, les journées s'éteignaient monotones, et les objets en étaient humbles autant que dans les plus humbles vies.

Toutes les histoires évangéliques donnent une impression de petitesse sublime, où le tout et le rien se rejoignent, parce que le souffle des hauteurs vient chercher et soulève les humilités. Comme dans la vie de Socrate et bien davantage, comme dans les discours de ce sage qui ne parlait, disait-on, que de savetiers, d'armuriers, de maçons, et, de son noble pas, circulait dans le minuscule et le commun où il incarnait le grandiose : ainsi, dans l'Évangile, on voit passer sans discontinuer des visions banales, et l'on n'entend parler que de semailles et de récoltes, de boisseaux et de moulins, de moutons, de bergers, de douaniers, de piécettes, de moineaux sur le toit, de cruche à la fontaine, de levain dans la pâte, de bœuf sur l'aire et d'âne dans le puits, du pain et des œufs qu'on mange, des amis quémandeurs, de tout ce qu'on voit et qu'on éprouve tous les jours, de ce qui accompagne le rythme permanent et inaperçu de nos cœurs.

Il est bien vrai que le tout vient dans le discours à titre d'exemple ; mais cela même prouve que tel était le milieu où Jésus vivait, qu'il adoptait, qu'il avait préféré, comme pour dire : N'allez pas vous illusionner sur le prix réel des faits et des choses ! Les grandes affaires ne sont grandes que par les sentiments qui feront grandes même les plus petites. Les grandes affaires sont rares et sont le fait de peu de gens : or, le salut est pour tous. Les grandes affaires, qui éclatent de temps en temps, ont la vie

devant elles; elles ont bien le temps! Au contraire, l'habituel est pressé, généralement oublié, il court tout le temps, il s'engouffre sans bruit dans l'éternité, et c'est sur lui qu'il convient d'attirer l'attention des hommes.

Quand Jésus marche dans les chemins, en de longues étapes sans incidents, presque sans paroles; ou bien quand il converse familièrement, pas toujours de morale, ni de salut, ni de son Père, bien qu'il y pense toujours; quand il sourit et s'égaye pour égayer les siens; quand il mange notre pain, boit notre vin, dort « du sommeil de la terre », en provision, avant les trois jours; quand si longtemps il a mené à Nazareth une vie de métier et de métier humble, où les événements devaient être si rares, où tout coulait comme l'eau grise sous les ponts d'une ville morte ou comme nos rêves indistincts quand nous sommeillons : croit-on que sa vie en était moins grande, et qu'il fallût l'extension de la croix pour élargir un jour son geste et son emprise aux dimensions du ciel et de l'humanité?

Cette vie était divine en chacune de ses pulsations; cette vie, par son niveau, s'égalait à l'immensité et à l'éternité pour les vaincre; elle y étendait ses fruits; elle en accaparait toute l'ampleur; elle les organisait selon son droit, ce droit de rachat et de conquête dont les élus seraient bénéficiaires.

La vie de Jésus soulevant sa poitrine pour respirer paisiblement l'air du lac, l'air de la campagne de Saron ou de Naplouse si parfumé, si artisan d'oubli, cette vie valait celle du Christ s'exaltant sur la croix et lançant les grands cris qui devaient réveiller le monde. Le principe en était pareil, et

pareille la régulation, et pareilles les fins : or, rien ne vaut si ce n'est par cette triple attache.

Qu'est-ce donc qui, dans le Christ, gouverne la vie jusqu'en ses moindres ramifications, dans ses détails et dans son ensemble, « *dans son entrée et dans sa sortie* », ainsi que dit le psaume, à propos de tout objet ou de toute absence d'objet? Ceci seulement : la volonté de son Père. Et que veut-il obtenir en toute occasion, quand il agit soit délibérément, soit en vertu d'une volonté initiale et permanente? Une seule chose : l'achèvement de son œuvre, qui se confond avec l'exécution des fins créatrices. Et d'où procède en lui l'impulsion ainsi réglée et ainsi dirigée? De l'Esprit sanctificateur qui le pénètre, l'anime, sans que rien échappe à la pleine subordination de l'humain au divin, sur ce vivant territoire où ils sont unis.

Or, chaque chrétien est dans le même cas, selon la proportion de la copie à l'exemplaire et du dérivé à la source. Pour nous aussi, l'Esprit-Saint est un principe d'action qui peut tout envelopper, pourvu que nous le laissions pénétrer sa matière active. Et le Père est aussi notre loi, lorsque la charité nous fait adopter sa douce volonté comme la nôtre même. Et le salut individuel dans le salut commun est aussi notre fin, quand c'est le chrétien, en nous, qui propose.

Dès que nous sommes dans ces sentiments et dans cet état, munis de la grâce sanctifiante et l'utilisant soit d'une volonté claire, soit d'une volonté implicite et virtuelle, soit d'une volonté habituelle, toutes nos actions comptent et toutes prennent valeur; il n'en est pas d'indifférentes; il n'en est pas de moins

grandes pour ce motif que leur objet ne pèse point; il n'en est pas de méprisables parce qu'elles s'enchâssent dans d'humbles vocations, dans des tâches communes. Même la détente, même le jeu, même l'action automatique, même les temps d'inconscience, même le temps du sommeil rentrent dans les trésors de l'action chrétienne.

Le sommeil, cet ami des heures laborieuses, qui recueille leur succession provisoire et la leur restitue au réveil; ce compagnon paisible des nuits, confié à leur garde et utile autant qu'elles et autant que le jour; ce travailleur de l'ombre et cet actif de l'immobilité, grâce auquel tout se refait, dans l'organisme surmené par trop de fièvre diurne, pourquoi ne serait-il pas, le sommeil, un juste devant Dieu? Serviteur du travail, pourquoi ne le serait-il pas du Maître qui paie; étant de la vie, pourquoi serait-il exclu d'une chrétienne vie?

Le sommeil, on le décide, on le prépare, on le mesure, on le qualifie à certains égards, on le termine, on le range ainsi dans l'ordre moral : pourquoi pas dans le surnaturel?

Et il en est de même du repos qui interrompt nos labeurs et les distribue; de l'oubli qui découpe en parcelles nos phases d'attention, dans l'impuissance où nous sommes de tenir toujours ferme le flambeau intérieur; et à plus forte raison en est-il de même des petites actions voulues, des menus faits que nous organisons, de ces longues séries égales qui traînent le long des jours leur procession tranquille.

Les grands devoirs sont relativement rares, donc aussi les grandes fautes et les grandes vertus, s'il n'en fallait juger que par l'objet. Mais la parole

oiseuse est comptée, et la parole utile est pesée, fût-elle jetée dans la balance d'un geste inconscient que la grâce, lointainement, actionne.

La bataille permanente du bien et du mal se poursuit ainsi non seulement dans les grands assauts, mais dans la guerre de position avec ses relèves exactes, ses attentes vigilantes, ses pertes inaperçues, ses gains sans conséquences apparentes, ses corvées, ses petits mouvements de troupes et ses arrosages d'obus sans objet précis. La victoire décisive ne dépendra pas moins de ces longues préparations et de ces actions infinitésimales que des ultimes coups de force.

Le bien est en nous comme un feu qu'il s'agit d'entretenir, comme un enfant que nous avons à nourrir : les petites actions sont le pain; les petites actions sont le combustible quotidien, d'un prix modeste et d'un rendement probe. Il n'y a pas que les plats somptueux ou la bûche de Noël! La petite brassée, la petite bouchée assurent la vie de la flamme et mieux encore la flamme de la vie.

Ne sait-on pas que dans l'art de vivre se retrouvent toutes les lois de l'esthétique et toutes les attitudes de l'artiste? Or, pour le grand art, la nature est la même partout; partout l'artiste la reconnaît, et dans la moindre grappe, un Chardin découvre toute la richesse des collines de France ; un Corot, dans un saule, hume toute l'atmosphère argentée, et Vélasquez n'a que faire, comme modèle, d'une beauté princière : le nain de Vallecas lui suffit, parce que, regardant à fond, il voit au fond la vie même, avec son mystère que l'art n'épuise jamais, qui plonge

toujours l'artiste puissant dans une extase de passion brûlante et soumise.

« Autrefois, écrit Rodin, je choisissais mes modèles et je leur donnais la pose; aujourd'hui, je suis revenu de cette erreur : tous les modèles sont beaux et toutes les poses naturelles sont expressives (1). » Rembrandt, dans sa longue carrière, semble n'avoir aperçu autour de lui que des sublimités; toute sa famille défile sous son pinceau comme un cortège de dieux; lui-même, devant le miroir, s'extasie; il se copie avec une gravité que sa vieillesse surtout rend émouvante. Voyez, au Louvre, un de ses derniers portraits : il fléchit; la mort est proche; mais la vie immortelle du beau perce de toutes parts, sous les stigmates séniles.

La vie, la nature et l'humanité, l'Être, protée qui varie ses formes, mais se fait reconnaître partout par les grands voyants : c'est l'objet de l'art, et qu'importe que ce soit ceci ou cela qui l'incarne?

Ainsi, dans notre vie, matière que l'art moral organise au lieu de la contempler seulement, ce qui circule et qui donne valeur, c'est l'esprit d'où procèdent les actes. Si cet esprit est l'esprit du mal, l'esprit de la chair, l'esprit du monde corrompu et corrupteur, même l'acte insignifiant d'apparence peut devenir un crime. Si c'est l'Esprit de Dieu, même l'acte sans portée peut déceler un héros du bien.

Chez les saints, où cette loi s'applique plus que partout, comme toutes celles qui régissent la vie de l'âme, qu'est-ce donc qui nous séduit et qui se propose à notre imitation dévotieuse? Cette héroïcité

(1) AUGUSTE RODIN, *Les Cathédrales de France.*

des vertus que l'Église exige avant d'autoriser un culte, en quoi consiste-t-elle? S'agit-il de grands actes seulement, de coups de force surnaturels, de miracles? On voit bien que non, par les recherches auxquelles se livrent les enquêteurs, puis les rapporteurs, dans ces procès interminables où tout passe au crible. Les grandes actions ne sont certes pas négligées; mais ce qu'on épluche et soupèse minutieusement, ce sont des riens. On s'attarde sur la vie secrète, dont on scrute tous les signes visibles, afin d'atteindre au centre et de jauger le courant de la grâce.

Les procès de canonisation sont un défilé de petites gens qui racontent de petites histoires, dont la conclusion sera : Celui-ci est un potentat du royaume des cieux; celle-ci est un astre du ciel de Dieu, une grandeur : à preuve, ces riens où l'un et l'autre ont mis continûment ce qui est tout.

Je dis continûment, parce que c'est la continuité qui prouve décidément le règne en nous de la charité, où s'alimentent les œuvres chrétiennes. « Les petites choses sont petites, dit saint Augustin; mais être fidèle dans les petites choses, c'est une grande chose. »

Quand des amis vivent une vie familière et qu'on les regarde agir quelque temps, on sait ce qu'ils sont vraiment l'un pour l'autre, et si leurs cœurs sont liés, s'ils pensent, veulent et évoluent comme un seul. Pareillement, quand nous sommes avec Dieu dans le privé, au milieu de circonstances minuscules, mais qui durent, nous sommes au naturel avec lui, et si son amour est dans notre cœur,

cela se voit; Dieu lui-même et son ciel le voient. L'âme est alors comme le puits silencieux entre des murs calmes, avec son eau dont la cascade bruyante ignore le secret, mais qui luit furtivement dans l'ombre, et Dieu y vient boire.

Que je me lève le matin vertueusement, sans paresse, sans caprice, à l'heure de Dieu, tous les jours, et sans autre motif que de plaire à mon Seigneur qui m'appelle à vivre; que je vaque à mes affaires sous son regard; que je l'aie pour compagnon de travail; que je sorte pour son service et rentre à son appel; que je sois aimable à cause de lui, patient parce qu'il le demande, humble devant un reproche, juste dans une appréciation, prudent dans mes paroles, délicat dans mes procédés, intègre à propos de tout, sinon même à propos de rien, cela prouve autrement mon union avec lui que d'envoyer mille francs à une souscription charitable ou de résister en grommelant à une grave tentation. L'humilité des actes est la matière préférée de l'amour; il s'y complaît comme en ce qui prouve le mieux sa capacité de tout grandir; il y met plus purement de lui-même; plus ces actes seront petits, plus il aura licence de se montrer grand. C'est pour cela, je pense, que Verlaine a dit :

La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles.
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

D'ailleurs, n'est-ce pas de ce fond que jailliront en son temps, ainsi que d'un réservoir empli goutte à goutte, les actes plus notables? La vie publique vient de la vie cachée, le Calvaire de la Crèche et l'obéissance tragique de la modeste sujétion sou-

lignée par l'Évangéliste en disant : « *Et il leur était soumis* ».

Comme dans les monuments, l'éclatant est ici porté par de l'invisible. Les fondations, ce sont des masses informes, sans recherche de beauté, sans ligne, sans prétention, de simples masses liées et noyées ensemble, une coulée indistincte de matériaux sans prix individuel. De même, les fondations de la vie morale sont les actions ordinaires et quotidiennes, sur lesquelles les actes marquants trouvent appui, sans lesquelles ils ne seraient que ruine. Les grandes vertus, si l'on entend par là celles qui se voient, celles qui ont des effets glorieux, sont filles des petites, celles qui ne se voient pas ; elles en naissent et elles s'y retrempent.

Celui-là donc, celui-là seul est catholique vraiment qui entreprend de rendre catholiques ses actions courantes. A ce prix seulement, il a le droit de se rassurer et Dieu peut se rassurer sur son cas. C'est un grand point de doctrine et c'est un fait d'expérience que « celui qui est infidèle dans les petites choses tombera peu à peu dans les grandes » et que, inversement, l'humble fidélité à la grâce hausse la grâce; que toute la vie étant à Dieu, en toute, si nous le voulons, il établit son règne, le fait croître, le rend stable, l'assure définitif.

De telle façon que, par cette succession de petits recommencements qui paraît tourner sur place, montant peu à peu, en spirale, chaque jour plus proche du ciel, à chaque tournant découvrant un horizon un peu plus large, à chaque voyage du même point au même point ayant accru nos richesses de grâce, nous arriverons à ce qui est le but de la vie

catholique en tous ses domaines : l'union au Christ et la conformité avec lui.

Qu'importe la fuite des jours, dans le même moule et sans rien qui en rompe la similitude lassante ! Consolez-vous, petites vies, pauvres moulins qui ne trouvez rien à moudre, et vous aussi, vies brisées, qui avez perdu l'occasion des travaux et des joyeux sacrifices, et vous encore, vies laborieuses, vies remplies, qui gémissez pourtant de ce que toujours l'humanité vous inflige de délais et d'infimes actions, de remplissages sans conséquence, de riens : consolez-vous, il n'y a pas de riens ! Il n'y a, si nous le voulons, que des valeurs immortelles ! Pour la terre, bien peu de choses sont vaines, car à la fin tout compte; mais pour le ciel du moins, il n'y a que nous qui puissions être vains. Tout se pèse, tout aboutit, tout fait nombre, tout s'additionne, et ce qui est comme la veille est nouveau, et ce qui paraît piétiner avance.

Quand on mesure la capacité commerciale d'un port, on ne s'occupe pas de savoir si c'est le même bateau qui revient ou un autre; s'il a fait le même voyage ou un voyage différent. C'est toujours un autre bateau, puisque la cargaison est nouvelle, et c'est toujours un autre voyage, puisqu'il procure d'autres résultats. Ainsi les mêmes journées traversant les mêmes heures, dans de mêmes occupations, dans des retours sans fin, c'est sans cesse une nouvelle cargaison de grâces, et c'est sans cesse un voyage nouveau, puisque le matin s'élance chaque fois comme si c'était vraiment la première et que chaque journée neuve entreprend pour son compte le voyage éternel.

Ainsi, chaque jour, convient-il de charger le fardeau de la fragile et pénible existence; ainsi, par petits coups, convient-il d'enfoncer les clous qui nous attachent à la croix. Planter cette croix et puis nous y fixer par amour, sous la forme de petites fidélités qui par leur somme sont un grand sacrifice, c'est obéir une fois de plus à l'appel tendre et pressant du Maître : « *Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix* CHAQUE JOUR *et me suive.* »

XII

LA VIE CORPORELLE

Nous vivons quotidiennement toute la vie, et dans le cycle d'action que représente chaque jour se reflète assez exactement toute la destinée ; mais le quotidien nous ramène spécialement au fondamental, et dans le fondamental il y a, tout à la base, non comme plus important, mais comme premier dans l'ordre du temps et comme support de tout le reste, la vie du corps.

Nous sommes faits à l'image de Dieu ; mais nous sommes faits aussi à l'image des bêtes. Nous ressemblons à ceux qui cheminent dans les prés ou qui errent au flanc des montagnes, à ceux qui broutent et qui ruminent, à ceux qui dorment, à ceux qui s'ébattent, à ceux qui bâtissent des ruches et des nids et qui se reproduisent avec diligence, afin que leur espèce ne meure pas.

« *Paulo minus ab angelis* », dit le psaume : nous sommes de peu au-dessous des anges ; mais atteignant à ce sommet par l'esprit, nous n'en gardons pas moins de l'échelon inférieur tous ses caractères en y ajoutant ceux de la matière non vivante, et s'il est vrai que nous utilisons ce monde d'en bas, c'est sous le bénéfice et l'humiliation de cette loi, qu'on

ne peut utiliser ce qu'on s'approprie ainsi vitalement que si d'abord on lui est semblable. Manger de la chair, boire du sang, cuire des plantes, égorger, écosser, couper, piler, combiner des matières pour se sustenter, c'est faire alliance avec toute la terre et avec toute la vie sur le terrain de la substance même; c'est donc marquer la fraternité qui nous lie avec cette poussière active qui ne trouve qu'en nous sa plus haute et sa plus riche organisation.

Ces derniers mots font prévoir d'où pourra venir pour nous l'annonce d'un relèvement; car l'organisation supérieure n'a pour but que de servir un principe vital qui lui corresponde. Quand la matière, en nous, s'évertue et s'élance pour ainsi dire au delà d'elle-même, c'est pour rejoindre en son abaissement le monde spirituel. L'humanité est le territoire commun où l'ange, dieu créé, et la bête, terre animée, se rejoignent. Le corps et l'âme sont une fusion de deux mondes, avec l'éclair de l'intelligence dans la fumée de la chair.

Heureux quand nous tirons de cette dualité la leçon double aussi qu'elle comporte. Leçon d'humilité, en ce que les tares charnelles doivent empêcher notre esprit de s'exalter, de regarder la nature avec prétention, nos frères avec hauteur, le ciel avec défi. Leçon de grandeur, en ce que la petitesse terrienne ne doit pas faire ombrage à nos destinées, ni se retourner, comme souvent, en orgueil nouveau : l'orgueil matérialiste, l'orgueil de s'abaisser puissamment, de se réduire, par ivresse raisonneuse, à un fastueux néant.

Ce sentiment du corps qui est cendre et poussière, qui est soumis à tant de misères quotidiennes, qui

périt perpétuellement et ne se relève que pour un temps, partiellement : pauvre machine sans cesse en réparation, pauvre blessé à l'hôpital en attendant le cimetière — ce sentiment est cependant une douceur catholique, et il doit se tempérer de confiance, de contentement modeste, quand on songe à ce que cela nous vaut, d'être dans la chair.

« *Auquel des anges,* s'écriait saint Paul, *Dieu a-t-il jamais dit : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré »?* Comprend-on l'allusion exaltante, l'émotion vide d'orgueil qui reporte sur le Christ la fierté de la race et la grandiose humilité du Dieu qui s'incline?

Tu es mon Fils, a dit Dieu, *aujourd'hui je t'ai engendré :* c'est donc qu'après sa génération éternelle, le Verbe trouve en la chair une nouvelle génération dont le Père se fait gloire! C'est donc que, dans Jésus, l'Esprit suprême a suivi l'esprit inférieur pour se joindre à la matière et tout assembler! C'est donc que le corps est devenu corps de Dieu, matière pour des opérations célestes, mystère nouveau où les mystères saints et les mystères de la nature s'associent; objet sacré par conséquent, créature déiforme, objet d'adoration et d'amour!

Oui, le corps, le corps de l'homme est devenu un sacrement et une multiple nécessité religieuse.

Sans le corps, pas d'incarnation, pas de Christ, pas de maternité ineffable, pas de Vierge épouse de Dieu, pas de crèche et pas de Calvaire, pas de Bethléem, ni de Nazareth, ni de Capharnaüm, ni de Jérusalem, ni de terrain de l'Ascension pour lancer loin de la petite planète, vers les mondes inconnus, la subtile et glorieuse chair du Ressuscité.

Sans le corps, pas d'eucharistie non plus, pas d'habitation de l'Esprit divin dans l'humble matière, pas de triomphe complet pour l' « *esprit d'adoption* » dont le chrétien est issu, pas de vertus surnaturelles dans le composé sensible et réagissant que le baptême sanctifie. Et d'ailleurs — chose à laquelle on ne songe point — sans le corps, pas de multiplicité dans la même espèce, donc pas de fraternité essentielle, pas de communion des saints au sens propre, pas de survivance du chrétien en d'autres chrétiens, le baptême n'ayant plus de place après les noces abolies. C'est le *Pater noster* qui périt ainsi; on ne peut plus dire vraiment et en toute propriété d'expression : *NOTRE Père,* car on n'est *nous* que dans l'unité de substance et, seule, la matière permet que la substance soit une, selon l'espèce, en de multiples individus.

Ne spéculons pas sur des hypothèses. Les faits sont là. Tous nos mystères de chair, dont l'incarnation est le point de départ, ont consacré la vie corporelle et l'ont rendue efficace pour la vie des âmes.

Jésus naquit d'une chair pure qui établit la liaison entre le Fils de Dieu et la terre nourricière où nous tous, avec lui, nous nous sustentons. Dans la nuit de Bethléem, comme dans la nuit de la terre une petite racine, l'Enfant suçait avidement son lait et en élaborait son sang comme une sève humaine. Marie l'avait d'abord engendré, c'est-à-dire nourri de soi, nourri en se nourrissant elle-même; elle le nourrissait ensuite de son sein; elle le nourrit ensuite de son pain. Jésus dut s'accrocher, ainsi que nous, à la glèbe et aux coteaux pour y trouver ce

qui reconstruit, fomente et fait briller quelque temps sur terre le foyer de la pensée.

Comme il mangea et comme il but, comme il dormit, comme il marcha, comme il subit les gênes corporelles et fut revêtu de notre infirmité, Jésus se souvint dans son enseignement que telle était la condition de ses frères. Il ne parla point en idéologue, ni en songe-creux; il s'appuya constamment sur la vie réelle, et il savait bien que la vie réelle commence à la chair. Il eut pitié des souffrances physiques comme de celles de l'âme. Non qu'il les vît égales; mais les unes symbolisent les autres et elles s'y ajoutent, et leurs contraires également s'associent. C'est pourquoi Jésus, avant de dire : *Ne cherchez pas le pain qui périt,* commence par multiplier les pains par pitié de la foule et, même après sa résurrection, au bord du lac, dans le matin blanc qui auréole sa vie nouvelle, on le voit cuire lui-même du poisson et dire aux siens qu'une stupeur affectueuse paralyse : « *Venez, mangez.* » L'instant d'avant, il leur avait crié de la plage : « *Enfants, n'avez-vous rien à manger?* » et il avait donné des indications pour la pêche du poisson à ceux qu'il consacrait en même temps pêcheurs d'hommes.

Les deux soucis de notre Christ fraternel ont beau être subordonnés l'un à l'autre, la chair servant l'esprit, il semblera parfois que la pauvre chair exigeante et faible accapare l'attention, comme la base d'une montagne accapare l'espace.

Dans l'Évangile, les miracles les plus nombreux ne sont pas des conversions, ces miracles d'âme : ce sont des miracles de chair. Là est le signe du Sau-

veur; déjà il prélude aux sacrements. Par là, il démontre, figure et accomplit pour une part sa mission; il saisit l'âme par le corps comme le vase par l'anse.

Ce n'est pas sans cause, avons-nous dit, qu'il a rattaché son eucharistie à un repas. Rien ne pouvait mieux marquer que tout s'unit : chair et âme, humanité et divinité; que la religion est une intégration; que le salut est un redressement et un achèvement en Dieu de tout notre être. Nous avons reçu une leçon suprême quand, au lieu d'un symbole idéologique, Jésus, cherchant un signe et un moyen pour la vie spirituelle, a choisi le pain.

La conséquence de ces faits et des doctrines qui nous les commentent, c'est que la vie physique, elle aussi, est en Jésus-Christ. Nous le savions : nous voulions le redire, pour qu'un faux spiritualisme ne vînt pas, chez le chrétien, produire les fruits de paganisme habituels aux spiritualismes faux, à savoir le débridement de la chair et toute licence laissée à des tendances qu'on néglige de relier aux motifs de vivre.

Si la chair ne signifie rien, qu'elle suive donc sa pente! tel est le raisonnement instinctif de celui qui n'incorpore à la vie religieuse que l'esprit. Au contraire, la sachant divinisée en Jésus, divinisée en nous par solidarité, devenue, grâce à l'habitation de l'Esprit divin en tout notre être, comme la crypte du temple de Dieu, nous la traiterons avec respect et sagesse; nous voudrons la sauver en nous sauvant, puisque elle aussi est *nous*, et que la dégager

du mal, la pousser au bien devient une part de la vie chrétienne.

Les devoirs particuliers qui ressortent de là sont connus de tous; j'indique seulement le principe qui les assemble. Nous devons accorder au corps, sauf cas particuliers, le nécessaire vital, c'est-à-dire ce qui permet au corps de subsister, de fonctionner normalement, de servir les fonctions supérieures, de favoriser l'expansion de nos facultés personnelles et communes, d'assurer dans d'humaines conditions la croissance du groupe, de maintenir ce large qu'il faut toujours laisser à la vie, si l'on ne veut pas la voir étouffer dans ses bornes.

Les bornes frontières dont je parle seront marquées : premièrement, par le nuisible; deuxièmement, par l'excès de la superfluité; troisièmement, par l'oubli de circonstances diverses qui peuvent toujours venir vicier une action louable en soi. Il ne faut pas oublier que tout se tient, dans la vie morale; que les objets des vertus sont connexes, donc aussi les vertus, et qu'il n'y a de valable, en fait de sagesse du corps, que le respect par le corps de toutes les sagesses. Encore bien moins convient-il de laisser au corps une faculté de débordement qui aurait tôt fait de ruiner la santé de l'âme, de verser dans la race un virus corrupteur et qui, au lieu de nous tenir à la hauteur de nos tâches, individuelles et collectives, précipiterait en nous l'effet des tares originelles déjà si largement répandu.

Le nécessaire vital sagement pris, comprenant donc, en deçà des excès, un peu de ce « superflu,

chose très nécessaire » pour lequel plaide un philosophe, c'est la règle.

Reste après cela que nous donnions satisfaction à une autre nécessité : celle de certains retranchements ascétiques en vue de diverses fins que nos théologiens énumèrent. Par exemple, un office spécial à remplir : étude, apostolat, sacerdoce, voire sport, pour ceux qui en font profession et qui sont conviés, eux aussi, à sanctifier leur état. Par exemple encore, les nécessités de la lutte contre les passions, lutte dont l'enjeu vaut bien un sacrifice en matière physique. Ou encore l'exercice de la volonté en vue du meilleur; une justice à exercer contre soi sous forme de satisfaction pour ses fautes, et finalement l'exemple, le « luxe » à la façon de Flambeau dans l'*Aiglon,* à la façon des saints dont le zèle pénitent est celui du héros qui inspire courage aux autres. La chair entraîne assez de gens aux excès jouisseurs pour qu'on ait le droit, en réaction, d'excéder quelque peu en sens contraire.

Pour que ces lois de l'action corporelle soient obéies et que la vie du corps soit sainte, il faut que l'âme se soit développée en même temps que le corps et ne se soit pas laissé déborder, submerger par lui, et il faut aussi que l'esprit ne se soit pas tellement exalté par l'orgueil qu'il ait laissé son compagnon sans frein et sans surveillance. L'orgueil, cette volupté de l'esprit, est le frère de la volupté, cet orgueil de la chair.

Que l'âme ait donc et qu'elle exerce continûment sur son frère charnel une suprématie paisible, éner-

gique, modeste, et que l'humilité de son gouvernement sans faiblesse soit une forme de sa soumission à l'Esprit divin. Là, dans cette hiérarchie se trouve toute l'utilité comme toute la grandeur de notre humble vie physique. Le corps, par le moyen de l'âme, tient à l'éternité ; il prend sa part du règne de l'esprit; il obéit à la raison créatrice et triomphe en elle. Pour lui aussi, « *servir Dieu, c'est régner* ». Fonctionnant conformément aux grandes lois, qui sont des lois morales, il ne subira plus en esclave les petites lois physiques, dont la nature, aveugle et impuissante par elle-même, ne peut tirer la réalisation de nos fins.

Défaillance, souillure, égarement : voilà ce que peut le corps par lui-même ; soumis à l'âme, celle-ci se tenant soumise à son Dieu, il se relève, s'épure et, lui aussi, prend la route céleste. « *Si vous vivez selon la chair,* dit saint Paul, *vous mourrez* » (Rom., VIII); mais si, loin de vivre selon la chair, nous vivons selon l'esprit même dans notre chair, nous vivrons d'une vie plus complète et plus vraiment nôtre. Nôtre, dis-je, par nature, puisque la chair entre dans la définition de l'homme, disent les philosophes; nôtre selon notre foi, qui nous prêche l'incarnation et, en conséquence, la vie chrétienne dans la chair; nôtre enfin en raison de la mystique unité qui permet de dire NOUS, quand du Père, du Fils, de l'Esprit et des fidèles assemblés en Église, sous leur chef humano-divin, il ne se fait plus qu'une seule vie surnaturelle où la nature, la nature physique a servi de point de départ et de support.

Quand je végète selon le corps et me comporte en fils de la terre; quand je me mets à table, ou que je

me couche pour le sommeil, ou que je vaque aux soins matériels qu'exige la pauvre animalité toujours défaillante ; quand j'accomplis les rites du matin et du soir, ceux de la santé et de l'activité ou ceux de la fatigue, de la maladie, du besoin, je dois songer que Jésus fut sujet à ces misères, et qu'en tout cela il est mon modèle, et qu'en tout cela il veut vivre en moi de cette humble vie qu'il assume afin de la grandir et de la porter là où il monta.

Saint Augustin nous dit que Dieu s'est fait homme afin que l'homme fût fait Dieu : il faut que cela s'étende à tout l'homme. Dieu fait homme, c'est-à-dire Dieu fait âme dans une chair ; homme fait Dieu, c'est-à-dire âme faite Dieu en union avec sa chair. Tel est donc le programme de la vie catholique pour ce temps de la grâce, et tel est, pour le temps sans bords, pour le temps sans course affolée, le programme de gloire.

Car, si la vie physique, éclose la première, doit être la dernière reconstituée, toujours est-il que sans elle, de même que nous ne pouvions ni naître selon l'esprit ni renaître au Saint-Esprit : ainsi nous ne pourrions vivre en Dieu en pleine harmonie naturelle ou surnaturelle, car notre esprit serait alors coupé de ses communications avec la matière, sa sœur par nature, et l'Esprit-Saint ne trouverait pas en nous son entière et triomphante expansion.

XIII

LES PASSIONS

Si nous sommes faits à l'image des bêtes en même temps qu'à l'image de Dieu, et si, mêlés de corps et d'esprit, nous ne sommes en quoi que ce soit corps ou esprit à titre exclusif, il faut songer à la façon dont se comporte en nous la portion d'âme qui nous est commune avec nos frères inférieurs; il faut prévoir le régime des fonctions qui déjà ne sont plus uniquement corporelles, tels le boire, le manger, le dormir, mais où la connaissance et les instincts interviennent : tels le désir, la crainte, l'espoir, la colère, la tristesse, la joie.

Dans le langage de nos maîtres, ces fonctions de l'âme s'appellent les passions. Les animaux les éprouvent comme nous; elles sont à l'animal, raisonnable ou non, ce que sont aux végétaux ou aux minéraux leurs propriétés naturelles. Chez l'homme elles offrent des particularités qui tiennent au voisinage de l'esprit, au pétrissage de la civilisation, et ces particularités, il dépend de nous de les rendre glorifiantes et heureuses; mais elles peuvent également, si l'âme s'abandonne, nous ravaler bien au-dessous de la bête.

Les passions n'ont d'elles-mêmes aucun caractère moral. Si leurs violences et leurs complications prennent tournure de vices, en ce qu'elles provoquent aux excès ceux qui négligent d'y opposer la sagesse, toujours est-il qu'en soi elles sont neutres, comme le tempérament de nos corps ou la nuance de nos yeux.

Il y a là une vérité souvent méconnue, source précieuse, pourtant, d'indulgence à l'égard d'autrui et de consolation pour soi-même. L'être mal doué, celui que de tristes ou redoutables hérédités poussent aux débordements sans qu'aucune volonté, actuelle ou ancienne, en soit complice, cet être invite au regret ou à la commisération peut-être, mais non pas au blâme. Il ne peut y avoir blâme que là où il y a choix; le *donné* n'est jamais blâmable. La providence générale, qui est ici seule en cause, prend la responsabilité de son fait. Puisqu'elle a imposé le fait, elle en doit compte à la conscience morale; notre conscience personnelle n'a ni à s'en accuser ni à en rougir. Surtout, qu'elle ne s'en désespère point, et que le prochain, c'est-à-dire nous tous, se garde de condamner ce qui est le point de départ des responsabilités, mais non pas leur œuvre.

On peut même dire que le premier devoir, c'est, pour chacun, de s'accepter soi-même tel qu'il est, y compris ses propensions regrettables, y compris les lacunes de son éducation et les reliquats désavoués de son passé. L'être qui naît à la vie morale — et à chaque instant nous y renaissons, si nous le voulons, puisque à chaque acte de liberté notre âme est toute neuve — cet être, dis-je, a son cas tout entier devant

lui ; ce qui est en arrière ne le concerne point ou en tout cas ne le juge point ; c'est sa matière d'action, c'est son marbre. Michel-Ange eut plus de mérite à tailler son David dans le marbre abandonné et compromis par de maladroits statuaires, qu'il n'en eût pu obtenir avec un bloc neuf. Le mérite est une proportion, ce n'est pas une quantité simple. « *On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné* », a dit l'Évangile (Luc, XII, 48).

Comprenons d'ailleurs que cette matière d'action, qui est *ad libitum* à l'égard de ses emplois, favorise d'autant mieux ceux-ci qu'elle est plus riche, à supposer qu'elle ne soit pas déjà qualifiée d'une façon trop défectueuse. Si le marbre de Michel-Ange eût été gâté plus à fond, peut-être lui-même eût-il dû renoncer à en tirer le chef-d'œuvre ; tel qu'il était, laissant le travail possible, on peut croire qu'il l'aida par l'effort même qu'il en exigeait. Ne répète-t-on pas que les contraintes du vers stimulent et soutiennent la faculté poétique ?

C'est presque un enfantillage de dire : Les natures qui ont de grandes impulsions ont aussi de grandes ressources, elles vont loin et elles peuvent revenir de loin. Cette évidence est pourtant dédaignée souvent. Beaucoup se sont étonnés que les *Joyeux,* à la guerre, aient pu faire d'authentiques héros, et non pas seulement braves, mais mesurés dans leur bravoure, mais disciplinés. Ce sont là des gens à passions vives et comme d'un tempérament explosif ; il leur faut des éclats, des assauts. Jetez-les dans des aventures de guerre, ils s'y détendent et ils s'y assagissent ; l'équilibre est trouvé, au lieu du bouillonnement qui créait des malheurs. Dans la jeunesse

surtout, il arrive que l'impétuosité de nature qui donnait naissance aux mauvaises passions favorise aussi les bonnes, et fasse passer tant d'Augustins de l'abus des plaisirs au noble excès des sacrifices et des grands travaux.

Arrière donc les timidités qui, dans l'éducation, dans le gouvernement, n'admettent que la passivité et la docilité moutonnières. Tout gouvernement a besoin d'une opposition collaboratrice et toute éducation d'éléments d'abord périlleux parce qu'ils sont sans règle, mais ensuite adjuvants et enrichissants. « Je n'ai que faire de vos bons garçons, disait à Emerson un directeur de collège, donnez-moi les mauvais. » Même pour le surnaturel, il est besoin des ressources naturelles et de l'effervescence des ardeurs vitales. Réglez les impulsions ; rendez-les généreuses, sanctifiez-les, mais de grâce, laissez-les vigoureuses et hardies ; ménagez les liaisons des pouvoirs de l'âme, où l'inférieur fait la force du supérieur autant que son péril ; ne rompez pas la connexité que Dieu a voulue entre les plus sublimes élans de volonté ou d'intelligence et les forces élémentaires qui résident dans la chair et le sang. Fils de notre univers mouvementé, le psychisme intérieur en reproduit les tempêtes, mais c'est au bénéfice des mêmes éclosions, si nous savons régler et maîtriser au bon moment le déclanchement des forces.

Ne nous faites pas des âmes de satin, bleu et blanc, enrubannées et ouatées, tièdes et veules. Un peu d'indépendance dans la soumission, un peu d'état sauvage dans la civilisation, un peu de jaillissement naturel dans le surnaturel, c'est une néces-

sité primordiale. Du nerf, non de la fadeur mystique; de la vie, non de la mort!

Le fond de la vie passionnelle, c'est la recherche instinctive du plaisir et la fuite de la douleur, parce que plaisir, douleur se trouvent reliés par des liens étroits et finalement, dans la vie définitive, par des liens tout à fait rigoureux au bien et au mal de l'homme. Ce que nous éprouvons en face d'un objet est toujours relatif à ce qu'il vaut pour nous, à la satisfaction qu'il donne à notre incoercible amour de nous-mêmes, et ce que vaut un objet pour nous a pour signe tout d'abord, puis pour couronnement la joie ou la tristesse qu'il nous cause. La joie et la tristesse sont donc les plus profondes affections de l'âme, et c'est là surtout qu'il ne faut pas lésiner sur la quantité, mais viser à la qualité et à l'orientation vertueuse.

La joie et la peine sont de puissants leviers. Quiconque se réjouit peu ou s'attriste peu prouve par là qu'il n'attache de prix à rien et n'est qu'un médiocre. « C'est une grande marque de médiocrité, a écrit Vauvenargues, que de louer toujours modérément » : la joie est comme la louange accordée au dedans de nous aux objets dont nous tirons ou attendons de la vie; la peine est le rejet de ce qui est adverse. Honneur donc à ceux qui ont de grandes joies à propos des grands objets, de grandes tristesses pour leurs contraires. Ce sont là les vrais vivants; et dans l'ordre chrétien, ce sont les propulseurs de toutes les grandes entreprises vertueuses, les héros et l'orgueil du royaume des cieux.

Il n'y a donc qu'erreur et danger dans cette pensée stoïcienne que les passions, par elles-mêmes, seraient nuisibles et constitueraient comme des « maladies de l'âme ». Ce ne sont pas des maladies, ce sont des forces. Elles n'ont pas la raison en elles et elles peuvent facilement s'y opposer; mais si la raison se les soumet, bien loin que la raison en pâtisse, elle y trouve un nouveau terrain d'extension, un support, des services, et la foi, guide de la raison au surnaturel, en bénéficie à son tour. Un gouvernement ne brille-t-il pas d'autant mieux qu'il a sous soi plus de sujets et plus de serviteurs d'élite? Étendre sur la matière corporelle et sur ses combinaisons l'empire de la raison déifiée, et, par là, pousser son règne et ses effets jusqu'au cosmos et à ses puissances créatrices; relier en nous l'animal et l'ange en une seule nature droite; élever les sens au niveau rationnel et divin; intégrer la création en la plaçant sous la loi de l'Esprit créateur et domestiquer ainsi les puissances de la nature les plus redoutables, les plus indépendantes de nous et les plus nécessaires à la vie humaine, c'est un triomphe!

C'est là surtout qu'il est vrai de dire avec Gœthe : « L'homme qui s'est vaincu lui-même est venu à bout de la force qui enchaîne tous les mondes. » Le déterminisme est à la base de la psychologie animale comme du régime de la foudre ou des eaux. Les fluides de l'air vibrent dans nos cerveaux; le vent souffle en tempêtes intérieures; la violence du torrent pèse sur le sang de nos veines et le précipite; les âcretés des plantes vénéneuses passent dans nos humeurs. Triompher de ce déterminisme opprimant et faire trôner la liberté sur ses énergies

captives, c'est la gloire du héros moral et du saint.

Cela sera d'autant plus vrai de ces passions qui, en raison de leur importance pour les fins de la vie, sont de toutes les plus véhémentes. Il en est dont les prestiges et les emportements semblent à certaines heures vouloir envelopper ou annihiler tous nos autres pouvoirs : esprit, mémoire, imagination, sens. Les soumettre à leur tour et arrêter ou canaliser cet élan de la vie dont la puissance aveugle est si rebelle aux contraintes, c'est vaincre la nature inflexible.

Aussi, songeant à la beauté de ce combat et à ses résultats méritoires, escomptant les pures joies de la conscience et les joies du royaume promis aux « *violents* », Lacordaire, prolongeant audacieusement le *Sermon sur la Montagne,* s'écriait : « Heureux l'homme orgueilleux, parce que par un effort de la volonté il peut devenir humble; heureux l'homme violent, parce que par un effort il peut devenir doux; heureux l'homme passionné, parce que par un effort il peut devenir chaste. »

Ne sait-on pas que le modèle des hommes, Jésus-Christ, eut en lui, équilibrées il est vrai en une harmonie parfaite, mais bien intègres et développées sans doute plus qu'en nous, toutes les passions humaines? Il n'eût point été nôtre sans cela. Il devait prendre de nous tout, sauf le péché, dit saint Paul; il devait tout soumettre à la loi de son Père et, par la chair et le sang, racheter ce que nous concédons, nous, coupablement à la chair et au sang.

Le Christ fut passionné, et ses passions nous sauvèrent. Les passions des pécheurs, au contraire, perdent tout; elles perdent même ce salut que leurs

pareilles procurèrent ; elles substituent leur mort à cette vie.

Quand on regarde d'un peu haut le cours du monde, on a tôt fait de voir que les méfaits de la passion y ont plus de part que les créations de la sagesse. Elles se combattent l'une l'autre, heureusement, et l'industrie providentielle les corrige. Du mal heurtant le mal, Dieu fait sortir du bien, mais avec des déchets qui sont le mystère de son art et l'épreuve d'une foi vacillante. L'astrologie n'avait pas si tort de chercher dans les influences cosmiques la prévision des événements humains. Elle ne devrait pas l'y rencontrer ; mais si nous laissons au dehors, que les passions répercutent au dedans, tout le champ libre, on pourra lire dans ce dehors supposé connu tous ses effets psychologiques et par suite nos actes.

Les passions dévorent tout, les civilisations aussi bien que les êtres. Dans l'analyse des ébranlements sociaux et des chutes de peuples, que trouve-t-on, sinon des passions? « Babylone finit dans un festin, Rome passa dans un autre festin. Ainsi finissent tous les empires, la coupe à la main et le blasphème à la bouche (1). »

Un certain air de liberté n'est pas loin de rendre glorieux ceux que les passions mènent çà et là en attendant les ruines décisives ; agités et violents, ils prennent leurs entraînements pour de sublimes conquêtes ; mais quand ils croient se conduire fièrement, les passionnés ne sont que le jouet de circonstances toutes fortuites ; le hasard est leur guide à travers

(1) Lacordaire. *Conférences de Notre-Dame*, 63e conférence.

leur humeur; ils tombent sous le coup de ces jugements de tous les moralistes : la passion, par elle-même, est puérile; obéie, elle fait de l'homme une bête; elle est un esclavage qui, à chaque rechute, s'accroît; elle est honteuse comme tout ce qui déchoit d'une dignité ravalée et d'une sublimité qu'on offense.

Encore ces jugements-là ne sont-ils pas complets et doivent-ils s'aggraver de tout ce que les passions compromettent. La passion est puérile, mais avec la nuisance d'une âme développée; elle est esclave, mais avec la liberté de détruire; elle est bestiale, mais avec la raison pour inventer des subtilités, tourner les obstacles de la nature, pousser plus loin le désordre et y introduire un art satanique dont la bête ne dispose pas. « O homme, s'écrie Bossuet, ne verras-tu jamais ton malheur? Tous ces désirs qui t'entraînent l'un après l'autre, sont autant de fantaisies de malade, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux. Il ne faudrait que la santé pour dissiper tout. Ta santé, ô homme, c'est de faire la volonté du Seigneur (1). »

Nos apôtres ont insisté sur cet abaissement de la passion débridée et sur la nécessité d'établir l'esprit, lui-même relié au Saint-Esprit, au-dessus de ce royaume des sens que l'anarchie guette et menace. Ils ont parlé avec mépris de « *l'homme animal* », l'homme « *qui n'a pas en lui l'Esprit* » (Ep. de S. Jude, 19), l'homme qui « *ne saisit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et qui ne peut les comprendre,*

(1) Bossuet, *Traité de la concupiscence*, édit. Bloud et Gay, p. 79.

parce que c'est par l'Esprit qu'on en juge » (Ire aux Cor., II, 14).

Au contraire, dit saint Paul aux Éphésiens, « *en lui,* Jésus-Christ, *vous avez appris, selon la vérité, à dépouiller le vieil homme de votre ancienne vie, l'être qui se corrompt en suivant l'illusion de ses convoitises, et à renouveler vos âmes par l'Esprit, à vous revêtir de l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et dans une sainteté véritable* » (Éphés., IV, 20-24).

La loi chrétienne des passions est là. Les relier au Christ et à l'Esprit du Christ pour qu'elles s'engagent dans la vérité de la vie; les pousser sur le divin « Pont » au lieu qu'elles fuient par le « chemin d'en bas », par le « chemin de l'eau » de la voyante de Sienne; en faire ainsi de bons serviteurs au lieu de mauvais maîtres, de bons propulseurs au lieu de mauvais guides; les obliger à suivre, au lieu de précéder et de fausser le travail de la raison et de la foi : c'est tout le secret de leur emploi et le relèvement de leur bassesse.

Il ne faut rien mépriser de l'homme, mais à la condition que tout vive et se déploie selon la loi de l'homme. L'homme n'est ni un corps ni un esprit, disons-nous sans cesse; il est une substance mixte; il n'a à proprement parler ni vie corporelle ni vie spirituelle, il a une vie humaine, qui emprunte plus ou moins à la chair ou à l'esprit. De même donc que la vie appelée spirituelle doit se marquer dans le corps et dans ce qui dépend du corps pour être une vie selon notre espèce : ainsi la vie dite corporelle et la vie passionnelle doivent se pénétrer d'esprit, se donner aux lois de l'esprit, sous peine de

n'être plus que la vie d'une bête pensante, pire que l'autre.

Comment s'exerce ce principat, c'est une question qui nous mènerait loin. Il y sera fait allusion bien des fois; nous en traiterons surtout à propos de la vie pure et de ses sauvegardes. Ce principat n'est jamais complet; il est « politique », disait Aristote, non « despotique »; il peut cependant s'établir assez pour donner une sécurité relative.

La tactique essentielle à retenir, c'est le parti pris d'une résistance ferme, opposé aux concessions que quelques-uns, prudemment, pensent-ils, croient devoir consentir aux poussées perverses. La « part du feu », en cette matière, c'est l'édifice tout entier voué à l'incendie. La part du feu, si on veut la bien comprendre, doit consister en ces emplois vertueux de la passion pour lesquels nous avons plaidé. Mais donner quoi que ce soit à la passion pervertie, c'est se laisser prendre à un engrenage qui ne lâche plus ses prises. Cédez à un enfant, cédez à un cheval rétif, cédez à une âme d'esclave, vous devez savoir ce qui vous attend; de nouvelles concessions et de nouvelles exigences vous engageront dans un cercle sans fin, qu'il faudra rompre un jour périlleusement ou tout perdre.

La passion obéie est intraitable; la passion subjuguée tend à une soumission relative, que d'ailleurs il faudra jusqu'à la fin surveiller.

Pour finir, puisque le fond de la passion c'est l'amour que nous nous portons à nous-mêmes et puisque, en toute matière, son élan se caractérise

par la recherche des joies, l'essentiel sera toujours d'établir dans notre âme de droites amours et de lui apprendre à goûter les vraies joies.

La charité surnaturelle est sagesse par elle-même; en nous reliant à Dieu et à ce qui est de Dieu, elle fonde la hiérarchie de valeurs qui déterminera nos jugements pratiques et par suite nos satisfactions. Nulle anarchie ne sera plus à craindre; nul entraînement ne pourra nous détacher de ce que nos cœurs auront admis comme unique ou comme essentiel. Nos joies ne seront recherchées que là où elles doivent être, là où elles sont à titre courant, quand l'âme, bien pliée à ses propres vouloirs, est arrivée à dompter habituellement la sensibilité inférieure. « *Je sais,* écrit saint Paul, *que ni la mort, ni la vie,... ni les choses présentes, ni les choses à venir, ... ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre Seigneur* » (Rom., VIII, 39). « *La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair; ils sont opposés l'un à l'autre, de telle sorte que vous ne faites pas ce que vous voulez. Mais si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous cette loi... Le fruit de l'Esprit, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la mansuétude, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance. Contre de pareils fruits, il n'y a pas de loi* » (Galates, V, 17-23).

L'amour désordonné de soi, ce que les auteurs mystiques appellent avec réprobation et terreur l'amour-propre est le venin qui a empoisonné le monde entier, dit Catherine de Sienne (1); la charité

(1) Dialogue, Edition Hurtaud, t. II, ch. I, Lethielleux éd.

céleste avec sa fleur de joie en est le remède et le parfum. Puisqu'on ne fait jamais que choisir entre amour et amour, entre joie et joie, toute la vie passionnelle chrétienne consiste à orienter ses amours et tous les sentiments qui en dérivent vers l'amour suprême, et à y trouver ou à y subordonner toutes ses joies.

XIV

LE DÉLASSEMENT

Quand nous avons parlé du travail et de la profession, nous avons admis que chaque destinée comporte un fond d'occupation qui représente sa part de labeur terrestre. « *Celui qui ne travaille pas,* dit saint Paul, *qu'il ne mange pas non plus* » (II Thess., III, 10).

Emprunter à la vie sans lui rien donner et se constituer ainsi à l'état de parasite, c'est être infidèle à un double culte : celui de l'humanité, solidaire dans l'effort comme dans la jouissance, et celui du Père commun, qui exclut cet égoïsme et qui posa la loi du travail.

Mais exiger une chose, n'est-ce pas, en bonne humanité et en bonne catholicité, en marquer la mesure? Rien n'est soi-même qu'à l'intérieur de sa définition; rien ne se maintient consistant, probe et utile que réglé selon son propre rythme et gardant les limites de son cas.

Le travail est une manifestation de vie; c'est notre vie qui s'utilise : on peut donc comparer son produit et lui-même à un intérêt dont la vie serait le capital. Dieu nous confia le capital, et il entend, disons-nous, le voir produire. Mais pour cette raison même, il

nous est interdit de le dilapider. Nos forces sont limitées ; pour qu'elles s'emploient, au cours d'une vie, de la façon la plus lucrative en faveur de toutes les causes à nous confiées, il faut en assurer la sage administration.

Sans doute, il est des cas extrêmes qui ne permettent plus, ou en tout cas ne conseillent point ce dosage et ces réserves. L'arbre et les fruits, il arrive qu'il faille donner tout. Nos soldats n'ont pas calculé. Durant l'assaut, ils ne se disaient pas : Ménageons-nous; la vie d'abord, ensuite la victoire. La victoire les appelait; fût-ce à travers la tombe, ils y allaient et ils ne mesuraient aucun sacrifice. Mais l'ordinaire de l'existence n'est pas fait de telles extrémités ; il veut que de sages tempéraments assurent l'avenir, dont le présent porte les précieuses graines.

Les Hollandais, qui badigeonnent tout le temps leurs maisons crainte d'humidité, ont coutume de dire : La peinture ne coûte rien. Ils entendent que les frais de conservation sont couverts par la durée de la bâtisse. Ainsi la durée de l'effort productif doit payer le sacrifice qu'on aura fait au repos. Se refuser à la détente, c'est déclarer que demain n'a pas de droit et qu'aujourd'hui peut se prodiguer sans règle. C'est du même coup offenser le travail; car d'une application de nos forces, on fait une volonté implicite de leur destruction, et du travail on fait un suicide auquel on a seulement imposé la lenteur. Le suicide est un acte qui décide qu'on n'agira plus ; le surmenage est un travail qui décide qu'on ne travaillera plus, et le surmenage est donc un dissipateur qui usurpe le nom du père de la richesse.

Je dis souvent à mes étudiants — un peu sans

doute en manière de paradoxe : Vous ne savez pas vous reposer? vous êtes des paresseux. Oui, puisque vous refusez le travail, à savoir le travail de demain. On ne peut vivre toujours fouetté et haletant; on ne peut dépasser constamment ses bornes; quand la limite d'élasticité est franchie, l'objet casse, en tout cas il se détériore. Vous voulez donc détériorer votre outil de travail? vous ne voulez plus bien vivre? vous tendez jour par jour à vous immobiliser? C'est le résultat prévu de la paresse, et ces extrêmes se touchent.

Hier encore, un des plus grands industriels d'Angleterre affirmait que la journée de huit heures, dans ses usines, produisait plus que la journée de dix. Le travail surmené ne vaut rien, disait-il; il prend sur l'ouvrier qu'on épuise, sur la matière qu'on gâche, sur l'outillage qu'on fatigue; mieux vaut garder l'ouvrier frais et toutes les conditions du travail harmonieuses. « Voici, écrivait, bien avant, le Père Gratry, que de tous côtés on proclame la fécondité du repos et la stérilité de l'excès (1). » La question ouvrière réside là pour une part. Les *trois huit* ne sont pas une invention haineuse, mais une requête de vie. L'ouvrier se sent violenté quand on violente en lui la nature des choses; il se sent méconnu, quand en lui on méconnaît le travail.

De plus, il ne faut pas méconnaître l'homme. Nous ne sommes pas tout entiers dans l'effort. En donnant trop à celui-ci, nous devenons la victime de notre œuvre, et s'il y a bien, je le disais, des œuvres telles qu'une victime leur est due, parce qu'elles

(1) Gratry, *La Morale et la Loi de l'Histoire*, T. 1, p. 34.

répondent à toutes nos raisons de vivre, leur cas n'est pas fréquent. Ce qu'il y a de meilleur pour l'homme et, en thèse générale, de plus profitable à l'humanité, c'est notre intégrité physique et mentale, notre santé en tous les sens du mot, notre état pacifique, équilibré, en forme, voire notre bonne humeur. Les produits en surcroît de notre activité ne vaudraient pas cette fraîcheur de vie qu'on ne retrouve, après un effort, qu'au lendemain d'une bonne nuit, après une séance de conversation reposante, une heure passée au concert ou dans son jardin, ou au cours d'un beau voyage. L'objet ne vaut pas le sujet. Le sujet homme est la première valeur que la Providence nous confie; notre gérance doit s'exercer de façon à le préserver et à le développer, lui, au lieu de le laisser succomber sous sa tâche, au lieu de le livrer à la neurasthénie, à l'anémie cérébrale, à la folie ou à la demi-folie qui sont les fléaux de ce temps.

Nous avons désappris la sagesse de bien des façons; mais la course à la vie, qui s'étiquette sous ce mot : « arriver », menace de devenir une course à la mort. Le surmenage est comme un vieillissement, une sénescence du travail et, par la même occasion, de l'homme; il faut garder à l'homme sa jeunesse autant qu'il se peut, et au travail l'éternelle jeunesse.

Le surmenage est, moralement, une espèce d'intempérance qui offense le bien comme l'excès du plaisir, et pour une raison pareille. Le plaisir use le corps et, à travers lui, l'esprit. Les excès laborieux en font autant. Les sentences proverbiales sur la lame qui use le fourreau, sur la chandelle qu'on use

par les deux bouts ne sont pas de vaines formules. La tension permanente vers un but nous épuise très vite. Pour le corps, la fréquente désorientation, le désassemblement des forces est indispensable. Pour l'esprit, le passage de l'abstrait ou du technique à la zone des pensées courantes, des faciles conversations est requise semblablement. Pour la volonté, la détente aussi, le retour aux vouloirs tout faits, si je puis ainsi dire, aux déterminismes acquis et fluents est une garantie de conservation et de vigueur. L'homme est une lame très fine, très souple, très ferme, et la trempe en est bonne, mais elle est fragile. L'homme héroïque lui-même n'est pas Prométhée avec son vautour; il faut que de temps en temps il quitte son rocher et se dégage de l'oiseau de proie pour ne pas voir dévorer sa substance.

« Je veux que tu t'épargnes toi-même, » disait saint Augustin à l'un de ses disciples. Nous épargner, c'est après tout entrer dans la providence et gérer un bien divin. Oublieux de la prudence, comment donc serions-nous dans la vérité de la vie? Nulle vertu n'en est une vraiment et nul travail ne vaut que soumis à la règle humaine, qui est, au-dessous de Dieu, la raison. Toute loi est une dictée de raison; donner pour loi à notre activité le caprice ou la passion, fût-ce la plus généreuse, c'est une aberration. Quand nous partons en chasse, il ne faut pas intervertir les rôles entre la meute et nous; il faut être celui qui guide, non celui qui est entraîné à la piste; il faut être le chasseur, non le chien.

A un autre point de vue encore, le surmenage est

intempérant. Il entreprend sur l'homme, disons-nous ; mais aussi, d'une autre manière, il entreprend sur Dieu. Il s'approprie par un effort qu'il croit généreux, qui en réalité est indiscret, ce qui était attribué à d'autres initiatives, ce que la Providence, qui sait? gardait pour elle-même, en ces secrètes réserves d'où sortent, plus tard, de soudains effets. L'intempérant se substitue à ce Dieu caché ou à des collaborations fraternelles ; il mérite qu'on le ramène à la mesure et à l'équilibre exact de ses desseins et de son être. La Némésis antique punissait ceux qui exagèrent et débordent ; la Providence chrétienne a lieu de reprendre aussi les présomptueux, qui contredisent à ses dispositions et à la distribution de nos tâches.

Rien est-il plus frappant, à cet égard, que la façon d'agir du Sauveur, ce maître suréminent de l'action humaine? Il vient pour ensemencer le monde : ses vues universelles l'engageaient, ce semble, à se hâter, à se multiplier, à voyager, à entreprendre, à fonder fiévreusement dans le court espace de vie dont il savait pouvoir disposer. Au lieu de cela, il travaille en paix, il se cantonne humblement dans un court espace, dans un minuscule pays, dans de toutes modestes tâches, autour d'un lac dont la tache bleue est comme le point inétendu d'où rayonne tout le ciel.

Que chacun donc, à cet exemple, se contente de son œuvre, la mesurant à ce qu'il peut, considérant que c'est Dieu qui tient le cordeau de la vie et la balance des forces, acceptant aussi bien que le travail le repos, aussi bien que les veilles fiévreuses le sommeil, aussi bien que la contention ardente

les vertueux ébats, car tout nous vient de la même main divine.

Les vrais sages prennent la vie comme elle est, remettant à un meilleur lendemain ce que ne permet point la veille, abandonnant à d'autres ce qu'ils n'entreprendraient eux-mêmes qu'abusivement. Les grands païens qui s'appellent Sénèque, Epictète, Marc-Aurèle, après Socrate, ont écrit là-dessus de belles sentences; nous ne pouvons pas leur laisser la palme; nous devons adopter leur raison en faisant briller au-dessus d'elle la raison divine.

D'ailleurs, ce que nous laissons ainsi à l'avenir n'est pas pour cela dérobé au présent, ni ce que nous abandonnons à autrui n'est perdu pour notre mérite. L'âme anticipe les temps et déborde son propre cas; elle peut souhaiter vertueusement ce qu'elle ne fait point; elle peut aimer ce que font les autres et le faire ainsi avec eux d'une certaine façon, grâce à une substitution fraternelle. Trouver dans notre union à Dieu et à nos frères une prise en participation de tout ce qui se fait, de tout ce qui se fera, dans toute la suite des temps, sur tous les territoires de la vie, c'est un cas de la communion des saints, il faut en accepter le réconfort et en goûter la secrète joie.

Celui qui se trouve ainsi qualifié au dedans comme collaborateur de Dieu et des hommes pour une œuvre unique, pour une œuvre éternelle, celui-là n'est jamais pressé, n'est jamais anxieux, ne s'élance jamais vers des résultats prétendus nécessaires et qui ne font qu'embrouiller, s'ils débordent sur l'ordre,

la trame que tisse au moyen de nous tous la calme et active Providence.

« Ah! que nous ne sommes rien! » s'écriait Bossuet. Nos œuvres aussi ne sont rien, à savoir par elles-mêmes; elles tombent toutes au gouffre du temps, et pourquoi nous précipiter pour les lui ravir, au risque de notre être profond et durable? Nos œuvres valent si nous valons, nous, ce que nous valons, nous, et nous ne valons que par la sagesse. La soumission à Dieu, la mesure, la dignité de l'action, les nobles sentiments et les motifs élevés qui nous guident, les fins suprêmes vers lesquelles nous marchons, voilà ce qui communique à notre pauvre activité sa valeur certaine. Ne rejetons pas cet or pour le plomb vil de l'action émancipée de ses règles; ce serait imiter le passager qui, trouvant son navire trop lent, s'avancerait sur la proue et sauterait en avant, dans la mer.

Ajoutez cette très importante considération que fort souvent, nos délassements ont autant de prix, pour nous et pour tous, que les actions dénommées travail, que les occupations absorbantes et tendues dont nous ferions les bourreaux de nos jours.

Quand le Père Lacordaire rétablit en France l'ordre de Saint Dominique, il prit grand soin, en dressant l'horaire des religieux, d'y marquer la place des récréations; il y tenait autant qu'à l'office, autant qu'à la prédication, parce que, disait-il, toutes les vertus les plus précieuses s'y exercent. Après tout, une heure de conversation charitable vaut bien un discours. Elle s'adresse à moins de personnes; mais elle s'adresse à celles qu'il faut,

au moment qu'il faut, et au fond elle s'adresse à toutes, puisqu'elle s'attache à Dieu, qui tient incessamment au contact tous ses êtres.

Voyez, en éducation, ce qu'il en est. Les poupées et les soldats de plomb, entre des mains éducatrices, n'ont-ils pas autant d'importance que d'arides leçons? Qu'est-ce qui profite le plus au petit collégien : ses livres, ou le jeu de barres? ses maîtres, ou les petits camarades avec lesquels il apprend la vie en société? la classe où il se rend, ou les vitrines, les gens, les incidents de route, voire les « buissons » de l'école dite buissonnière? Et quels livres l'intruisent le plus : les quatre règles, ou Robinson Crusoé? son manuel d'histoire, ou les contes de Perrault? Je n'en déciderais point. Le mieux sans doute est de laisser tout cela se compléter, et c'est ce que nous voulons, pour l'enfant comme pour l'homme, en ménageant, en même temps que le travail, les alentours et les interruptions du travail.

Le travail est surtout l'école de la science, de la civilisation extérieure et de la richesse; les distractions et les jeux sont fort souvent l'école de la vie. Le travail est une spécialité féconde, mais étroite; il répond à l'idée de concentration, et qui dit concentration dit limitation en étendue, sinon en force. La vie humaine a d'autres aspects, auxquels nos heures de délassement peuvent donner satisfaction, et de la façon, peut-être, la plus heureuse.

Si le scieur de long passait toute sa vie dans le mouvement de va-et-vient de son outil, il ruinerait ses forces; en attendant, il serait un automate; mais en rentrant chez lui, en se promenant le dimanche avec sa femme et ses enfants, en allumant une pipe

et en jouant avec des camarades, il fait d'autres gestes. Ainsi le travailleur d'un travail quelconque, s'il s'enfermait dans le labeur défini par sa profession, y rétrécirait son être et toutes ses facultés, physiques et mentales. Le savant qui se concentre trop devient un crâne pointu, un être bizarre; le fonctionnaire verse au rond-de-cuir; l'industriel se mécanise lui-même à engrener ses machines; tous s'avancent avec des œillères et se tiennent dans la société des hommes comme des étrangers.

Où trouveront-ils l'élargissement? Dans la conversation détendue, dans les jeux, dans les plaisirs de la société, dans les voyages, la campagne, les lectures faciles, la musique, dans toute espèce d'honnêtes distractions. Il y a là une culture aussi, un travail aussi. Ce travail étant facile, il nous distrait de l'autre et on l'appelle un délassement; mais au point de vue des valeurs réelles, pour le corps, pour l'esprit ou pour la conscience, il n'est pas un déshérité; son poids d'humanité peut être supérieur ou égal à tout autre. Dans la réalité, tout se vaut, pourvu que tout se tienne dans la sagesse et réponde aux grandes fins qui exigent soit le repos, soit l'effort.

Il est bien évident qu'à l'abus du travail il ne faut pas qu'on substitue les abus divers dont les délassements eux aussi sont passibles. Ne pas se reposer, disais-je, c'est indirectement de la paresse; mais se reposer trop, c'en est directement. Un excès de dissipation qui néglige les emplois utiles, qui perd conscience de la gravité de la vie, qui manifeste une âme légère, étrangère au devoir et insouciante

de nos biens communs, c'est là un grand vice. L'excès des sports, qui, bien réglés, sont si salutaires, se rattache à ce cas.

D'un autre côté, tels divertissements portent en eux une malice qui ne permet plus à un langage catholique de les appeler un délassement. Le théâtre immoral, les sociétés douteuses, la table intempérante, les conversations légères, les danses lascives, les lectures perverses, ce ne sont pas là des délassements, mais des fautes.

La pétulance excessive, même en dehors de toute malice formelle, est aussi à écarter, comme contraire à une dignité dont le chrétien et l'homme ne doivent à aucun moment se départir. Le sage ne s'agite point; il a toujours des allures correctes; il est posé dans ses discours, mesuré dans ses démarches, et quand on le voit enjoué, c'est sous le couvert d'une distinction qui laisse bien loin les débordements de l'âme légère.

Quand les enfants sont à leurs jeux, on ne s'avise pas pour cela de leur laisser toute licence. L'enfant de Dieu a besoin, lui aussi, d'une surveillance étroite; par trop de côtés sa rectitude et sa sécurité sont menacées. Il peut buter à tous les cailloux; il peut, engagé dans le sentier, s'oublier et perdre la route. Laissons-le, en cette vie âpre, respirer un peu, s'égayer un peu, se détendre, se débrider, jamais se relâcher, car chaque chose ici-bas doit maintenir sa règle.

La main de Dieu, qui est étendue sur nous, remplira, sous ces conditions, tous les rôles paternels auxquels nous devons nous adapter, dans une œuvre à lui et à nous commune. Cette main guide nos tra-

vaux, nous pousse dans les droits chemins, nous anime au progrès, nous signale les écueils, nous garde des dangers pour sa part, aidant nos faiblesses, et, par surcroît, elle passe avec douceur sur nos fronts pour calmer leurs fièvres. Elle nous permet quelque heureux loisir, un peu de sage folie; elle est austère et maternelle, et des actions qui ne servent à rien elle fait, dans notre corne d'abondance, la verdure délicate, fraîche et légère qui conserve et embellit les fruits.

XV

LA VIE FRATERNELLE

La vie catholique, c'est la vie avec Jésus-Christ, la vie en Jésus-Christ, et nous savons que Jésus-Christ, grâce à la diffusion de son Esprit qui est pour nous comme une âme divine, se continue mystiquement à travers le temps. Il *établit en un* ceux que sa pensée et son amour trouvent fidèles; à tous il communique une seule vie, et cette vie, puisque c'est un Esprit d'en haut qui l'inspire, est sur notre humble terre comme une vie temporelle de Dieu, comme une incarnation permanente.

Telle est, précisément, la signification de l'Église. L'Église est appelée par tous nos docteurs le *corps mystique* du Christ, corps dont le Christ lui-même est la tête, dont tous les hommes incorporés spirituellement sont les membres, « *sa chair et ses os* », insiste l'Apôtre (Éphés., v, 30).

Or, notre union au Christ se fait au premier degré par la foi; mais elle est consommée par l'amour, qui rend la foi opérante (Galates, v, 6). Et il suit de là que notre vie catholique est une charité, dont l'objet, aussitôt, nous apparaît double. A la personne du Christ elle a rapport directement, comme à la source de vie surnaturelle; aux membres du corps

mystique elle s'étend nécessairement, à moins que nous ne prétendions, de notre autorité privée, dissocier ce que l'Esprit de Dieu a uni.

Notre vie catholique, dit à peu près sainte Catherine de Sienne, est conçue dans l'amour du Christ; mais elle n'est enfantée que dans l'amour du prochain, c'est-à-dire que, trouvant dans le Christ son principe générateur, elle ne trouve que dans le prochain son extension intégrale; là seulement elle fait *corps,* répondant à l'intention éternelle qui met « *tout en un* », réalisant pour sa part l'incarnation continuée, la charité organisée qu'est l'Église.

Dieu, en donnant son Christ, ne l'a pas destiné à des individus émiettés; on ne peut prétendre à aucun moment l'utiliser pour soi seul; le Père commun, qui en a gratifié la race, entend que son utilisation demeure un fait de race. Un don de Dieu ainsi fait à l'homme engage l'homme solidairement, sans que nul, en l'acceptant, puisse refuser d'entrer en partage, donc en relation fraternelle, puisque partage et fraternité sont une même chose, quand il s'agit d'un don de vie.

Le Fils de l'Homme lui-même a d'ailleurs défini son rôle d'une façon qui ne laisse dans l'équivoque ni les rapports que nous avons avec lui, ni ceux qui en découlent entre nous; une parabole unique précise les deux cas et accuse leur dépendance. « *Je suis le cep,* dit-il, *vous êtes les rameaux* », et il ajoute, définissant à ce moment-là nos liens à l'égard de sa personne : « *Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment qui sèche* » (Jean, xv, 6); mais pour la même raison l'on doit dire : Si quelqu'un ne demeure pas uni à ses frères,

il est rejeté comme le sarment qui sèche. Car quelle vie empruntée au cep le sarment isolé pourrait-il bien recevoir? Il se serait retranché de la plante. La vie intérieure du végétal, mieux que sa silhouette sur le ciel, est indissolublement une; la communauté de sève veut l'intime communication de toutes les branches; une seule coupure dans ce système d'irrigation nourricière crée de la mort.

Saint Paul ne fait que se référer à cette pensée, dans sa comparaison du corps et des membres, sauf que l'image du corps précise mieux certaines particularités de nos rapports avec Jésus et entre nous. Mais quant au fond, c'est la même chose; il s'agit ici et là d'unité organique, sous une loi de vie qui est fournie par une âme.

Or, l'âme du vivant spirituel qu'est l'humanité religieuse étant l'Esprit du Christ, c'est-à-dire un esprit d'amour, l'unité fraternelle est de droit. Nous ne sommes qu'une seule famille; nous ne sommes qu'un seul vivant épanoui et comme distribué entre plusieurs êtres; nous ne sommes tous qu'un seul Jésus-Christ.

Dans sa constitution naturelle, notre vie sert d'exemple et sert aussi de fondement à cette mystique unité que doit révéler la vie fraternelle. Temporellement, nous vivons tous les uns des autres. Une personnalité isolée, que serait-ce donc? elle ne se comprendrait pas; elle ne serait pas née; elle n'aurait pu même un jour se conserver; quand elle a dû s'accroître, se former spirituellement, puis s'utiliser, elle a dû faire appel à une collaboration immense. Tout le monde travaille pour nous; tout le

monde s'efforce pour nous, chair et âme, depuis Adam ; l'humanité nous porte, et *de sa plénitude nous avons tous reçu, grâce sur grâce,* pourrions-nous dire d'elle ainsi que saint Jean du Christ. On vit, individu, parce que l'humanité, au moyen de la famille, s'est penchée sur vous, et, tout du long, notre vie s'entretient parce que, par les canaux que le travail organise, continue à couler vers nous l'apport du genre humain et l'apport des âges.

« Durant votre passage en cette vie mortelle, dit le Seigneur dans le *Dialogue* de Catherine de Sienne, je vous ai enchaînés dans les liens de la charité. Qu'il le veuille ou non, l'homme est lié à son semblable ; s'il s'en sépare par un sentiment contraire à la charité, il n'en demeure pas moins attaché à lui par nécessité... Ne pouvais-je donc pas accorder à chaque homme tout ce qui lui était nécessaire ? Oui bien ; mais c'est ma providence qui a voulu que chacun fût soumis à son semblable et fût ainsi amené, par le besoin et par les actes extérieurs, au sentiment intérieur de la charité (1). »

Ainsi donc, que notre moi détaché des autres ne soit rien, c'est le signe d'une volonté créatrice que le plan rédempteur est venu consacrer et que, remédiant à la chute qui l'affaiblissait, il renforce. En dehors de cette garantie, il serait imprudent de compter sur les effets fraternels d'une solidarité qui produit aussi bien les luttes. Ayant à partager solidairement, il arrive qu'on se heurte ; invités à s'aider dans le travail commun, on s'aide ou l'on s'exploite. Tout dépend de ce qu'on a dans le cœur. Mais le

(1) *Dialogue*, Edition Hurtaud, t. II, p. 219, Lethielleux, éditeur.

Christ solidarise les cœurs comme la nature les ressources et les actes. Il ne laisse plus se dresser égoïsme contre égoïsme, pouvoir contre pouvoir, ambition contre ambition antagoniste, sentiment contre sentiment si souvent hostile, toujours impénétré, désir contre désir. L'amour, qui est un désir commun et une mutuelle volonté de service, sert au Christ de lien pour assembler, comme dans le corps les tissus conjonctifs, les éléments de son humanité spirituelle. Il faut seulement qu'on soit tout en lui.

Nous devons ajouter que cette vie entre frères comprend tous les hommes, même ceux qui, n'y consentant point, semblent eux-mêmes se retrancher et se retranchent en effet, disions-nous, de la vie commune chrétienne. Ils se retranchent, eux, en ce qui les concerne, et il s'ensuit une mort spirituelle dont nous gémissons ; mais en ce qui nous concerne, nous, ils ne sont pas retranchés, tout au moins tant que dure ce temps ; car le temps, recours de Dieu, porte une espérance. Celui qui n'est pas frère peut le redevenir ; s'il refuse, accepter, et s'il s'oppose, aider : il faut l'aimer pour cela ; il faut l'aimer en expectative fervente, l'aimer pour qu'il soit frère, aimant les autres parce qu'ils le sont. Que deviendrions-nous, si le possible était devant Dieu comme s'il n'était pas et l'espérance comme une étrangère !

Cela étant, il est tout indiqué que l'amour du prochain soit le signe infaillible et indispensable de l'amour du Christ. « *A ce signe on reconnaîtra que vous êtes mes disciples,* a déclaré le Sauveur, *si vous vous aimez les uns les autres.* » Il y a là presque une évidence. En dehors même du précepte, qui

vient ici consacrer une nature des choses, qui ne voit que l'amour de nos frères, membres du Christ avec nous, est un signe naturel, dans le visible, des sentiments qu'on porte au Christ caché? « *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit,* dit saint Jean (Epist., I, IV, 20), *comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?* » Ce raisonnement étrange, au premier abord, s'explique tout seul, quand on songe à la continuité, à travers le Christ, de l'homme visible et de Dieu invisible. Si nous ne tenons, ici, l'ultime chaînon de cette chaîne de l'amour, comment prétendons-nous saisir l'autre? Ce qui se voit est plus à la portée que ce qui ne se voit pas, et si c'est le même tout solidaire qui se voit et ne se voit pas selon ses divers êtres, comment prétendre au contact ami uniquement avec l'être mystérieux?

Or, tel est le cas entre Dieu et nous, entre le Christ et nous. Dieu ne se voit pas; le Christ ne se voit plus; mais les humains, ses membres, continuent le Christ, et les humains, membres du corps temporel animé par le Dieu Esprit continuent ce Dieu : aimant ceux-ci, nous aimons les autres, nous aimons Dieu et le Christ comme on aime l'âme et la tête dont on aime le corps; si nous ne les aimions pas, ces membres conjoints, notre amour pour la tête et pour l'âme divines ne serait-il pas un simple mensonge?

Je veux noter seulement une erreur possible, où quelques âmes mystiques ont paru verser. De ce que l'amour du prochain est le signe de l'amour du Christ, on peut prendre occasion de conclure qu'il est un signe seulement, et que les sentiments témoi-

gnés à nos frères, avec toutes leurs conséquences, n'ont pour objet que le Christ seul, l'homme n'étant là qu'un prétexte et comme un symbole.

Une telle aberration serait très grave, car elle fausserait la vie et déprécierait tout à fait notre amour mutuel ; elle prêterait au surplus à un égoïsme mystique fort étranger à une vraie charité chrétienne. Au vrai, ce serait là un rejet de l'incarnation ; car si Dieu s'incarna, si Jésus est vraiment l'un de nous et s'il s'unit par solidarité tous les autres, on ne peut l'aimer vraiment qu'en aimant les autres, eux-mêmes, et *en* eux-mêmes, quoique non pas exclusivement *pour* eux-mêmes. On réfère cet amour au Christ; mais on ne peut le référer qu'après l'avoir posé; il siégera dans le prochain comme dans son réceptacle immédiat.

Mon frère n'est pas un simulacre auquel arbitrairement, abstraitement le souvenir et le précepte du Christ auraient été attachés : c'est son corps; c'est son second lui-même. Je t'aime, mon frère, comme j'aime Celui qui pend sur la croix ; parce que je l'aime, lui, notre tête, dont nous sommes les membres ; parce que sa chair sacrée est identique à toute chair et son âme à toute âme, en l'unité de cet Esprit qu'il nous infusa.

On pourrait dire, dans cette pensée, que la vie fraternelle et la vie catholique coïncident exactement, et que ce passage de l'Évangile où le jugement tout entier roule sur nos rapports n'est plus un mystère. Tout bien et tout mal, n'eussent-ils rapport qu'à moi, ou n'eussent-ils rapport qu'à Dieu, en apparence, concernent le prochain, parce que tout bien ou tout mal sont un service ou une offense de

l'amour, et que l'amour est un, centré dans le Christ, épanoui en nos frères. Ce que je fais pour ou contre le Christ, je le fais pour ses membres ou contre ses membres, ils en auront indirectement les effets ; ce que je fais pour ou contre ses membres, je le fais pour le Christ ou contre le Christ, dont je contredis ou favorise l'Esprit répandu et la vie multiple.

*
* *

Il faudrait ensuite détailler les devoirs de cette vie fraternelle qui dans le prochain retrouve le Sauveur et lui rend son culte. Mais ne suffit-il pas d'énoncer la règle? « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même,* » dit la loi d'amour. Cela aussi est évident, si la cause de l'amour mutuel est notre identité avec le Christ créant l'identité mutuelle.

Mais *comme nous-mêmes,* cela ne veut pas dire comme nous nous aimons nous-mêmes selon l'instinct, car l'instinct est facilement dévoyé ; cela veut dire comme nous nous aimons selon la raison droite guidée par la raison chrétienne. Il s'agit de notre moi divin ; l'autre, nous devons le mépriser ; il ne peut pas servir de règle ; il convient bien plutôt de le mater. « Dans mon cœur, écrit Vincent Ferrier, je mets trois cœurs : un cœur de feu pour Dieu, un cœur de chair pour mes frères, un cœur de bronze pour moi. »

La justice en résultera ; car la justice est un amour minimum, fondé sur la reconnaissance d'une vie associée, au lieu d'une lutte et d'une exploitation mutuelle.

Il s'ensuivra également le support, parce que les

torts ou les défauts du prochain sont comme une maladie dont le corps mystique souffre, dont il faut, quand on le peut, essayer de le guérir, mais sans que la haine y vienne ajouter de notre fait une aggravation mortelle.

« *Laisse le mal d'autrui où il est,* » dit Marc-Aurèle. Le mal d'autrui, s'il n'est pas vaincu, ne doit du moins pas être amplifié par des réactions pécheresses ; il ne doit pas être jugé d'un jugement qui serait nôtre ; il relève non de notre verdict, mais de Dieu et de cette loi de vie dont le Christ est l'interprète en tant qu'organe principal du corps spirituel. Il ne faut pas juger, afin de pouvoir aimer ; il ne faut pas se venger, afin que le Christ gouverne. Celui qui se venge prouve que le mal l'a vaincu : de quel droit s'étonne-t-il qu'un autre y succombe ?

Dans ce qui nous vient de nos frères, voyons donc avant tout la fraternité ; si c'est du bien, la fraternité en deviendra plus douce ; si c'est du mal, elle servira de remède aux rancœurs. « *Portez le fardeau les uns des autres,* » a dit Paul.

Mais porter les fardeaux, ce n'est pas uniquement supporter, c'est aussi aider. La disposition à procurer cette aide s'appelle bienveillance ; l'ancien français disait *benveuillance,* marquant mieux pour l'oreille qu'il s'agit d'un vouloir. Or, quand on veut et qu'on peut, on fait ; la bienveillance tourne en bienfaisance, dont les espèces sont distinguées dans ce qu'on appelle traditionnellement *œuvres de miséricorde.*

Nous n'allons pas ici nous y appesantir ; nous dirons l'essentiel quand nous traiterons de la vie

charitable. Mais il faut signaler la difficulté qui impose à nos rapports tant d'imperfection et qui de cette formule naturellement chrétienne : *L'homme est ami de l'homme,* a fait celle-ci : *L'homme est un loup pour l'homme.* Cette difficulté consiste en ce que, dans le monde désorganisé de la chute, les âmes, toutes filles de Dieu, toutes sœurs quant à l'espèce, trouvent leur individuation et puisent leurs caractères dans une matière chaotique. Là prennent leur origine les hérédités compliquées, les tares, les particularités discordantes, les cérébrations de hasard, tellement que les traits communs où se trouvaient des raisons d'accord cèdent à des répulsions et à des passions confuses. Comment tirerait-on de là d'harmonieux rapports?

On prétend que Charles-Quint, retiré dans son monastère, y réglait les horloges et, constatant la quasi impossibilité d'en accorder deux, s'émerveillait d'avoir jadis tenté d'accorder les hommes. En effet, la difficulté est ici autrement grave! Ajuster quelques rouages, ce n'est rien; harmoniser des caractères, des tendances, des intérêts complexes autant que l'humanité bouleversée, c'est impraticable.

Voyez pourtant comme dans le cas des horloges on approche de la solution, en confiant à un courant, à une influence commune le soin de régler la marche. Quand il s'agit des âmes, le courant s'établit naturellement et l'influence commune est acquise, si chacun, adhérant au Christ et recevant son Esprit, trouve l'harmonie de l'amour avec la rectitude intérieure.

Au fond, ce sont nos vices qui nous dissocient;

les vertus nous assemblent. A la vie fraternelle, il faut donc sacrifier au dedans tout ce que condamne Dieu, procurer ce qu'il approuve. Et nous retrouvons ainsi notre affirmation que servir Dieu et aimer le prochain, c'est la même chose. Tout bien ou tout mal concerne autrui en concernant Dieu. Le bien est entre nous un trésor commun, le mal une sentine où les épidémies s'alimentent. Toute malice est une contagion.

Qu'il soit donc dit que pour obéir au Sauveur en ce dernier *Sermon* où il a versé son âme; pour faire écho, en pensées et en œuvres, au *Sermon sur la montagne* où il préludait; pour être frères de tous, même de ceux qui ne veulent pas être frères avec nous; pour aimer vertueusement *ceux* que nous aimons et *qui nous aiment,* plus vertueusement *ceux qui nous haïssent et nous persécutent;* pour *faire du bien à qui nous en fait* et du bien encore à qui nous en refuse ou nous fait du mal; pour *imiter* en tout cela le *Père céleste qui fait lever son soleil, qui fait tomber sa pluie, qui répand sa miséricorde sur les bons et sur les méchants, sur les justes et sur les injustes,* ce qu'il faut, c'est se livrer à l'Esprit de Celui qui est notre vie commune comme notre vie individuelle. Par là, nous tendons vers l'idéal qu'on n'atteint jamais, qui est cependant comme l'étoile du pôle : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* »

XVI

LA VIE FAMILIALE

Quand la fraternité catholique veut préciser ses applications, elle trouve aussitôt devant elle les situations diverses dans lesquelles sont rangées nos vies. La Providence nous enchaîne par des liens nécessaires ou libres, originels ou tardifs, parmi lesquels il en est de fondamentaux qui seuls ont lieu de nous retenir en ces brèves études. Les liens de famille étant de tous les plus forts et les plus intimes, c'est à la vie de famille que nous devons d'abord regarder.

Notre idée générale de la vie catholique : union à Jésus-Christ en tout, de telle sorte que par l'infusion de son Esprit dans tous les cas humains qu'il adopte, Jésus-Christ se poursuive en nous tout au long du temps, cette idée plaide pour la famille à un degré que bien peu soupçonnent. Il est de notre inconscience de méconnaître nos grandeurs aussi bien que nos devoirs.

Et pourtant, voyez comme Jésus-Christ dépend, dans son œuvre et dans sa survie, dans son habitation permanente au milieu de nous, du foyer où naissent et s'alimentent toutes les existences. Le foyer, point de départ de tout, siège d'une humanité

en raccourci dont l'autre humanité n'est qu'une extension et une multiplication successives, n'est-ce pas la condition fondamentale de cette incarnation mystérieuse à laquelle nous et notre race sommes prédestinés ?

Pour que Jésus vive dans l'humanité et pour que l'Église, sa continuation authentique, subsiste, il faut que le foyer l'abrite et l'adopte ; il faut que la vie qui meurt soit sans cesse renouvelée, que l'avenir sorte du passé, que les naissances procréent et que l'éducation achève ceux que le baptême et les autres sacrements auront pour rôle de régénérer, c'est-à-dire d'engendrer à la vie de la grâce.

Jésus est prisonnier de la famille beaucoup plus, à certains égards, que de l'autel et du tabernacle. Là il réside uniquement de sa personne, si j'ose dire, de sa personne individuelle et d'ailleurs impassible, dans son mystère ; ici il dépend collectivement, dans la personne d'un nombre indéfini de ses membres, d'une sujétion effective et éminemment périlleuse, d'une dépendance aux suites éternelles.

Jésus attend, pour naître, que la famille chrétienne lui donne vie ; qu'elle fasse éclore sa nouvelle flamme et ne la tienne pas sous le boisseau ; qu'elle lui procure Marie qui enfante et allaite, Joseph qui garde et qui travaille, l'enfant qui croît, Dieu qui bénit, l'amour divin et humain qui fournit la chaleur vitale d'où procèdent les jaillissements, d'où partent les élargissements qui répandront la vie sur la terre.

Miracle du foyer ! l'humanité sans cesse fléchissante assure à Dieu qui ne meurt pas une perpétuité temporelle pour son œuvre ; elle rassure son incarnation ; elle offre à son Esprit agissant une matière

nouvelle; elle s'élance du passé aboli vers un avenir qu'elle ouvre à la gloire du ciel; elle s'efforce, elle s'étend, elle remonte les rapides du temps, elle dépasse en vitesse la mort.

De génération en génération, de baptême en baptême, de mariage en mariage, d'esprit en esprit et de cœur en cœur comme de chair en chair, de maison en maison, de domaine en domaine, de fortune en fortune, de situation en situation, de famille élargie en famille plus complète et plus ample : cité, peuple ou famille de peuples, la chrétienté s'avance. La route des âges voit se dérouler le cortège ainsi qu'une procession. Jésus est en tête avec sa croix; Jésus est en arrière en son Sacrement; Jésus aussi est tout du long, comme une eucharistie humble et grande, comme un Dieu spirituellement incarné en tous ses enfants; car ce n'est pas seulement sur le pain, c'est aussi sur les hommes que la consécration se prononce, et c'est bien une réalité, l'appel de tous à devenir dans l'Église comme un « corps de Dieu ».

Il n'est pas jusqu'à la nature qui n'en doive devenir sanctifiée et pleine de louanges. Les vagissements des berceaux préluderont au murmure des prières, aux paroles de vérité et de vie, et toute l'activité chrétienne portera promesse d'immortalité pour ce que notre vie s'incorpore et entraîne.

Il s'ensuit une grandeur qui nous permet de qualifier la famille chrétienne d'un nom exaltant; c'est vraiment — bien que ce langage s'entende ici au spirituel et non dans sa littéralité incommunicable — une Sainte Famille. Toute famille est une Sainte

Famille, tout père rappelle Joseph, toute pieuse mère Marie, et tout enfant Jésus. Avec Noël, la chrétienté ne fête-t-elle pas ses berceaux et avec la croix ses tombes? L'antiquité païenne figurait les générations par l'image du flambeau que se passaient les coureurs du stade; nous, chrétiens, nous nous passons le bois de la crèche, nous nous passons la croix, et, entre les deux, tout ce qui remplit la vie du divin Premier-Né, tout ce qui remplit pour nous sa vie permanente.

Après tant d'autres sur la terre et avant tant d'autres, qu'il est donc grand de marcher en famille vers le ciel!

Cette grandeur, tout d'abord commune, devra ensuite se distribuer, se partager inégalement entre plusieurs rôles. Il y aura d'un côté la gloire de donner, comme fit le couple nazaréen après le Père céleste; il y aura celle de recevoir et d'utiliser, comme fait avec Jésus tout enfant chrétien.

Pour les parents, toute la vie familiale est un dévouement; ceux qui y chercheraient uniquement leur propre bonheur n'en seraient pas capables, en tout cas le bonheur qu'ils goûteraient ne serait pas celui d'aimer ainsi que père et mère. L'amour des père et mère est un amour de don; il coule, il ne remonte pas; il n'exige pas le retour; s'il reçoit, ce qui le satisfait dans cette réciprocité de tendresse, c'est avant tout ce qui en revient par reflux vers l'être uniquement aimé.

L'enfant! telle est, dans chaque foyer, l'obsession, la préoccupation absorbante. « L'homme est trop près de sa tombe, a écrit Lacordaire, pour travailler

avec la seule perspective de sa propre vie. » La sève s'élance vers les bourgeons, l'eau des neiges vers la plaine, l'automne vers le printemps, le lait des mères vers les bouches minuscules, l'expérience vers le jeune esprit; aujourd'hui ne se satisfait que de demain; tout subsiste par l'espérance; l'univers même, qui se définit lui aussi par une espérance, prouve le droit des enfants et ne s'empresse que pour leur service.

Chaque père, chaque mère a le sentiment instinctif ou précis de ces grandeurs; ils s'y réfèrent dès que leur conscience anxieuse s'interroge; quoi que ce soit qu'ils décident, c'est toujours en vue de l'avenir et de l'enfant qui l'incarne. Toutes les pensées et toutes les initiatives portent là. Dans la petite volonté qui veut croître et qui, en son fond, exprime une volonté créatrice, chaque père, chaque mère trouve sa propre loi.

*
* *

Voici le père qui peine — car c'est à l'ordinaire son lot : il faut peiner, presque immanquablement, pour faire face à une situation qui engage plusieurs êtres et qui est ambitieuse du fait que la famille ouvre sur l'avenir.

Joseph a travaillé; il a élevé l'Enfant; il a souffert pour lui de corps et d'âme; il a été son nourricier et son gardien; il s'en est fait obéir sous la réserve de ce que Jésus appelait mystérieusement, en ce stade de sa vie, *la volonté de son Père;* il a soutenu Marie de sa tendresse et de ses soins, partageant ses soucis, lui confiant les siens, la guidant humble-

ment, la jugeant et lui rendant témoignage. En commun avec elle, il a remis à Jésus un avenir préparé quant à ses conditions terrestres et apte à servir de support à l'œuvre de Dieu.

Or, dans ce modèle suréminent et sous le bénéfice d'applications infiniment diverses, nous trouvons les devoirs de tout père. La vie du père, sa vie catholique, c'est d'être père en tous les sens du mot, c'est-à-dire de donner la vie sous toutes les formes et dans tous les domaines où la Providence la prépare; c'est d'être pourvoyeur, défenseur, gardien, modérateur ou excitateur, justicier au besoin, correcteur en tout cas, nourricier pour le corps et pour l'âme. C'est ensuite d'être époux chrétien, c'est-à-dire d'enfermer l'amour dans un ordre qui en assure l'emploi paisible et utile, loin des passions malsaines, à l'écart des infidélités, dans une exacte discipline du cœur et des sens, domptant, en même temps qu'il la satisfait, la nature physique et, ainsi appuyé, de donner à ses enfants une formation qui leur soit propice, qui ne les violente point, qui les laisse tout ouverts à l'action de Dieu manifestée par leurs légitimes sentiments et par l'appel d'une vocation propre.

De son côté, la mère trouvera dans Nazareth la femme qui lui offre et lui intime doucement l'idéal des mères. Celle qui fut digne de représenter au service du Verbe la nature génitrice doit associer à sa dignité toutes ses sœurs, mères des frères de Jésus.

Unie à son époux et formant avec lui en faveur

de l'enfant un unique principe; prenant pour elle à titre spécial l'intérieur, les intimes soins; sachant aider, patienter, régenter et organiser, acceptant au besoin de souffrir; experte à fomenter la vie peu à peu, dans le détail, par la méthode intuitive qui est la plus féconde, vivant pour ses enfants en vivant avec ses enfants, pour son mari en vivant la vie de son mari qu'elle double au dedans et qu'elle secourt ou conseille plus d'une fois au dehors : telle est l'héroïne de la maternité catholique.

Elle est reine de l'intimité, et elle doit la peupler de telle façon qu'un milieu reposant et réconfortant soit préparé à tous, comme dans l'antre du lion la lionne souffle une chaude haleine et procure un apaisement que le seigneur à la tête énorme trouvera doux. C'est à elle de veiller à ce qu'une même attirance fixe au foyer celui que sollicite le dehors, y ramène l'inconstant, y attache la parenté, y invite ceux que l'amitié peut élire au profit commun.

La distinction, la délicatesse, l'aménité, la courtoisie affectueuse sont aussi de sa spécialité; elle les pratique, elle les impose gracieusement autour d'elle. Elle n'admet pas ce laisser-aller qui fait de l'homme un lourdaud, du garçon un petit rustre, de la femme ou de la fille une pie-grièche, une mégère ou une Cendrillon. L'intimité est une vie proche des sources; si l'on y trouve la meilleure formation et les conditions de la vraie puissance active, en même temps que le secret des joies, c'est parce que là on est le mieux soi-même; mais encore faut-il ajouter à cette sentence dont on fait tant de

cas : « être soi-même », soi-même moins ses défauts, notamment ceux qui nous abaissent.

Les frères, les sœurs, enfants principalement, hommes et femmes déjà sous certains rapports, pères et mères en participation quand de notables différences d'âge les séparent, doivent demeurer aussi sous la loi qui veut que tout soit donné, au foyer, à l'heureuse poussée des êtres. Ils obéissent pour être formés; s'ils se font obéir, c'est en vue de former et de se former encore; ils travaillent, parce que chacun, même au premier âge, est remis *aux mains de son propre conseil,* en tout cas de son propre effort, la vie étant une poussée du dedans et ne pouvant se contenter d'une aide extérieure.

On trouve, dans l'Évangile, des « frères de Jésus », à savoir ses cousins, qui ne peuvent nous servir de modèle, car on voit qu'ils lui furent hostiles; mais le petit saint Jean nous figure avec grâce, quand il folâtre avec Jésus, ou prie avec lui, ou s'efforce en de petits services, ce que doit être chrétiennement une association de frères. On joue ensemble avec entrain, car le jeu est la vie de l'enfance; mais peu à peu le jeu cède et le sérieux s'installe. On se connaît à fond; on se rejoint sans peine; on se complète l'un par l'autre, additionnant les ressources et soustrayant les défauts que le frottement réduit; on partage les mêmes soins; on se réjouit des mêmes affections; on n'est jaloux qu'en faveur l'un de l'autre; on évite les disputes, ou elles sont innocentes, comme dans les *Saintes Familles* quand on tiraille l'agneau ou qu'on s'arrache une fleur; on se porte secours dans les occasions d'une

vie universellement commune; on se sert de lien entre enfants et avec les parents; on se pousse au dehors vers les bonnes places et les meilleurs avantages; on tâche de s'éviter les chutes ou de les relever promptement; on se communique ses projets pour les confronter; on s'aide à mieux juger et à se mieux disposer pour une destinée qu'on pressent sévère; comme saint Jean, dis-je, avec son jeune Maître, on sourit au présent qui est paisible encore et, en face d'une croix minuscule, on apprend à souffrir.

Ainsi l'on *croît en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes*. Ainsi, dans notre humanité, grâce à l'enfance et à ses propulseurs, grâce à toute la famille chrétienne, Jésus retrouve toutes les conditions qui, une première fois, lui ont permis de s'avancer vers l'avenir terrestre et céleste, et qui une seconde, une troisième, une millième, une cent millionième fois le poussent, par ses élus, dans les mêmes avenues transitoires, vers les mêmes aboutissements.

La famille est un départ de vie, et la famille chrétienne divinise cette vie par sa jonction avec celle du Christ qui l'adopte et l'inspire. C'est bien d'elle qu'on peut dire : Elle se fait *des trésors dans le ciel*. Et elle s'en fait également sur la terre, car les réalités sacrées de l'existence sont par elle préservées mieux que par aucun être et par aucun groupe. Ce qu'elle garde est bien gardé; les sentiments qu'elle suggère sont de tous les plus féconds; elle puise tout à sa source, et l'amour qui dans son

ciel illumine tout est lui-même illuminé, épuré, élargi et concentré par l'amour divin.

En acceptant l'harmonie des devoirs, qui est le propre effet d'une telle attitude, on régularise et par conséquent on assure la vie tout entière. On ne peut en bannir la souffrance, qui est le lot inévitable et d'ailleurs utile; mais on sent se glisser dans les interstices une félicité calme où peut se mêler de la mélancolie, jamais du malheur.

Le malheur, c'est que la destinée ne s'obtienne pas; le bonheur n'est que la destinée acquise; entre les deux il y a la destinée qui s'obtient; or, on a le sentiment qu'on y vogue, dans cette barque où le naufrage total ne se conçoit même plus.

Avant l'éternité, rien ne donne une sécurité plus grande, parmi les arrangements humains, qu'une famille étroitement unie, adonnée à tous ses devoirs, et chrétienne. Ce raccourci de vie catholique a de quoi se déployer en tout; sa lumière rayonne sur tout; dans ce modèle réduit de l'existence il y a tout ce qu'il faut pour donner le chef-d'œuvre; car Dieu est un sculpteur qui essaie dans la glaise et qui ébauche sur la sellette étroite du foyer les marbres destinés aux avenues de la terre et aux pavillons du ciel.

XVII

LA VIE AMICALE

Les liens de famille ont pour caractère d'être imposés par la nature ou, s'ils sont librement contractés, comme ceux du mariage, d'être charnels, engagés pour une part dans l'argile féconde dont la famille est à la fois l'œuvre d'art et le potier.

Au contraire, les liens d'amitié sont étrangers à la chair et ne tiennent à rien qu'à une mystérieuse convenance entre les âmes. Ils peuvent être préparés par bien des conditions extérieures : voisinages, camaraderies, parenté, rencontres d'affaires; mais dans le cœur seulement ils se nouent et par la liberté ils subsistent.

Sans l'amitié, on peut se demander si la vie serait possible. « Tu ne peux pas vivre sans ami, » dit l'auteur de l'*Imitation*. Dans Cicéron, où la vie sans amitié est figurée à la façon d'un monde sans soleil (*De Amicitia, XIII*), l'expérience et le témoignage des plus hauts penseurs sont invoqués pour prouver que l'amitié n'est dans la vie ni une superfétation, ni un luxe. Il s'agit de l'essentiel. Notre nature la plus profonde fait appel à ce double mouvement d'expansion extérieure et intérieure : aimer et être aimé, nous dilater dans la

sympathie et dans l'estime, pour ne pas nous resserrer douloureusement et nous aigrir dans le mépris ou dans l'abandon.

Exister pour nous-mêmes, exister pour autrui, additionner notre vie avec d'autres, joindre à ce que nous avons ce qu'on nous consacre et joindre à ce que nous sommes ce qu'on nous donnera d'être en se peuplant de nous; prendre le cœur où nous habitons pour le placer dans le nôtre et renouveler ainsi la conscience que nous avons de nous-mêmes : c'est un cas, l'un des plus persuasifs, de ce désir infini où se justifient nos attaches divines et se prouvent nos destinées.

Aussi l'amitié, au sens général du mot, n'est-elle point rare; elle est partout mêlée aux rapports humains; seule l'amitié idéale, celle qui répond pleinement à la définition et qui exige des qualités presque surhumaines, peut faire dire au penseur de Stagyre : « Mes amis, il n'y a point d'amis. »

L'amitié est tellement souhaitée, que celui qu'elle abandonne se rejettera, plutôt que d'y renoncer, vers l'illusion propice, au besoin vers l'un de ces êtres dont l'instinct se rapproche du nôtre et dont la familiarité caressante a de quoi tromper nos faims d'affection. L'amour des bêtes est comme un prolongement inférieur de l'amour divin, où tous nos sentiments s'enracinent. L'amitié s'adresse à l'homme.

Chrétiennement, on ne saurait contester la valeur d'un sentiment loué par l'Écriture en paroles sublimes. La vie des saints, après celle du Christ,

nous renseigne sur les échos de cette sublimité dans les plus grandes âmes. Et à vrai dire, si l'on y réfléchit, on doit se rendre compte que le sentiment religieux est en corrélation étroite avec les affections de toute espèce, notamment celle-ci. Que pourrions-nous donner à Dieu qui ne fût inspiré secrètement et plus ou moins indirectement par ses créatures ? On aime comme on connaît, et nous ne connaissons Dieu que sous des espèces mortelles. Si je ne voyais les hommes et les autres êtres, je ne saurais pas qu'il y a Dieu ; si je n'appréciais les attributs des hommes et des êtres, je ne saurais que dire de Dieu ; semblablement, si je n'aime et ne reçois de l'amour chez les hommes, je ne suis qu'ignorance et impuissance pour l'amour de Dieu.

Quand je vous aime, mon Dieu, c'est encore sous des traits empruntés, avec des sentiments peu à peu glanés, sous l'impulsion de forces intimes entretenues quotidiennement par tous mes rapports et que j'oriente vers vous, Père des hommes, comme vers notre image. Car si nous sommes à votre image et ressemblance par la création, c'est vous qui êtes à la nôtre par la connaissance. Je ne sais rien de vous que pour l'avoir cueilli en d'autres que vous ; je ne puis achever en vous que ce qui fut amorcé loin de vous, sentiments ou actes ; je ne goûte, dans l'Évangile, les ineffables effusions qu'après avoir entr'ouvert mon cœur pour qu'il apprenne à recevoir des humains et à s'y répandre, avant d'ouvrir toutes larges ses portes à l'envahissement et aux exigences des amours divins.

C'est là, sans doute, une part de ce qu'a voulu signifier un grand homme, quand il a donné de

l'amitié cette définition admirable : « L'amitié est un commerce pour s'aider à jouir de Dieu. » Il ne faudra donc pas nous étonner de voir notre Sauveur et modèle s'adonner à l'amitié d'un cœur si ardent, ajoutant au large amour qu'il accorde à toute créature d'éclatantes prédilections.

Oui, c'est dans l'amitié et plus généralement dans le commerce chrétien des âmes que s'amorce le commerce immortel. Nous faisons ici-bas un apprentissage céleste. Dieu rapproche l'homme de l'homme afin de rapprocher l'homme de Dieu. Par cette grandeur d'aimer et d'être aimé, nous nous haussons, nous nous entraînons, nous vivons d'intérêts qui sont nôtres sans être les nôtres et nous prenons par là le goût de l'universel, le goût de l'éternel, qui est à tous et qui n'exclut rien.

Mais si Jésus donne l'exemple de l'amitié, il en donne aussi la loi, et cette loi est pour ainsi dire incluse dans sa personne même; car c'est en lui et en lui seul que l'amitié chrétienne s'étant établie, pourra ensuite s'éclairer et se régir.

La vie dans le Christ est le tout de nos conceptions catholiques; elle résume nos visées, et le cas de nos amitiés s'y rattache en ce que les liens universels créés entre nous tous par notre amitié dans le Christ ne sont pas *ex æquo*. Les membres d'un même corps, les organes, les cellules vivantes ne sont pas, d'un bout à l'autre de l'organisme, dans des relations identiques; il en est de plus ou moins apparentes, de plus ou moins proches, de plus ou moins sympathiques, au sens où sympathie signifie concordance du sentir. Ainsi, dans le corps du Christ

appelé chrétienté, sous le même Esprit divin qui nous organise, il y a des liaisons diverses; la Providence a voulu des proximités, des affinités, des sympathies natives ou acquises, des actions réciproques d'où résulte une communauté spéciale dans la grande communauté chrétienne, une fraternité de choix dans la fraternité baptismale.

L'amitié du Sauveur pour nous tous s'est communiquée et elle se répand; sa soif d'amour s'est communiquée de même : c'est la rencontre de ces courants dans le milieu organisé par son Père qui crée nos amours. Si donc on a pu dire : L'amitié, c'est une âme en deux corps, on doit ajouter chrétiennement : C'est le Christ en deux âmes. Dans l'amitié chrétienne, en vertu de mystérieuses prédestinations qu'il consacre, Jésus est aimé et Jésus aime; le Jésus collectif et éternel forme ses liens; en nous serrant la main, c'est à lui, indirectement, que nous marquons une charité plus intime, puisqu'il peuple, de part et d'autre, ces âmes devenues par lui et en lui un seul souffle aimant.

Il s'ensuit que l'amitié étant ainsi un cas particulier de charité, une grâce, elle devra se développer et agir conformément à l'ordre de la grâce; la Loi vitale du corps spirituel, qui est l'Esprit du Christ, devra s'y appliquer spécialement, y produire des effets sanctifiants et en assurer la fécondité pour l'œuvre chrétienne. « Je ne puis plus aimer quelqu'un, disait Lacordaire, sans que l'âme se glisse derrière le cœur et que Jésus-Christ soit de moitié entre nous. » On trouve là, distinguées, d'une part l'amitié vraie et la simple sympathie individuelle, de l'autre l'amitié chrétienne et l'amitié simplement

humaine. On serait complet en ajoutant, ainsi que le fait dire au Christ l'auteur de l'*Imitation :* « Sans moi, l'amitié est stérile. »

Et même, est-ce assez dire? La stérilité n'est pas le seul vice auquel soit exposée l'amitié hors de sa divine règle; elle peut verser dans cet égoïsme confus qui prétend aimer autrui en n'aimant que soi, je veux dire en aimant à aimer et en aimant qu'on l'aime; elle peut tourner en une sorte de conspiration qui oppose à ce qui n'est pas elle soit des passions intéressées, soit des misanthropies qui se consolent l'une l'autre; elle peut en venir parfois à de la complicité, à des vices fomentés à deux, grâce aux ressources d'une intimité qui devient alors intimement corruptrice.

Moyen de déchéance actif jusqu'à l'effroi, ces amitiés-là sont une cause de rapide désagrégation pour des âmes qui devaient se compléter par d'heureux échanges. Là est la pire école des cœurs secs et des cœurs pervers. L'action intime et réciproque, lorsqu'elle est mauvaise, fait tomber plus bas que ne pouvait espérer monter l'amitié sublime; elle donne raison au proverbe : *corruptio optimi pessima :* la corruption du meilleur, c'est la pire. N'est-ce pas Voltaire, ce génie à l'âme scélérate, qui a dit : « Les méchants n'ont que des complices, les voluptueux que des compagnons de débauche, les vertueux seuls ont des amis » ?

* * *

La vie amicale exige, pour être féconde, des qualités nombreuses qui se trouveront à tous les

degrés, mais qu'il faut préciser, pour que nos bons vouloirs s'en rapprochent. La confiance réciproque est en tête, comme identique d'une certaine façon à l'amitié même. Manquer de confiance, c'est ne pas s'ouvrir, c'est ne pas se donner, c'est ne pas s'aimer. Exclure de l'amitié tout calcul et toute composition d'attitude, se tenir dans la simplicité, s'accorder une pleine liberté de telle sorte que chacun puisse dire ce que l'autre est tout prêt à entendre : c'est la règle idéale.

Hélas, nous en sommes loin! et, vu l'imperfection qui nous est commune, un peu de prudence dans les meilleures amitiés est indispensable. On a observé très justement qu'il n'y aurait plus d'amis, si les amis savaient ce qu'ils disent l'un de l'autre; ce qu'ils se disent prête au même péril; rien de difficile comme de donner et de recevoir certaines vérités. Ce sera donc sous un léger voile que la confiance et sa fille, la confidence, feront route avec l'amitié.

Le support s'ajoute de ce fait seul et pour bien d'autres motifs encore à nos requêtes. Grâce à lui, l'amitié peut franchir les mauvais passages. Nos amis sont des hommes; nous le sommes également. Ce qui ne permet pas la confiance totale, à savoir nos défauts à tous, permet encore bien moins, pour chacun, le refus de comprendre et de pardonner. Le bras de l'ami se dérobe quelquefois pour tout autre chose que le manque d'amitié; la faiblesse, l'entraînement, l'oubli momentané interviennent, et aussi cette liberté que les plus aimants se réservent.

Quand nous savons qu'un ami nous a mal jugés,

qu'il a blâmé tout haut, qu'il concède facilement quelqu'une de ces misères que nous voudrions cacher ne pouvant les vaincre, c'est une déception. Pourtant, soyons vrais! ne prenons-nous pas des libertés semblables? Si l'ami a raison, serions-nous de ceux qui aiment mieux conserver leurs défauts que leurs amitiés? S'il a tort, ne voulons-nous pas porter le fardeau de sa faiblesse? Une rupture ou un affaiblissement de l'amitié pour ce fait est une infidélité au Christ, au Christ, dis-je, en sa vérité, tout au moins en sa miséricorde. Il faut que l'ami ait le droit d'enfoncer le poignard, comme fit Jésus pour la Femme aux sept glaives; il faut aussi qu'il puisse être imparfait, sans quoi, où irions-nous chercher nos amis?

On ne peut compter sur l'homme; l'appui qu'il offre est toujours le roseau brisé; un fond de dureté et d'imperméabilité nous sépare toujours; un lot d'égoïsme et de malice n'est jamais réduit : pourtant, il faut aimer, il faut croire, il faut donner son cœur comme on le donne au Christ, sachant seulement que la certitude décroît, que la perfection se dégrade à mesure qu'on descend du principe à ce qui s'y raccorde. Nous portons, nous, le trésor de la céleste amitié dans des vases fragiles; néanmoins, c'est elle, et le danger auquel l'exposent les heurts d'ici-bas doit redoubler notre patience.

Le sacrifice pour l'amitié tournera au positif l'attitude sacrifiée déjà de celui qui supporte. Choisir l'ami, ce fut le préférer à d'autres; se dévouer, c'est le préférer à soi. Selon la règle de Platon (Lois IV, 5), il faut mettre plus de prix aux services d'un ami

qu'il n'en met lui-même, et au contraire, accorder moins de valeur à ses propres bienfaits que l'ami n'en attachera. Dans ces conditions, les échanges de l'amour nous inviteront sans cesse à forcer nos mises. Attendre et ne point donner, est une duperie; c'en est une pour l'ami, c'en est une pour l'égoïste même, car *il est plus heureux de donner que de recevoir* (Actes, xx, 53). Si le sacrifice est la loi de toute vie vertueuse, si notre Christ l'exige, y renoncera-t-on à l'égard de ce Christ répandu qui a trouvé en l'ami sa représentation intime et sa part de choix? Le sacrifice, à le bien prendre, est la vraie nourriture de l'amour terrestre; c'est en lui que prennent force nos sentiments les plus élevés et à la fin les plus délectables. On aime bien davantage, quand on a donné de soi, et c'est une récompense.

*
* *

Reste à dire sur quels terrains la vie amicale aime à se déployer. J'en cite spécialement trois : les travaux communs, les loisirs, la vie religieuse.

Travailler, c'est-à-dire vivre, c'est pour les vies unies la plus normale des occupations. On est bien mieux ensemble, les yeux fixés sur un but commun et la main à l'œuvre, que la main dans la main et les yeux dans les yeux en des heures oisives. Il faut savoir se quitter pour courir plus promptement l'étape; on se retrouve au bout. On est toujours ensemble, quand on suit le même chemin. La route qu'on fait, les préoccupations qu'on partage et les tâches qu'on assume, confirment nos attachements,

parce qu'ils accroissent l'estime et mettent du grain de réalité sous la meule. Le poids des choses s'ajoute à celui des sentiments et affermit l'adhérence des âmes : sous le joug, les bêtes de labour prennent des gestes pareils et s'apparentent de plus en plus, comme une force unique.

L'essentiel n'est pas de bavarder inlassablement, ni de se donner les joies de la présence en ces séances d'abandon qui nous plaisent tant : c'est de vivre une vie complète ; c'est d'être, en Jésus-Christ, des vivants associés, fût-ce dans l'absence des corps, fût-ce dans le silence apparent des âmes. Plus tard, plus tard seulement, nous serons invités aux réunions sans terme et sans charges ; maintenant, il faut agir : laissons aux âmes païennes d'épuiser ici-bas toute leur amitié.

Néanmoins, la détente faisant à sa manière partie des travaux, la vie amicale s'étendra sur ces espaces paisibles, riches de moissons aussi pour la grange commune.

Quand on a le bonheur d'avoir des amis, il faut savoir, pour eux, délaisser la foule, goûter l'intimité, et pour cela se réserver, comme Jésus avec les siens, des heures de méditation délectable, de réconfort, d'échange des pensées, de contrôle des projets, de liaison des buts, de recherche des moyens, de douceur méritée par l'effort qui bientôt va reprendre, de fonte des amertumes dans cette eau calme où les cœurs viennent se rafraîchir et tonifier leurs énergies.

L'amitié aide chacun de ses êtres à aller au bout de soi, et elle les rend tous deux plus facilement

grands. Le désir de l'ami précède l'autre ami dans la voie et l'invite à y entrer avec allégresse; son opinion sur un cas obscur, sur un devoir, c'est une porte qui s'ouvre, et d'ordinaire, ce qu'il nous découvre c'est ce que nous pressentions, mais qui sans lui fût demeuré dans nos ombres. Il nous révèle nos pensées inconscientes, et aussi, en tant qu'organe de la Providence, les pensées que nous avions en réserve en lui.

Et puis enfin, dans la vie religieuse, la vie amicale achèvera de s'épanouir, en vue de se reverser, enrichie chaque jour, sur toute l'intégrité de notre vie catholique.

Tout est religieux, disons-nous sans cesse, une fois engagé dans le mouvement qui emporte vers Dieu, par le Christ, toutes les réalités temporelles; mais le culte est religieux plus directement; vouer l'amitié au culte et se lier auprès des autels, c'est donc se préparer une unité à laquelle ne manqueront ni les activités quotidiennes, ni l'atmosphère spirituelle où elles doivent baigner.

Entre jeunes gens surtout, se créer une vie religieuse explicitement commune, se donner des points de rencontre rituels et sacramentels, coordonner ses études dogmatiques ou apologétiques, ses initiatives, ses œuvres de charité, entrer dans des groupements, s'encadrer, s'obliger au bien, c'est une sauvegarde et une garantie de progrès que l'expérience proclame souveraines. « *Sois assidu avec l'homme saint,* dit la Sagesse, *avec celui que tu sais pratiquer la crainte du Seigneur et dont l'âme est selon ton âme* » (Ecclésiastique, XXXVII, 15-16). L'amitié

de choix, doublée ainsi d'affection mystique, prend vraiment une saveur céleste; Dieu reconnu par chacun dans l'autre y donne à l'âme chère un goût tout divin. C'est une révélation; c'est un contact du Christ dans une eucharistie à double présence : présence réelle de l'Ami divin et présence plus intime, en lui, de l'ami qu'il nous donne. Les meilleurs instincts s'éveillent alors et se développent; les deux vies surélevées offrent à l'amitié une surface nouvelle; l'horizon est plus vaste, l'activité et la tranquillité plus complètes, les pièges tendus à nos affections ne nous surprendront plus, et la douceur d'aimer sera toujours plus grande, car n'en serait-ce pas une de se dire : Celui que j'aime est aimé là-haut.

C'est devant l'autel, sur les degrés harmonieux où se rangeaient les chœurs des psalmistes, que fut chanté pour la première fois cet hymne d'allégresse amicale : « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Qu'il est doux, qu'il est bon, d'habiter en un comme des frères! » L'amitié chrétienne est toujours, ici-bas, comme sur des degrés; elle est ferme dans ses certitudes, mais elle vit avant tout d'espérance, et c'est à Dieu servi et aimé d'un amour commun qu'elle demande ses gages.

L'amitié chrétienne est une anticipation de ce temps où, les égoïsmes séparatistes ayant fondu, les accidents de la vie ayant cédé à l'ordre suprême, la hiérarchie de nos amours pourra s'établir en sécurité, et leurs joies se renforcer de nos tristesses présentes comme d'un souvenir.



XVIII

LA VIE CIVIQUE

La famille, l'amitié n'épuisent pas les combinaisons auxquelles s'adapte et que doit sanctifier la vie catholique. La sociabilité va plus loin, donc aussi nos devoirs. Nous ne pouvons abandonner à la pure laïcité des rapports amples et chargés de substance morale comme ceux qui se rangent dans le cadre de la nation. En guerre, comme aujourd'hui en paix laborieuse, si quelqu'un prétendait être catholique sans penser à la patrie pieusement, sans souffrir avec elle et sans une volonté de secours, qu'en dirait notre conscience?

La société politique est un fait naturel, donc un fait chrétien. A l'égard de cette construction où se révèle à l'état achevé l'architecture humaine, la vie individuelle n'est qu'une matière utilisable, la famille un premier arrangement, les rapports entre individus une disposition préalable. La vie publique est le vrai fait humain.

Ce qui pourrait nous persuader que la société politique et la vie catholique sont privées de communications, c'est que nous avons déjà, dans l'Église, une société catholique à laquelle nous ne pouvons ni substituer, ni mêler, ce semble, une société pure-

ment temporelle. Mais nous avons, bien des fois, exclu cette erreur qui consisterait à vider le temporel de toute signification religieuse, qui nous ferait croire à une séparation, là où il y a simplement distinction, puis emboîtement, et, enfin, pénétration universelle d'un même Esprit.

L'Église est proprement la société du surnaturel; mais le surnaturel écarté de la patrie, de la famille, des vies individuelles revêtues de leurs caractères temporels et engagées dans leurs liens, ne serait qu'une âme sans corps; il ne régirait plus la réalité humaine; il règnerait sur des abstractions; la Pensée créatrice ne serait pas véritablement incarnée, et son Esprit ne serait pas envoyé pour travailler à *renouveler la face de la terre*.

L'Église est la société des âmes; mais l'âme ne se définit point sans le support matériel qui appartient, lui aussi, à la substance humaine, et le milieu d'éclosion de cette substance, son milieu de développement, la famille, la cité, sont donc liés à l'Église par cela seul que l'Église s'inquiète des âmes. Fidèles du Christ et enfants de l'Église, nous devons l'être en tout, selon tout ce qui est de nous, avec toutes nos attaches.

L'Église est une patrie spirituelle; mais réciproquement la patrie est une Église temporelle, et en toutes deux, la liaison du spirituel et du temporel se retrouve. Elle aussi, la patrie, assemble « *les fils de Dieu dispersés* », bien que ce soit d'une autre manière. Par elle et par ses variétés dans les divers peuples, l'humanité à laquelle s'est uni le Verbe, dans laquelle son Esprit travaille, s'explique et se diversifie; notre espèce se déploie, offrant ainsi du

Verbe créateur une meilleure image et proposant à l'Esprit de sanctification une matière mieux élaborée, enrichie, bien rangée dans des cases protectrices, exprimant les virtualités de toute la race.

Ce que nous disions des individualités chrétiennes, qu'elles sont nécessaires, toutes, à l'incarnation, tellement que si l'un de nous fait défaut, c'est pour l'œuvre du Christ et pour sa survie en ce monde une perte irrémédiable, est vrai aussi des individualités nationales. La religion trouve ses cas dans les nationalités et y varie ses applications comme elle le fait dans les personnes singulières. Chaque nation apporte au Christ son fruit, et ce fruit ne ressemble à aucun autre; il ne peut donc être remplacé par un autre, même meilleur. Le lion ne remplace pas la fourmi, ni la fourmi l'abeille; rien ne remplace rien, parce que tout a sa raison propre, son reflet de la Raison éternelle, et, si je puis dire, sa part de Dieu. Quand donc ce Dieu veut s'unir à l'homme, comme pour se retrouver et s'achever en nous, il ne peut négliger les diverses races.

Le Christ marche sur le sol; il n'en oublie ni les divisions géographiques, ni les productions, ni les influences climatériques, ni les conditions en tant qu'habitat, ni ce qui en ressort au point de vue ethnique, politique, économique, intellectuel, moral, dans tout le cours de l'histoire que nous avons appelée son domaine, sous tous les régimes de vie qui, plus ou moins imparfaitement, nous révèlent l'homme.

« Toute la vie en Jésus-Christ », ce programme permanent doit donc comprendre, ainsi que nous

l'avions indiqué déjà, la vie civique avec toutes ses nuances. Si nous tentions d'échapper à nos devoirs sociaux, l'exemple du Sauveur et notre histoire chrétienne tout entière nous condamneraient. Jésus a été, lui le premier, citoyen chrétien ; il a eu le souci de son peuple ; il lui a fait sa part dans la grande humanité comme à chaque âme dans la poussière d'âmes ; il a hérité, en l'élargissant, de l'amour passionné des prophètes pour leur Sainte Montagne, pour le Temple à la fois citadelle et trône de l'Esprit. En lui, le citoyen des cieux et le fondateur d'une cité éternelle n'écartaient point le fils d'Israël, ils l'appelaient, car l'homme céleste est lié au terrestre, car la terre est dans le ciel et le temps dans l'éternité.

Dans sa Passion, nous le voyons consacrer à Jérusalem une part de sa souffrance et de ses larmes, après lui avoir jeté d'inutiles appels. Les Rameaux tiennent au vendredi saint, et c'est en ce jour de triomphe mortel que Jésus, remontant de Bethphagé sur l'ânesse et découvrant tout à coup, du haut du sentier, la ville avec ses hauts pinacles, s'écria en pleurant : « *Si tu savais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qui peut te procurer la paix !* »

Les disciples hériteraient de ce nationalisme attendri. « *Je dis la vérité dans le Christ,* écrira Paul, *je ne mens pas, ma conscience m'en rend témoignage : je porte une profonde tristesse et j'ai un deuil perpétuel dans mon cœur, car je souhaiterais moi-même d'être anathème, loin du Christ, pour mes frères qui sont de ma race selon la chair* » (IX, 13). Il parle ainsi en songeant aux malheurs de

son peuple, et, en d'autres circonstances où au contraire c'est l'orgueil du sang qui s'exalte en lui, il s'écrie : « *Et moi aussi, je suis un Israélite, de la postérité d'Abraham, de la tribu de Benjamin!* » (Rom., xi, 1).

Cette fierté et cette tristesse mêlées deviendraient, quand plus tard notre Église aurait conquis le monde romain, le fait de tous les chrétiens de l'Empire et notamment de ceux que nous appelons les Pères de l'Église. Le loyalisme touchant de ces générations, pourtant si éprouvées du fait de leurs autorités nationales, est une des beautés de nos anciennes histoires. Jésus-Christ avait racheté Rome; Rome était le moule où le bronze religieux prendrait sa consistance et son harmonie; la cité antique abriterait la cité chrétienne, et c'est pourquoi les Pères, au nom même de leur paternité spirituelle, s'attachaient au grand édifice dont l'Évangile utilisait la gloire fléchissante et dont les craquements retentissaient dans leur cœur.

De même, dans tous les âges et dans chaque nation, l'œuvre du Christ trouve abri et trouve occasion de s'appliquer à sa matière concrète; dans chaque nation par conséquent, les fidèles du Christ ont motif de fidélité nationale et d'un dévouement qui, dans les circonstances tragiques, va jusqu'à la mort.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles,
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.

Celui qui parlait ainsi, Charles Péguy, a réalisé ses paroles.

*
* *

Les devoirs de la vie civique ne peuvent être ici exposés qu'en un rapide tableau; mais du moins l'un d'entre eux doit venir au premier plan, car sa portée est universelle. Pour être un citoyen chrétien, il faut d'abord être un chrétien, il faut d'abord être homme.

Toute forme de vie a, dans le milieu où l'être évolue, son influence heureuse ou nuisible; toute créature essaime autour d'elle; l'homme qui vit dans le présent, est le père d'un avenir où tend à se perpétuer sa ressemblance, où se poursuit son œuvre; une société, avant d'être une marche en avant, est un héritage; tout ce qui se fait dans le privé, voire dans le secret, contamine ou assainit l'atmosphère commune.

Celui qui dit, se livrant à quelque vice : Je ne fais de mal à personne, celui-là s'abuse. Rendre malade la société en l'un de ses membres et compromettre en soi l'habitation morale au lieu de l' « édifier », poussant ainsi indirectement le corps du Christ, la cité de Dieu vers la destruction, ne serait-ce donc rien?

La vertu du citoyen est faite, pour une grande part, de la vertu de l'homme, comme la vertu de la patrie de celle du citoyen. Pour que la nation prospère, il faut qu'on lui procure l'équité de l'homme juste, la vie saine du tempérant, la retenue de l'homme chaste, la fidélité de l'époux et de l'épouse, la simplicité des vertus modestes, la droiture du véridique, l'effort du travailleur, le dévouement et le désintéressement de l'homme en charge, etc...

celui qui se donne à ces vertus dans une pensée de piété patriotique, sachant qu'il fait ainsi à sa ville « le cadeau d'un bon citoyen », mérite de ce fait la louange du patriote, et il est homme religieux par surcroît, si son patriotisme fait corps, dans son esprit, avec le culte *en vérité* que nous suggère l'Esprit de Jésus-Christ dans l'Église.

Cette vérité capitale, dont tant de patriotes échevelés n'ont aucun souci, s'appliquera spécialement aux vertus qui concernent les autres hommes. En exerçant une justice particulière orientée vers le groupe, on pratique la justice sociale. Tout ce qui s'adresse au concitoyen comme tel vaut pour la cité. Le compatriote, c'est la patrie même. Rendre service à un Français, c'est aider la France ; lui être gracieux, c'est la vénérer ; lui nuire, le maudire, ce serait l'atteindre, elle, et la blasphémer. Cela ne se sent-il pas aussitôt en exil, en voyage chez des étrangers, en guerre ? L'« union sacrée », là où elle est respectée, est une preuve de cette solidarité ressentie et de ce patriotisme mutuel qui nous invite à reconnaître en chacun le sang de la race. Mais cela est vrai toujours, et cela nous marque l'obligation où nous sommes de maintenir notre intégrité, pour que le bien de la patrie reversé dans l'œuvre de Dieu ait la sienne.

Ensuite, directement cette fois, la vie civique consiste dans un souci habituel et effectif de ce qui touche le pays, dans un amour éclairé de sa gloire, dans une participation volontaire aux charges publiques, dans le respect des autorités, dans une exacte

obéissance aux lois et aux règlements établis en vue de la sécurité, de l'hygiène et de la paix sociales, dans une participation intelligente au gouvernement du pays sous la forme du vote, dans l'action politique si l'on en est capable, dans l'adhésion aux organisations reconnues utiles, dans la propagande personnelle et dans toute contribution à la formation de l'esprit public, enfin dans le support des injustices, des vexations, des empêchements, des sacrifices qui n'atteignent que l'orgueil ou les intérêts égoïstes, toute part faite aux revendications nécessaires et à la préservation des biens dont nous avons charge.

Beaucoup de gens, même chez les chrétiens, paraissent imbus de ce sentiment que l'État est un ennemi, qu'il est fait pour être lésé, qu'on a le droit de le tricher, de lui échapper, à ses risques il est vrai, mais sans que la conscience catholique y ait nulle affaire. Quiconque trouve un moyen de s'exonérer d'impôts, de frauder l'octroi ou la douane, d'éviter pour soi ou pour les siens le service militaire, d'esquiver les règlements de tout genre, eussent-ils une importance évidente pour le bien commun, celui-là se croit en droit d'en user ainsi ; il cède à l'anarchie et il commet cette injustice de soustraire au grand corps dont nous sommes solidaires la part de bénéfice et de concours qu'il y représentait, rejetant des fardeaux qu'il faut bien finalement qu'on porte et des dettes qui, étant siennes, seront mises au compte d'autrui.

D'autres oublient que le respect et l'obéissance à l'égard des autorités, devoirs qu'ils reconnaissent dans l'Église, a ses applications dans le

civil. Les diverses constitutions politiques rendent assez différentes les règles imposées; mais le principe en subsiste, et nous ne pouvons admettre, catholiquement, ni les injures aux chefs du pays, ni la complète ingratitude dont sont payés, le plus souvent, leurs services, ni le refus d'obéissance aux termes de la loi. Nous devons aux chefs l'honneur, à cause du rang, la fidélité, à cause du rôle, l'amitié respectueuse et la gratitude, à cause du service.

Il est vrai, en cas d'abus et sous certaines conditions à déterminer, ces devoirs se modifient ou disparaissent. C'est un patriotisme, parfois, de résister soit passivement, soit activement aux abus de pouvoir. A certaines heures, il faut avoir ce courage et accepter ce malheur d'avoir l'autorité contre soi. Jésus en fit le premier l'expérience; nous savons qu'il n'hésita point à déranger ceux qui occupaient indignement la chaire de Moïse, lui qui était venu déranger le monde. Dans l'obéissance à l'autorité légitime, dans la résistance à l'autorité illégitime, dans le désordre apparent et dans l'ordre vrai, on sert, avec Jésus, la vérité et le bien, qui sont le pouvoir suprême.

Seulement, il faut se souvenir que la contre-partie de cette attitude est indispensable. Il n'y a qu'une excuse à la revendication du droit, c'est la volonté d'accomplir son devoir. Le droit ne se justifie que par le devoir; c'est pourquoi l'Évangile, qui va au fond des choses, ne nous a point apporté une déclaration des droits, mais un code des devoirs.

Enfin, d'autres, tout occupés de leurs affaires,

ainsi qu'ils disent, de leur famille, de leur profession, de leurs amitiés, bref, de leur cas, se désintéressent de la chose publique, comme ces femmes dont on dit, croyant leur faire un beau compliment : Elle ne pense qu'à son mari et à ses enfants. Il faut penser à tout. La famille, les amis, les affaires, la profession, c'est beaucoup, et, certes, la part la plus notable du devoir serait sauvée si nous étions vraiment irréprochables sur ces articles. Mais d'abord, je me défie d'un devoir ainsi mutilé; les mutilés ont d'ordinaire la santé délicate. Et puis, à le bien prendre, le devoir ne se divise pas; il veut être rempli tout entier; à celui qui choisit et qui laisse, on dira : Vous n'êtes ami du bien qu'en ceci et en cela, vous ne l'êtes donc pas tout court, vous restez donc tout court un ami du mal.

Là donc où il s'agit d'objets importants, et pour les autres à proportion, il est pleinement anticatholique de refuser le devoir social. On est tenu, en religion comme en moralité naturelle, de donner de sa pensée, de son cœur, de son dévouement actif à la chose commune, d'être un rouage petit ou grand, mais utile, dans le mécanisme où rien n'est sans action directrice, régressive ou immobilisante.

Et qui ne conçoit à quel point tous ces devoirs peuvent devenir tragiques, quand l'occurrence en fait pour le pays menacé une question de vie ou de mort!

La France dépend, en guerre, du moindre combattant, du moindre fonctionnaire, du moindre citoyen qui veut ou qui ne veut pas accomplir sa tâche. La France a besoin qu'on soit prêt à mourir

et à voir mourir, à se dévouer pleinement, à oublier ce qui en temps normal serait la part légitime des préoccupations personnelles, familiales ou amicales. Il faut servir jusqu'à bout de souffle. La vie civique, c'est, en ce cas, la vie sacrifiée ou consacrée; c'est la mort imminente, éventuelle, à petit feu, par procuration, en tout cas la mort de l'esprit propre et de l'égoïsme.

Après la guerre, la circonstance extrême n'est pas écartée. Nous nous trouvons dans une situation qui fait de nous des porteurs d'avenir, à une époque qui a toute l'ampleur d'une période du monde. Un nouvel univers politique, économique, moral; pour nous, Français, un nouveau Reims, un nouveau baptême national et un nouveau sacre, c'est le sens de la victoire.

Songeons alors que la vie catholique exige de nous une vie française intense et la poursuite d'une générosité dont la guerre n'aura fait qu'amorcer les œuvres. Pour la patrie du temps, pour la patrie éternelle, nous devons travailler d'un même cœur, sachant que l'Église et la nation, la cité de l'âme, celle du corps, la vie surnaturelle et la vie sociale ne sont que les faces diverses d'une réalité identique.

En tout il s'agit de l'œuvre de Dieu, du Dieu dont nous demandons chaque jour que la volonté soit faite *sur la terre comme au ciel.*

XIX

LA VIE HEUREUSE

La vie est tout entière dans l'alternative exprimée par ces mots d'un si vaste emploi : bonheur, malheur, joie, tristesse, plaisir, peine, jouissance, souffrance. Quand il s'agit de la vie catholique, le cas peut sans doute être envisagé d'une façon spéciale, il ne peut être négligé. Pour nous, ainsi que pour tous, la question du bonheur est une question centrale.

Confessons aussitôt que le droit au bonheur est inscrit dans nos codes chrétiens au même titre que dans l'instinct et que dans les morales séculières. Une doctrine émanée du ciel doit moins que toutes blasphémer la vie. Or, qu'est la vie, sinon une recherche? Et qui dit recherche suppose le désir, et le désir est relatif à ce qui satisfait, achève, perfectionne, béatifie, provoquant la jouissance, écartant la peine. Le bonheur est la vocation de l'homme.

N'est-ce pas ce qui ressort de l'Évangile, quand, au moment le plus solennel des manifestations galiléennes, Jésus, montant sur la Montagne et *ouvrant sa bouche,* comme disent avec emphase les évangélistes, pour déclarer sa doctrine, inau-

gure ses discours par ces mots : *Bienheureux sont ceux...* comme pour dire : Apprenez de moi le secret du bonheur, c'est le secret de vivre.

Mais les paroles suivantes nous apprennent que si l'instinct est droit en ses démarches fondamentales, et si toutes les doctrines amies du bonheur ont bien vu, on ne peut s'en rapporter à de tels juges, quand il s'agit non plus du fait, mais des conditions et de l'usage des joies que cette vie nous accorde. Seul est admis à en décider Celui qui s'est intitulé le Chemin, comme il est la Vérité et la Vie.

Le grave péril n'est pas ici de prétendre trop, comme si notre ambition, dépassant le possible, nous entraînait vers des chimères dangereuses; c'est bien plutôt de se cantonner dans de petits bonheurs et de compromettre ainsi les suprêmes.

L'erreur du malheureux, c'est de croire au bonheur,

a dit Lamartine. Ce n'est pas seulement le malheureux, c'est aussi le coupable, c'est aussi l'inconscient qui placent le bonheur là où il n'est pas, qui y croient pour un temps et dans des circonstances qui ne prêtent qu'à ses amorces. Aussi le premier bonheur est-il, pour le chrétien, de savoir éviter le bonheur faux.

« Si vous ne trouvez rien autour de vous qui vous satisfasse, écrivait saint Philippe de Néri, vous devez du moins être très content de ne rien trouver qui puisse vous contenter. » Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que, en raison des promesses évangéliques et des sublimes exigences de notre être, nous répudions, par notre profession de foi

catholique, et les joies puériles du « divertissement » au sens de Pascal, et l'optimisme béat qui paraît ignorer la misère du monde, et l'oubli insensé qui, du néant décoré d'illusion, peut nous jeter aux tragiques réalités éternelles.

Nous ne croyons pas au complet épanouissement que serait un bonheur vrai, tant que retentit la parole qui assombrit tout : « *La figure de ce monde passe* », et nous croyons encore moins à ce succès de l'aventure vitale, hors de Celui qui est la vie de notre vie, grâce à l'Esprit de rénovation et d'immortalité qu'il nous communique.

Chercher le bonheur hors des conditions de la vie et de son principe premier où tout s'enracine, ce serait une telle aberration, qu'on ne doit pas supposer cette insanité chez une créature consciente. Bonheur et vie coïncident; ils coïncident comme être et perfection, comme achèvement et réalité. Car, comme ce qui est inachevé manque encore de sa réalité; comme ce qui est imparfait manque d'être : ainsi, ce qui n'est pas épanoui dans le bonheur n'a pas sa pleine vie, il n'en a que l'embryon plus ou moins éclos, l'ébauche, et non l'œuvre.

Si donc la vie dont on parle et qui répond à notre espèce, naturelle et surnaturelle, a pour condition première d'être greffée sur Jésus-Christ et par là sur Dieu; si le rameau est incapable de produire son fruit, à moins d'être enté sur le Cep, comment compter sur un bonheur que le Christ ne fournirait pas, dont son Père ne serait pas la source? Un tel bonheur ne se conçoit même pas; il ne peut pas se définir; ses éléments, tels que nous

les rangerions d'après nos futiles expériences et nos vagues désirs, ne seraient que les traits d'une ridicule image. Le portrait de l'homme heureux a aussi ses grotesques et ses charges.

Mais, en Jésus, nous trouvons, avec le programme des joies, les moyens de réalisation qu'elles espèrent. En lui et par lui, la déformation se redresse et la chimère prend figure de réalité. Ne fût-il pas goûté et dût-il même céder momentanément à la douleur, le bonheur qu'on recherchait et qui fuyait, le bonheur qui était la raison de toute démarche et que nulle démarche n'avait permis de voir surgir, même dans les lointains, devient en nous une espérance quasi substantielle.

Il y a, dans la vie selon le Christ, une puissance propre de béatification. Unis à Celui qui sauve, c'est-à-dire qui relève, et, ramenant notre humanité à sa source, la restitue dans la grâce de son premier établissement, nous sommes des bienheureux, notre terre est un paradis, il ne manque au trésor dont nous sommes enrichis que la manifestation de ce qu'il porte.

Comme ces *vierges ouvrantes* au dedans desquelles on sculptait autrefois une crucifixion et une ascension, une âme en grâce avec son Dieu porte en soi tous les fruits de la Passion, et la gloire des résurrections y est contenue ainsi que dans sa graine. La grâce, en nous, est bien vraiment une graine d'immortalité, une semence de bonheur qui n'a plus qu'à verdir et à fleurir sous le *Soleil de justice*, dans la *terre des vivants*.

Un tel bonheur fondamental n'est au pouvoir

de rien ni de personne; nous le portons avec nous, si nous le voulons, avec Dieu qui ne nous manque point; nul accident de la vie ne pourra jamais l'atteindre; la tristesse n'en sera que le voile transparent, l'adversité que le moyen de croissance, comme le travail, qui, en latin, porte le même nom : *labor, dolor*. « Là où vous êtes, là est le ciel, » dit à Dieu l'auteur de l'*Imitation*.

Notre bonheur n'est pas d'avoir ceci ou cela, c'est-à-dire d'avoir peu, le peu que comporte au maximum notre avare terre, c'est d'attendre beaucoup et de fonder cette attente sur un gage ferme. Or, le gage, ici, est plus qu'un gage, puisque c'est le principe même des réalisations : Dieu, par son Esprit immanent en nous.

Du reste, et nous y insisterons, cette immanence n'est pas sans effets sensibles. La joie des fils de Dieu est un des faits les plus consolants de la religion. L'Évangile, qui est si grave, en est pénétré; Marie en donne le ton dans le *Magnificat;* les anges l'ébruitent, en annonçant aux plus petits « *une bonne nouvelle qui sera une grande joie pour tout le peuple* ». Cette joie, chez tous, est destinée à devenir permanente; c'est un état. Le Sauveur, au plus profond de lui-même où il goûte la divinité, en contient la source; à qui l'approche, dans la mesure où l'on s'abandonne, il communique le breuvage sacré.

* * *

Poursuivons l'analyse du cas. Le bonheur est

avant tout, pour le chrétien, dans la fuite des faux biens et la répudiation de l'illusion vitale, dans la marche assurée vers la béatitude vraie possédée ici-bas en espérance et en gage, dans l'avant-goût lointain de ce bonheur sous forme de joie intime et de paix. Ces points acquis, reste à juger de la vie heureuse au sens vulgaire, le plus immédiat et le plus facilement apprécié par nos appétits de bien-être.

Pour nous, comme pour chacun, le bonheur représenté par les biens de la fortune : santé, richesse, estime, jouissances d'art, loisirs savants ou littéraires, prospérité familiale, amitiés, etc., est une réalité appréciée. Nous en faisons l'objet de cette demande du *Pater* : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* ». Le pain, c'est ce qui entretient la vie, sous toutes les formes où cette vie apparaît à nos yeux avides. Quand il échoit à nos personnes ou à nos groupes, nous remercions Dieu d'avoir ainsi exercé sa paternité; cela nous semble normal, et ce l'est en effet, à ne regarder que la définition de nos rapports avec Dieu et avec ce monde. Mais si l'on songe à la destinée telle que la foi chrétienne l'envisage, à la brièveté de ce temps, au caractère d'épreuve et de passage de cette vie par rapport à l'autre, on en vient à penser que les bonheurs présents sont, bien plus encore que des réalités savoureuses, des symboles.

Disons : Ce sont des symboles réels, qui nous donnent partiellement ce qu'ils nous représentent, qui nourrissent provisoirement, en harmonie avec les desseins providentiels relatifs à chacun de nous, nos appétits immenses.

Il est des existences qui semblent destinées à figurer pour notre encouragement le bonheur de la vertu et, si je puis dire, la marche à l'éternité accomplie en pente douce. On y voit luire la bonté de Dieu, sa fidélité à ceux qui le servent; elles démontrent l'intérêt supérieur de ne pas calculer avec le devoir, de s'occuper de Dieu qui s'occupera de nous, selon le mot de Catherine de Sienne. Mais cette prédestination n'implique pas préférence de la part du ciel; dans des vies tourmentées peut se loger une vertu mieux éprouvée et plus riche de mérites. L'Évangile n'a pas dit : Bienheureux les heureux, mais *bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.*

Il y a dans le bonheur présent des pièges redoutables, qu'on évite difficilement et qui rendent le bonheur vertueux excessivement rare. « Plus j'étudie les gens heureux, avait coutume de dire le Père Lacordaire, plus je suis effrayé de leur incapacité divine (1). » « La vie heureuse et commode conduit volontiers à l'affaissement de l'âme. On jouit sans faire de mal, et cependant peu à peu le ressort se détend, la prière coûte, la mortification s'enfuit, on est, à l'égard de Dieu, dans un état négatif (2); » or, l'état négatif, c'est rapidement, au moral, un état de décadence.

Étrange condition de notre être! Nous sommes faits pour le bonheur, et le bonheur obtenu nous corrompt. Une sorte d'héroïsme est requis pour que la corruption foncière n'affleure pas, dès que le

(1) *Lettres à des jeunes gens*, lettre 21e.
(2) *Vie*, par Foisset, t. II, ch. x.

poids des douleurs cesse de la refouler : signe frappant de la dégénérescence native et de cette puissance d'abus que nous introduisons dans le permis.

N'en concluons pas que le bonheur en lui-même soit maudit. Le fait qu'il est si difficile de le concilier avec la vertu doit nous le faire honorer, dans le cas où cette conciliation se produit, à l'égal d'une noble infortune. Il est même plus vénérable à certains égards; car, disait Aristote (1), la vertu est digne de louange, mais la béatitude est digne d'honneur, représentant un plus haut degré dans l'échelle des êtres.

Quand l'Évangile nous dit équivalemment : Malheur aux heureux, ainsi qu'il dit : *Malheur aux riches,* ce n'est pas un anathème, c'est l'expression d'une commisération paternelle. Pauvres riches! pauvres gens heureux! Ces pauvres enviés sont pourtant ses enfants, et dans la mesure où leur cas devient parfois le nôtre, nous avons besoin de savoir comment utiliser ces moments de détente qui composent, en s'additionnant, notre vie heureuse.

Puisqu'il s'agit d'un symbole et d'un avant-goût, non d'une réalité décisive, il convient, sans rien dédaigner, de ne goûter qu'avec circonspection à ces prélibations indulgentes : « *Que ceux qui se réjouissent soient comme ne se réjouissant pas,* » dit l'Apôtre (I Cor., vii, 30). Il ne faut pas se laisser distraire des astres par un hochet; il ne faut pas s'abandonner à ce qui n'a point valeur par soi-même. La mortification des sens et la retenue pru-

(1) *Ethique à Nicornaque*, l. X.

dente de l'esprit, le dédain des vanités et des superfluités orgueilleuses, la modération dans les gains et dans les entreprises, le rejet des ambitions excessives dont l'engrenage entraîne aux compromissions et aux injustices, un équilibre exact entre le désir et l'utilité, entre l'état de vie et son décor, entre les choses et les personnes : telles sont, à cet égard, les garanties nécessaires.

Il faut ensuite rapporter à leur vraie source des biens que nous avons pu concourir à capter, mais avec des concours que tant d'échecs voisins nous soulignent. Le prochain nous a aidés ; nos parentés et nos amitiés, notre milieu social ont été pour notre navire le vent et le flot. Au-dessus de tous, Dieu était là, régissant, par sa providence, et les concours, et l'œuvre en cela même qui nous appartient. Attribuer à notre initiative seule ce qui n'est jamais de nous qu'en second, ce serait un détournement ingrat et blasphématoire.

Par ailleurs, cet oubli de remercier entraîne à exiger toujours plus. Si le bienfait gratuit nous paraît une dette, ne le sera-t-il pas pour l'avenir aussi bien que pour le passé ? Le prochain et Dieu seront donc toujours en dette ; nous les traiterons comme des insolvables et, ne songeant qu'à ce qui nous manque, oubliant même de rendre au bonheur cet hommage d'en jouir, nous laisserons l'aigreur, la bouderie orgueilleuse se substituer aux gratitudes filiales ou fraternelles.

Il faut, après cela, mettre en ordre dans sa pensée — afin que les actes en tirent la conséquence — les

divers éléments du bonheur conquis. Préférer les vanités aux solides établissements, la richesse à la santé, les avantages du corps à la réputation, l'honneur au mérite qui le fonde, l'amusement au travail, la vertu appréciée des hommes au service et à l'amour divins, ce serait un renversement de valeurs d'où sortiraient des effets sans nombre. L'appréciation est mère de l'action : si nous jugeons à rebours des valeurs de vie, le désordre est introduit à la base et la direction est perdue, l'égarement et les chutes sont inévitables. « *Ta lampe, c'est ton œil,* » dit l'Évangile. Un regard simple et droit sur notre existence est nécessaire au bonheur comme à l'infortune. Celui qui manque de beaucoup de choses pourrait être heureux encore, s'il savait bien juger de l'essentiel : inversement, celui qui a beaucoup peut devenir malheureux, si, ignorant de l'ordre des biens, il s'acharne à obtenir ce qui est de peu aux dépens de ce qui compte.

Il faut encore que l'heureux de ce monde sache partager avec autrui le bénéfice des prospérités. Un bonheur égoïste est un bonheur volé ; entre frères, rien ne peut être égoïste sans être injuste en un certain sens, offensant cette justice d'amour qui est le droit de nos rapports en Dieu et en Jésus-Christ.

La joie chrétienne doit nous rendre compatissants, accueillants aux joies d'autrui, inclinés vers les peines, secourables pour les besoins, reconnaissants pour les bienfaits, délicats pour les moins favorisés de la fortune, gracieux et attentionnés pour tous, au lieu du froid et de l'allure lointaine du mauvais riche. Il est odieux d'être tranquille

dans un monde livré à l'infortune pour la plus grande part, et de se renfermer dans son cas comme dans un château fort, pont-levis bien dressé et herses abaissées, avec de l'eau dans les fossés pour que nul n'approche. Offrir ainsi de loin son bonheur comme objet d'envie, au lieu d'en faire un objet de partage, c'est le dérober au Christ dans ses membres dolents et insulter au Père qui ne nous voit qu'en troupes fraternelles.

Et puis enfin, le devoir des heureux c'est d'être prêts aux retours de fortune, de ne regarder le bonheur que comme l'un des moyens, le moins bon, de se procurer ce qui seul demeure, et de s'orienter, à travers cette « vision de paix », vers la Jérusalem véritable à laquelle ce même nom est donné, cette fois en sa signification pleine.

Ce qui est dit au chrétien, sous la figure du bon serviteur, c'est ce qu'exprime dans sa conclusion la parabole des dépositaires : « *C'est bien, serviteur bon et fidèle : parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de grandes, entre dans la joie de ton Seigneur* » (Matt., xxv, 21). La joie qui nous attend est bien celle du Seigneur, du Seigneur Dieu et du Seigneur Jésus qui la communique, car à Jésus *tout a été remis entre les mains* et plus que tout les fins vers lesquelles tout marche. En cette joie nous entrons et elle entre en nous; elle est un flot qui submerge et dont on s'abreuve; elle nous dépasse pour se répandre dans tout le « corps du Christ »; elle est en nous pourtant tout entière, comme dans un organisme l'âme qui le meut est toute dans le tout et dans chaque partie.

La joie des membres est la joie du corps; la joie du corps est la joie des membres; Dieu, par le Christ, béatifie tout en tous. Entrez, chrétiens, dans la joie de votre Seigneur!

Mais c'est en cette même joie que dès ce monde, par l'intime de notre être sanctifié, nous sommes invités à entrer, quoi qu'il en soit des tristesses et des incidents de notre vie extérieure. Le bonheur n'est qu'un éclair dans une nuit d'orage, a-t-on dit : mais quand l'éclair est celui de la divine vérité et de l'espérance qu'elle fait luire, on en garde un éblouissement qui ne laisse plus à la nuit le pouvoir de nous imposer ses ténèbres. L'âme est dans la clarté; elle perçoit les divines promesses; elle jouit de la présence de l'Esprit de paix; elle est déjà dans son ciel et elle-même est un ciel, puisque Dieu l'habite; elle est entrée dans la joie de son Seigneur.

XX

LA VIE SOUFFRANTE

Le droit au bonheur est le premier article du code chrétien; mais l'exercice de ce droit est subordonné à des conditions temporelles si exigeantes et les hasards de la vie s'y introduisent tellement, qu'on voit se retourner presque, entre les faits qui procurent joie ou peine, l'ordre que la raison et l'instinct proclamaient. L'homme est fait pour le bonheur, il est voué à la souffrance. Ce n'est pas seulement du Christ en personne, c'est aussi du Christ collectif, l'Église, qu'il y a lieu de dire : « *Il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire* » (Luc, xxiv, 26).

Pascal, dans sa prière pour le bon usage des maladies, a marqué avec profondeur la place de la douleur chrétienne. « Je ne demande pas, écrit-il, d'être exempt des douleurs, car c'est la récompense des saints; mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre Esprit, car c'est la malédiction des Juifs et des païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolations sans aucune souffrance, car c'est la vie de la gloire; je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux

sans consolation, car c'est un état judaïque. Je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés et les consolations de votre Esprit par votre grâce; car c'est le véritable état du christianisme. »

Sauf que les péchés personnels ne sont pas la seule cause pour laquelle il convient de souffrir, ces paroles sont admirables. La douleur, non abandonnée à elle-même, mais relevée par les consolations spirituelles et mêlée des joies où nous avons vu un symbole et un avant-goût; la douleur non « judaïque », c'est-à-dire supportée en esclave; non « païenne », c'est-à-dire attribuée à la fatalité; mais la douleur par amour et reçue des mains de l'amour, en vue des fins que le Christ et son Esprit poursuivent en ce monde et obtiennent en l'autre : c'est en effet le véritable état du christianisme.

Cette vie n'a de raison d'être, après tout, que par l'épreuve. Puisqu'il s'agit d'« entrer dans sa gloire » non en bénéficiaire seulement, mais en vainqueur, il faut subir les conditions du combat. Et sans doute notre épreuve peut revêtir bien des formes; la joie aussi en est une, puisqu'elle exige une difficile maîtrise de soi-même; mais l'*épreuve* la plus normale est celle qui porte ce nom. Épreuve, mesure des forces, mesure du bon vouloir, expérience de ce que nous valons, mise au creuset ou au banc d'essai, témoignage, et, par là, souffrance, effort, support, humble et douloureuse patience : c'est là ce que veut la condition présente, pour que la condition future soit notre œuvre et que le Christ ne soit pas seul, sur la

route où il nous entraîne, à porter le fardeau de la croix.

Le Christ est notre tout, et pour cette raison, il doit être un spécialiste de la douleur ainsi que notre modèle en chaque chose. « *Homme de douleur et expert en infirmité* », c'est le nom que lui donnait le prophète (Isaïe, LIII, 3), mais il faut que nous soyons l'apprenti de ce maître. Il a pris à son compte le mérite sauveur quant à son principe, il nous en laisse une participation; toute douleur vertueuse sera le prolongement de la sienne et un mérite emprunté au sien, « grâce pour grâce ». « Il a bu la médecine amère que l'homme ne pouvait boire, dit Catherine de Sienne, comme la femme qui nourrit prend un remède à l'intention de son enfant » (1); mais l'enfant lui aussi goûtera l'amertume.

S'il se pouvait que le Ciel nous sauvât sans nous, le Christ aurait tout pris et nous aurions été allégés par son cœur de frère; mais cela ne se peut pas; ni chacun n'est ainsi sauvé, ni tous ne sont sauvés sans le secours les uns des autres. Il faut souffrir pour soi; il faut souffrir pour tous, le Christ souffrant d'abord pour chacun et pour tous, lui avec toute puissance, nous avec une puissance empruntée, avec *sa* puissance.

On ne voit pas un chef mener la bataille à lui seul; souvent même il ne s'expose pas : notre Chef, à nous, s'expose; il assume le principal; ensuite, il partage entre nous les rôles. Il laisse à sa passion des « manques » et nous avons la

(1) *Dialogue*. Traduction Hurtaud, t. I, page 59. Lethielleux, éd.

charge de les « combler »; nous achèverons en nous, à l'intention de nous-mêmes et de tous, ce qui a été commencé au calvaire (1).

Le Christ a accepté dans son cœur la plénitude des maux; mais sa chair, sa sensibilité d'homme et son esprit créé ne pouvaient que laisser déborder ce calice. Il n'y avait pas assez de place dans sa chair pour les plaies, dans sa sensibilité pour les spasmes, dans son esprit pour l'amertume : à notre fraternité il appartient de recueillir le supplément des douleurs. D'ailleurs, il y exercera ses reprises; il ne laisse pas au Cyrénéen la propriété de la croix; c'est lui, toujours, qui en nous, par sa grâce et par son Esprit, supporte, comme c'est lui qui, en premier, agit, décide, propose, aspire. En cela aussi nous sommes *en lui*, voués à l'œuvre passive autant qu'à l'œuvre active de l'incarnation.

Quelle grâce, pour nous, que cette terrestre impuissance de Jésus et que cette extension de sa personne qui nous permet de souffrir comme pour lui, avec lui et en lui ce que la vie cruelle nous apporte! Des fragments de la vraie croix sont partout dans le monde, et ce sont nos reliques sacrées. Un malade sur son lit, un blessé dans son ambulance, un mutilé qui se traîne péniblement, un ouvrier qui s'épuise de travail, un enfant méconnu, une servante humiliée, une mère ou une épouse en détresse, des amis séparés, un

(1) « Ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son corps, qui est l'Église. » Ephés., I, 24.

innocent calomnié et bafoué, tous, nous tous, dans tant de misères que Dieu nous envoie et que les païens ou les juifs éternels nous infligent, nous sommes porteurs d'un fragment de la croix; nous sommes avec Jésus qui, en notre nom, souffrit, au nom duquel, à notre tour, nous souffrons, en vue d'une rédemption commune.

Il ne faut pas détacher l'humanité de sa croix, non plus qu'en détacher le Christ; il faut seulement la soulager comme firent les saintes femmes. La croix est un présent royal; la croix est un présent éternel. La croix traverse le monde comme le Chariot mystique des anciens, pour cueillir ceux que le Christ invite. Ce n'est pas des événements ni des hommes qu'elle nous vient, elle descend en ligne droite du Calvaire et veut remonter, en nous y entraînant, là où remonte le Christ.

Pour qu'elle remplisse son rôle, il faut seulement qu'elle soit acceptée comme le Christ l'accepta. Jésus ne fut point passif, au cours de sa Passion; il la voulut en union avec son Père; on peut dire qu'il l'organisa. « *Personne ne m'ôte mon âme,* disait-il, *je la donne de moi-même* » (Jean, x, 18). Donner notre âme, chacun, pour que Dieu en dispose, c'est faire de la souffrance une fonction chrétienne, une utilité, une beauté, une consolation de l'amour, au lieu d'un malheur.

Nous savons à quel point la douleur mal reçue et mal supportée déprime un être et amortit la vie, chez celui qui aspirait à l'épanouissement, à la plénitude. La raison en est surtout dans le caractère contraignant de la douleur; c'est l'oppression de

notre vouloir qui amène la rétraction de nos puissances intimes, du fait de ce pouvoir étranger que nous ne pouvons ni fléchir ni vaincre. Que notre assentiment y soit donné et que le cœur uni au Christ s'unisse par lui à la volonté bienveillante du Père, tout change : la douleur se transfigure; un sentiment de liberté nous épanouit; nous sommes, avec le ciel, au-dessus de l'événement; de hauts desseins s'accomplissent par nous qui en partageons la gloire; nous employons avec Dieu, pour bâtir, la pierre lourde qui nous écrasait; nous nageons dans ce qui nous noyait; nous mettons à la meule le bourreau redevenu esclave ; nous avons toujours de la souffrance, nous n'avons plus de peine; les épines qui déchirent nos mains ne nous blessent plus le cœur.

Tolstoï fait dire à l'un de ses personnages, à propos de la souffrance cuisante : « L'essentiel est de ne pas penser. » C'est vrai, si l'on regarde à ce qui nous opprime; mais l'essentiel au contraire est de penser, s'il s'agit de ce qui nous délivre. Je pense à toi, Jésus, lorsque Dieu me visite; je pense à toi qui pensais à moi dans ton agonie, qui versais « telles gouttes de sang » pour moi et qui faisais ruisseler du haut du Calvaire l'eau et le sang qui purifient et qui embrasent.

Les effets de la douleur sont alors acquis tels que les a prévus notre amoureuse et ferme Providence. La douleur nous épure, et nous avons besoin de ce remède violent pour que les poisons de la vie et même son meilleur pain n'altèrent pas un organisme spirituel infecté dès ses origines. La douleur nous détache; elle est le coup de foudre qui rompt soudain

l'équilibre d'une vie oublieuse et qui nous met en demeure de songer aux grands objets, troublant à leur profit notre acclimatation en ce monde. La douleur forme notre âme, la martèle, la conforme au Christ, la dispose à se connaître et à connaître Dieu, la déprend de soi en lui faisant toucher son néant et son impuissance, lui apprend le recours au Ciel dont le commerce est tout son salut, lui enseigne à l'égard d'autrui la miséricorde et l'aide fraternelle, l'oblige à se concentrer, à se diminuer ainsi en extension, mais au profit d'un accroissement intime qui développe nos meilleures ressources.

La dispersion et l'oubli de soi dans des vanités heureuses ne favorisent pas nos vertus. On nous répète que la prospérité corrompt les civilisations et les pousse vers la décadence, que par contre ces gloires morales : les héros et les saints sont contemporaines des époques âpres, où chacun vit dangereusement et où les nobles êtres ont occasion de fournir leur mesure. Il en est de même des vies individuelles.

Comme les grandes pluies d'orage, les pluies battantes et interminables d'été deviennent la sève du blé, l'humeur des grappes pesantes, la souplesse du bourgeon, la fraîcheur du pré, la vie et l'ornement de la terre : ainsi la douleur chrétienne arrose, assouplit, féconde, devient « pain » comme dans la phrase du psaume, devient verger intérieur, source fraîche qui jaillit, prairie où poussent des fleurs immortelles.

Nous avons besoin de cette violence pour nous féconder; nous en avons besoin aussi pour nous protéger; nos vrais ennemis sont toujours nos flat-

teurs, hommes et choses. Qui sait si le salut n'est pas, pour tel être en péril du fait de ses succès et de sa tranquillité tentatrice, dans cet échec ou dans cette épreuve tragique que Dieu lui envoie, dans ce coup de cloche en avant de l'écueil, dans cet arrêt soudain en pleine course vers sa perte!

Là-bas, dans les régions de la mort éternelle, là où la souffrance sans Dieu tord des êtres sans espérance et, hors la communion de l'amour, les crucifie sans un regard au ciel, ne soupire-t-on pas désespérément vers les souffrances rédemptrices de la terre? Ah! si le damné pouvait être en croix!... Mais la croix ne peut être plantée que dans ce sol à la fois âpre et divinement fertile. La croix veut le tertre humain, dont elle fait un asile sauveur.

Mais aussi, la douleur, outre qu'elle est une utilité, est une beauté qu'on gémit, aujourd'hui, de voir avilie chez tant de pauvres êtres. Qui se doute, dans certains groupes, que la souffrance bien accueillie est plus grande que ce qu'on appelle grandeurs, que cette passante ensanglantée tresse une couronne plus belle que le laurier et plus belle que l'or! Être, après Jésus-Christ, l'un des points où la souffrance universelle prend conscience de soi et accomplit au bénéfice de chacun et de tous sa tâche rédemptrice, quelle sublimité!

Mais ceux qui rejettent le Christ ne peuvent pas jalouser ses glorieux opprobres. Ceux qui ont fermé le ciel et pour qui le coureur humain, épuisé de sa dernière étape, va buter contre le tombeau, ne peuvent songer à magnifier ce qui nous réduit à une sorte de mort vivante : l'impuissance,

la maladie, la ruine, l'humiliation, les séparations de l'amour, la détresse. On ne peut que déshonorer la souffrance, quand on lui retire l'âme de religion qui la fait glorieuse. La Niobé païenne était déjà morne et stupéfaite; la douleur matérialiste est hideuse et hagarde. Ils ont défiguré la martyre chrétienne; on ne la reconnaît plus; ils en ont fait une forcenée et une décharnée dont chacun s'écarte; ils ont vitriolé cette beauté!

Au vrai, il n'y a qu'une seule douleur qui soit supportable, c'est celle qui se fait sainte femme ou Cyrénéenne et, par amour, en larmes, mais avec un sourire dans le cœur, accompagne au calvaire son ami divin.

Les vrais amants de la croix ne souffrent plus uniquement par patience, mais par tendresse. Leur patience devient une impatience de se donner, de se prouver, d'éprouver à leur tour qu'ils aiment, de goûter âprement la douleur d'aimer à leurs dépens et la joie de cette douleur, de brûler, par cet holocauste, tout ce qui n'est pas l'ami et le service de l'ami, tout ce qui n'est pas son œuvre, son entreprise temporelle et éternelle, œuvre à laquelle ils s'attachent non plus dans le sentiment servile de celui qui subit ou qui ne pourrait se sauver de la sujétion que par la révolte, mais librement, comme l'esclave affranchi qui suit son maître par amour.

Quand c'est l'amour du Christ souffrant par amour, que l'âme chrétienne conçoit et excite en elle, ses sentiments se renforcent encore, ils s'exaltent parfois jusqu'à un rythme délirant; la « folie de la croix »

se contracte; en l'absence de douleurs, on s'en crée; la vraie souffrance de l'amant mystique est de ne pas souffrir; en présence de son Christ en croix, il défaille et se nourrit de sa peine. « Il se fait une extase amoureusement douloureuse et douloureusement amoureuse, » dit saint François de Sales (1). Comme au contact de sa propre douleur l'âme éprouve son amour : ainsi au contact des douleurs amoureuses du Christ, elle sent l'amour du Christ. Celui « qui a aimé le premier », a souffert d'aimer et a aimé souffrir; celui qui aime en retour souffre qu'Il ait souffert, mais aime qu'Il ait aimé jusqu'à cette souffrance.

Ces sentiments alternés s'enflamment mutuellement et se pénètrent; la compassion et la complaisance sont comme les battements du timbre électrique affolé sous le courant. Beauté de l'amour, laideur de la douleur, tout se mêle; mais la beauté l'emporte et la douceur est victorieuse. « Ou souffrir ou mourir » dira Thérèse d'Avila; car que faire en ce monde, si l'on ne se console en souffrant de la souffrance de ne pas mourir?

La vie souffrante du simple chrétien ne monte pas jusque-là; elle est toutefois féconde, et grande, et douce, malgré tout, dans la mesure de son unité avec la vie douloureuse et glorieuse de son Maître. Il faut toujours souffrir! On ne peut pas fuir son ombre; levez les bras et prenez votre course, la croix vous suit. Ne vaut-il pas mieux, au lieu de l'écarter désespérément, recevoir cette croix comme

(1) *Traité de l'Amour de Dieu*, L. V, ch. v.

Jésus reçut la sienne au sortir du palais de Pilate? Il a tenu, lui, dans le creux de sa main, toute la douleur humaine, et, divin semeur, il l'a jetée sur la terre, pleine de force; il l'a abritée un instant dans son cœur et il nous l'a rendue pleine d'amour.

Ah! certes, nous ne vénérons pas la douleur pour elle-même. Nous ne tombons pas dans le mysticisme voisin de la névrose qui retournerait les valeurs de vie. En soi, la joie est normale, la douleur ne l'est pas. Si nous portons la croix, c'est pour que la croix nous porte. Souffrir pour croître; souffrir pour mériter; souffrir pour expier; souffrir pour aider; souffrir pour Jésus-Christ et ses frères; souffrir comme on travaille, pour gagner sa vie, cette fois sa vie éternelle, c'est notre programme.

« Les saints, disait le bon curé d'Ars, sont moins heureux que nous; ils vivent de leurs rentes, ils ne peuvent plus rien gagner. » Nous gagnons, nous, quotidiennement, par un labeur actif et passif, ce que le Christ a commencé de payer. Au fond de bourse opulent nous joignons nos piécettes. Ainsi se forme, ainsi s'accroît, sans que rien ne s'en déprécie ni ne s'en perde, le trésor du temple éternel.

XXI

LA VIE PAUVRE

Il est deux conditions de notre vie dont l'importance première n'a pas encore retenu notre jugement; nous n'avons pas confronté avec elles la pensée catholique, ni suggéré l'utilisation de l'une ou de l'autre. La richesse et la pauvreté intéressent cependant au plus haut point nos courtes études.

Avant tout, il faut marquer la signification humaine de l'argent. On verra bien ce qu'il vaut, à juger de son vrai rôle.

Quant à son origine, l'argent représente du travail passé, de l'intelligence, de l'expérience, de la patience, de l'application, du support, de l'épargne. Quant à sa destination, il représente de la vie sous toutes les formes où la vie se déploie; mais, à titre direct, il est le représentant de la matière, et de là vient, quand on y réfléchit, à la fois sa louange et son blâme.

L'argent est, comme la langue, la meilleure et la pire chose. Le moraliste qui l'absout voit tout de suite un adversaire qui se lève, et ce dernier, si on le prenait au mot, accourrait bientôt à toute vitesse pour détruire les effets de ses discours.

A le prendre en général et de très haut, l'homme n'est pas fait pour la pauvreté, mais pour la richesse. La richesse, c'est notre être qui se soutient, se défend, se complète, s'étend, se décore et se communique. Des étais, des rallonges, des armes, des ornements, des moyens de communication, des moyens d'action, voilà ce qu'elle procure; une amplification de nos journées et une extension de nos domaines, un multiple élargissement de notre âme, voilà ce qu'elle permet.

L'homme riche possède la terre, la mer, le génie, les chefs-d'œuvre, les villes et les campagnes; il est le client et le bénéficiaire de la civilisation; il est en état d'utiliser le monde, d'en attirer vers lui la sève nourricière, à condition d'avoir en soi de quoi s'en nourrir.

L'homme qui ne peut pas pourvoir à sa subsistance et à son progrès, à son utilisation et à son adaptation, n'est pas pleinement homme. Celui qui ne peut pas dépenser ne peut pas vivre. Celui qui ne peut pas dépenser pour tout ce qui est humain ne sera qu'en partie un humain. Chaque homme est relié au tout; il en est un fragment, mais un fragment accapareur que tout le reste attend pour obtenir sa destinée propre en servant la sienne. Être impuissant à l'égard de cette préhension conquérante qui nous fait entrer de toutes parts dans la nature, dans l'histoire, dans la société, en nous-mêmes, c'est être diminué dans son être et dans son destin.

Au point de vue moral même, on ne peut pas dire que la richesse soit indifférente. Les statistiques affirment que, pour un état de choses donné,

la criminalité s'élève ou s'abaisse selon le prix du pain. Les rapports de police s'en inquiètent. La pauvreté a de quoi être vertueuse; mais la misère est mauvaise conseillère; elle rétrécit et ligote l'âme; elle déprime, elle aigrit et à la fin désespère. A moins d'une résistance quotidienne et portant sur tout, elle démoralise. Elle nous réduit à la condition d'esclaves et nous expose aux vices de l'esclave. Être mis par la vie comme au pied du mur et demeurer intègre, c'est de l'héroïsme, et il y a peu de héros.

A l'opposite, le riche a la possibilité d'élargir son âme, de cultiver ses facultés, de fréquenter ce qui élève, ce qui épanouit, d'assurer son indépendance spirituelle autant que matérielle, de secourir autrui et de fournir ainsi une image bienfaisante de Dieu. Il a ce qui manque au misérable au point de vue des ressources et ce qui manque au pauvre au point de vue de l'action.

Vraiment, dans l'ordre des valeurs, eu égard à la constitution de la vie, il paraît bien qu'on puisse dire : Le riche est le premier, le pauvre est le dernier des êtres; le riche, c'est l'homme; le pauvre est un chétif et un avorton.

Et pourtant il a été dit par Celui dont la parole ne passe pas : « *Bienheureux les pauvres* ».

Il est vrai, le texte précis n'est pas tout à fait tel; il y est dit : « *Bienheureux les pauvres en esprit, les pauvres selon l'esprit* »; et à plus forte raison n'y est-il pas question de la misère. Mais je ne veux pas établir en ce moment la conciliation entre le Livre saint et l'expérience; je

veux seulement présenter quelques remarques dont la présence à notre esprit aiderait à débrouiller ce délicat problème. Il faut voir notre vie de tous les côtés, dans son fort et son faible, dans son haut et son bas, et si elle a plusieurs visages, il n'en faut oublier aucun.

Observons donc que l'éloge de la richesse prise en soi, à l'égard de l'homme en général, ne conclut pas aussitôt au bonheur de la richesse privée, et que par conséquent, dire : La richesse, c'est la vie, c'est la civilisation, n'empêche pas qu'on ne puisse dire ensuite, à un point de vue personnel : Bienheureux les pauvres. Que de biens sont en notre usage qui ne sont pas à nous! Le soleil ne nous appartient pas; les plaines, les verdures, les montagnes qui nous offrent leur rideau ou leur piédestal ne passent pas de contrats de vente. Les chefs-d'œuvre de l'esprit humain sont, pour des sommes vraiment dérisoires, ou bien gratuitement à la portée de qui les peut comprendre; les paysages sont libres et le Louvre est ouvert. Grâce à la solidarité sociale, nous avons à peu de frais la disposition d'une foule d'avantages auxquels n'est attachée aucune servitude ni aucune tentation vénale. Pour peu qu'un homme ait en soi de quoi extraire ce que contiennent pour lui toutes les choses communes, il est un riche avec peu d'argent, alors que le riche, s'il est sot, ignorant ou podagre, en vérité ne possède rien; il peut passer les doigts dans son or, son or est bête, ignorant et impuissant comme lui.

Songez au communisme idéal de nos premiers pères, tel qu'il nous est décrit dans les *Actes des Apôtres*. Un tel état, s'il se réinstallait, nous rendrait tous pauvres, et cependant permettrait fort bien que nous fussions tous riches d'une certaine façon. Nous n'aurions rien en propre et nous pourrions utiliser tout; la civilisation aurait licence de monter, d'accroître indéfiniment et harmonieusement la richesse humaine, et chacun de ceux qui en auraient leur part ne serait ni encombré, ni tenté par l'appétit et les entraînements des biens.

Je sais qu'une telle pratique nous dépasse; mais elle réduit, à l'envisager seulement, l'utilité prétendue d'être riche.

Les philosophes anciens, qu'on ne saurait accuser d'avoir méconnu la haute vie, qui la voulaient pour leur peuple et se montraient les premiers des agents civilisateurs, furent presque tous amis de la médiocrité. Ce n'était certes point par médiocrité d'âme. Ils voulaient être libres, jouir des biens suprêmes et réduire à leur rang de serviteurs lointains les avantages qu'on tire des biens matériels.

Car, c'est à cela surtout qu'il convient de songer. Vu la complexité de la vie, l'argent est un instrument qui peut passer à certains égards pour universel; les richesses spirituelles elles-mêmes peuvent être ici ou là en la dépendance des biens matériels; mais au fond, c'est l'inverse qui est le vrai.

En dépouillant le cas de toutes ses complications accidentelles, on doit dire : Richesse égale matière; or, l'essentiel de l'homme est esprit.

Qu'un minimum soit requis pour éviter les graves tentations d'une pauvreté excessive, soit! — encore

conviendra-t-il de s'en remettre, ainsi qu'en toutes choses, à la Providence. — Mais en tout cas, ce minimum n'est pas la richesse. En fait, la plupart des hommes supérieurs ont été de condition médiocre, la plupart des bons chrétiens aussi. Les extrêmes sociaux sont les régions du découragement ou de l'orgueil; la corruption s'y introduit souvent par des voies diverses, à moins qu'ils ne suscitent l'héroïsme.

Ayant à faire une route difficile, il convient de se munir de ce qu'il faut, mais aussi et peut-être surtout d'alléger son bagage. Le guide des Alpes met dans son sac une nourriture réduite autant que substantielle, un chandail contre les tourmentes de neige, des crampons pour la glace, une lanterne pliante et des allumettes, un savon, un réchaud à l'alcool quelquefois, et c'est tout; il n'a pas de trousse de luxe ni de boîte à musique.

Le plus riche, à dire vrai, est celui qui se crée le moins de besoins, qui vit plus proche de la nature, qui au lieu de songer : Il me faut ceci, et de courir par tous les chemins à la recherche de ce pactole, a la sagesse de dire : J'ai ceci, ou en tout cas je puis avoir ceci, et ramène ses besoins dans les bornes de son pouvoir.

L'indépendance que nous prêtons à la richesse ne consiste pas à avoir beaucoup, mais à pouvoir se contenter de ce qu'on a, et cela est avant tout une question d'âme; le moindre paysan y peut atteindre mieux qu'un Rothschild. Et précisément, mon héros serait bien plutôt l'homme d'une petite terre, ou le bon curé de campagne dont le sort a tellement tenté le Père Lacordaire, ou le fermier qui cultive son

âme en même temps que son champ, qui est solide sur la planète, qui y marche d'un pas assuré, qui n'y titube pas comme un héros de salon, qui est une personne naturelle, non artificielle, qui a le port des montagnes, non celui de l'orchidée ou du dahlia bleu, qui ressemble à Adam, non à Don Juan ou à Sganarelle, et dont le cas a l'épaisseur d'un menhir ou d'une pyramide, non celle d'une feuille d'or.

« Un grand cœur dans une petite maison, a écrit Lacordaire, est toujours ce qui m'a touché davantage ici-bas (1). » Un beau feu ne brille que mieux dans une maison obscure; un diamant de grande valeur demande à être enchâssé simplement. Le modèle des humains, Jésus-Christ, n'a pas été d'une misère nuisible à son rôle; mais il a été pauvre. Sa divine mélancolie marquait un jour d'un trait sublime le dénuement volontaire où il s'enfermait : « *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel ont leurs nids, le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête* » (Matth., VIII, 20). Dans sa doctrine comme dans sa pratique, le dédain des richesses vénales et le souci des biens supérieurs sont constamment au premier plan; c'est le premier mot et presque le dernier du *Sermon sur la Montagne;* car si la charité y occupe le sommet, son ennemie la cupidité, son ami le renoncement volontaire l'avoisinent de près dans les avertissements du Seigneur.

Les pauvres selon l'esprit sont donc bien, humainement et chrétiennement, nos modèles; s'ils sont pauvres en réalité, ils ne refléteront que mieux nos

(1) *Lettres à des jeunes gens*, 48e lettre.

pensées; s'ils sont des porte-croix, le mystère de Jésus s'y imprimera davantage; ils seront la partie de son « corps » spirituel qui appellera le plus d'estime et de bénédiction.

Le pauvre, ou en tout cas celui qui vit petitement, est par vocation dans un état de préparation aux vertus chrétiennes. Ressemblant à Jésus-Christ, il n'a qu'à en tirer les conséquences. Et certes, cela n'est pas facile; mais les difficultés du dehors ne viennent du moins que dans une mesure compliquer celles qu'on ne peut fuir au dedans. Le pauvre est sur la voie royale; il est aidé là où d'autres sont tentés; s'il a ses tentations aussi, elles sont moins graves et moins permanentes; le travail et la sujétion relative de sa vie l'écartent de bien des vices entraînants.

Au vrai, c'est le caractère propre du chrétien, de se détacher de ce monde en tant que but dernier et en tant qu'objet principal de nos recherches. Le chrétien vit ici, mais n'est pas d'ici; il appartient au monde supérieur. Or, l'argent est proprement l'équivalent de ce monde de passage, le représentant du temporel, du charnel, par opposition au spirituel qui, même sur terre, fait de nous des créatures célestes.

Au moins, si nous voulons goûter ici-bas à ce que Dieu donne, sachons choisir les dons les meilleurs, et ce sont, quoi qu'en pense la sottise humaine, ceux qui ne coûtent rien. La santé, la gaîté, un rayon de soleil sur nos têtes ou dans notre cœur ont plus de prix pour le bonheur que tout un amon-

cellement de richesses. Le travail, l'amitié, une société soigneusement choisie, un peu d'art, un peu de saine et intelligente distraction, des lectures, voilà ensuite les vrais biens. Dans une famille d'abord bien unie, introduire autant qu'il dépend de nous ces valeurs premières, les y garder, les y cultiver, c'est nous béatifier temporellement, et c'est nous préparer à l'action supérieure de la grâce.

Mais d'ailleurs cette dernière a de quoi nous remplacer tout. Le vrai chrétien dit avec saint Paul : *Mihi vivere Christus est : pour moi, vivre, c'est le Christ,* c'est-à-dire c'est être uni au Christ, en vue d'une destinée non plus caduque et vacillante qu'on cherche toujours, au moyen de la richesse, à rétablir et à consolider faiblement, mais immuable et immortelle. Riche ou pauvre ici-bas, cela ne fait rien, si l'on est mort à cette pauvre vie, si l'on sait qu'elle meurt, si l'on s'ensevelit avec elle non dans le désespoir ou dans un pessimisme ennemi de l'homme, mais en Dieu où, avec le Christ, notre vie se réfugie et se rassure. « *Placez votre affection dans les choses d'en haut,* dit l'Apôtre, *non dans celles de la terre, car vous êtes comme morts, et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ* » (Col., III, 2-4).

La véritable pauvreté n'est pas, pour le chrétien, ni d'ailleurs pour l'homme, de manquer d'argent; ce n'est pas d'être placé, faute de biens, dans telle ou telle condition réputée inférieure, c'est de penser pauvrement, d'aimer pauvrement, d'avoir un pauvre caractère, de ne s'éveiller qu'à de pauvres conceptions et de ne goûter que des perceptions

vulgaires, de ne savoir pas s'adapter, ou bien faiblement, à la richesse inépuisable dont la nature et la surnature associées nous inondent. Ce qui importe, ce ne sont pas les conditions fuyantes de la vie, c'est *notre* condition; or, sous le ciel bleu, avec la nature pour compagne et avec Dieu pour père, nous sommes toujours de riches héritiers.

L'homme véritable, celui qui est quelqu'un, au lieu de chercher à valoir au moyen de quelque chose, celui-là est toujours riche; celui-là mène la vie et n'a pas besoin d'en montrer le décor; celui-là a une âme pleine et supporte facilement d'avoir un peu ou beaucoup les mains vides. Celui-là sait cueillir des relations intimes, cordiales, rares il est vrai, mais exquises, des amis de choix, et ne quête point les suffrages des sots qui ne s'accordent qu'aux brillants dehors.

Les paletots, les tapis, les lambris et les plafonds Louis XVI, s'ils ne font que déguiser le néant de leur possesseur ne sont-ils pas eux-mêmes un néant, un inutile faste? C'est un château abandonné que celui où ne vit pas un homme! Un homme, un homme de bien, un héros s'il se peut, en tout cas un chrétien, une belle intelligence éclairant une belle conscience : voilà le riche. Dépourvu ou non de ce qu'on appelle fortune, cet être-là exerce, du sommet de vie où il a su monter, une royauté tranquille. Son haut domaine s'étend sur cela même qu'on croit lui manquer. Privé de maintes choses, il en possède l'équivalent supérieur; car en refusant d'en user hors la Providence, il s'approprie dans son âme tout ce que Dieu a fait. La Providence elle-même à laquelle il s'identifie par amour est sa haute

richesse, et c'est pour lui un bien total que ce trésor de la pauvreté en esprit; car c'est devenir le maître du monde que de le mépriser.

« *Voilà pourquoi,* conclut le divin Maître, *je vous dis :* « *Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez et boirez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez.* » (Telles sont bien les questions que pose la richesse.) « *La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement?* » (Les vrais biens sont les biens de la vie, et parmi les biens de la vie tout d'abord les biens de l'âme.) C'est pourquoi « *cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* » (Matth., VI, 25-33).

Chaque jour arrive vers nous les mains pleines. Même dans la pauvreté, Dieu nous verse des torrents de biens. La nature et les siècles ont travaillé pour nous; ils nous ont patiemment préparé la table. A nous asseoir en paix toute la terre et tout le ciel nous convient, car ceux qui sont là-haut et qui ne manquent plus de rien savent bien qu'étant ici, ils ne manquèrent non plus d'aucune chose vraiment nécessaire. *Le Père céleste savait qu'ils en avaient besoin,* et lui *qui revêt l'herbe des champs qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four,* munit à bien plus forte raison de ce qu'il faut la riche, la somptueuse pauvreté de son héritier en voyage. Mais nous, ignorants et inconscients, nous méprisons les trésors que le présent diligent nous apporte; nous désirons, désirons, désirons, regardant toujours plus loin, ambitionnant toujours davantage, lançant nos cœurs et épuisant nos volontés

en de toujours vaines recherches, et pendant ce temps, ce que chaque jour nous offrait, chaque jour, silencieusement, le remporte; l'Infini et ses vestiges se trouvent dédaignés, et, même dans l'abondance, si elle vient, nous n'étreindrons désormais que des fantômes.

Disons à Dieu, enfin convaincus d'une doctrine qui trouve en nous à la fois tant de contradiction et tant d'appui : Je le crois, Père, vous seul savez ce dont j'ai besoin, et dans la pauvreté vous avez le pouvoir d'enfermer toutes les vraies richesses. Votre amour ne nous délaisse point; ceux qui ne font qu'un avec l'Élu de vos complaisances ne manquent pas plus que lui; pauvres, ils sont riches en lui. Cette pauvreté, qu'on attribue au hasard ou à la malice, est fille de votre charité et son héritière. Quand votre Fils goûtait sur la croix la liqueur parcimonieuse et amère et quand, esclave vendu pour trente pièces d'argent, il n'avait plus que son corps pour tracer sur du bois le signe du salut, il se remettait entre vos mains et déjà distribuait des royaumes.

Donnez-nous d'accepter de lui le royaume qu'il vient offrir à chacun de ses frères. Inspirez-nous assez pour le comprendre, quand il nous parle un langage où l'âme païenne ne trouve qu'amertume et folie. Nous répèterons avec lui, en toute situation, et surtout dans la pauvreté effective où se réalisent le mieux ses paroles : « *Bienheureux,* oui bienheureux, *les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.* »

XXII

LA VIE OPULENTE

« Remarquez, disait sainte Thérèse à ses filles, que dans le monde, ce n'est pas le mérite des personnes qui règle les marques ou témoignages d'honneur, c'est le chiffre des revenus. O misérable monde! » Et elle ajoutait, dans un de ces sursauts de gaieté dont elle était coutumière : « Voilà de quoi vous amuser, quand vous serez en récréation. »

Ces paroles ne sont pas un verdict contre la richesse; elles signifient seulement que la richesse du riche, s'il en a une, n'est pas toute dans ses trésors. Le prix de l'argent n'en est pas diminué, il est seulement mesuré, et nous maintenons, nous devons maintenir le jugement favorable auquel nous souscrivions quand nous parlions de la richesse prise en soi.

Que s'il s'agit non plus de la richesse en elle-même, mais du riche et de la richesse du riche, évidemment le cas est tout autre. Le fait seul d'être riche ne comporte par lui-même aucune espèce de qualification; tout dépend de l'homme. Si l'homme est bon, sa richesse est bonne; s'il est mauvais, sa richesse est mauvaise, et comme, même bon, l'homme est toujours un homme, la richesse est dange-

reuse, comme toute puissance en de fragiles mains.

Le fond des choses est ici exprimé par saint Augustin, qui marque excellemment, dans un de ses sermons, l'usage des richesses et par suite la vraie norme pour leur appréciation. « L'or doit marcher derrière toi, dit-il, et non pas toi derrière l'or. L'or en lui-même est bon, car Dieu n'a rien créé de mauvais. Ne sois pas mauvais, et ton or est bon. Si tu es mauvais, tu marches derrière l'or. Si tu es bon, l'or marche derrière toi, tu le mènes, tu n'es pas mené par lui, tu le possèdes, tu n'es pas possédé par lui (1). » Le proverbe a résumé cette doctrine en disant : L'or est un bon serviteur et un mauvais maître.

Or, je dis que cette règle a de quoi dirimer tout. Et il s'ensuit d'abord qu'il y a certainement de bons riches, mais qu'il n'y a pas de bons amateurs des richesses. Je dis amateurs, c'est-à-dire qui aiment les richesses comme leur premier bien, qui s'y dévouent, qui s'y attachent comme le chien à la piste. Courir à toute vitesse après la fortune et lui accorder une valeur qui prédomine dans notre estimation sur ce qu'elle doit servir, c'est d'avance être corrompu, et à cette corruption anticipée s'ajoutera, après le succès, une corruption pire.

L'emprise de l'or sur l'homme se réalise de bien des façons. Il en est une première, négative, qui est vicieuse déjà et qui prépare les autres : l'or fait de l'homme qu'il possède un oisif et un inutile.

Quand on demandait à Thémistocle mariant sa fille lequel il préférait de deux prétendants, l'un

(1) Saint Augustin, Sermon CCCXI, IX.

fortuné et qui ne faisait rien, l'autre laborieux et pauvre, il répondait : « J'aime mieux un homme sans argent que de l'argent et pas d'homme. » Celui qui passe dans la vie sans y laisser une trace d'activité, alors que l'activité universelle se déploie pour lui et que sa fortune, précisément, représente un effort passé, effort dont il est le gouffre, au lieu d'en être une vive et active fontaine, en vérité, celui-là n'est pas un homme. Échappant à l'activité de l'espèce, il échappe à la louange de l'espèce. Une montre en or, mais qui ne marche pas, est-ce bien encore une montre? La vie humaine ne consiste pas en ce qui la meuble et en ce qu'elle emploie, mais en ce qu'elle sait rendre. Il ne s'agit pas, pour être un vivant, de posséder *de quoi vivre*, il faut vivre.

Pourquoi les autres hommes auraient-ils travaillé et travailleraient-ils sans relâche pour celui qui ne fait rien, et pourquoi le pin de la montagne, l'ardoise bleue, le chaume d'or accourraient-ils joyeusement pour abriter la maison de cet inutile? La nature et les hommes nous servent, le ciel nous couvre pour que nous-mêmes nous servions à l'œuvre immortelle; la richesse passe de main en main pour s'accroître et s'utiliser en une commune fraternité de jouissance et d'effort. L'inutile, qui a rompu le pacte, s'est mis lui-même au ban de la nature, et des hommes, et de Dieu. On ne mérite pas la lumière des astres, quand on ne travaille pas aux fins qui les font briller dans le ciel, comme les lampes d'une active demeure.

« La hideuse pauvreté des gens riches » dont parle un de nos soldats en méditant devant la

mort sur les lois de la vie, c'est bien cela d'abord (1). C'est ensuite, et plus gravement, l'esclavage des vices. La richesse au service de la passion, de quelque espèce que soit celle-ci, c'est la force donnée à un être de caprice et de violence; c'est l'exaspération des pires instincts de l'homme et la sécurité, l'impunité qui en développent l'orgueil; c'est l'ampleur des moyens appuyant des desseins qui normalement doivent aller de pis en pis, car l'or, cet infini, au service d'un autre infini, la concupiscence, ne peut qu'en activer les débordements.

L'éclat de l'or évoque toutes les images de la vie, et dans le son qu'il rend nous entendons chanter tous nos rêves : si le chant devient un cri de passion et si des images infernales rutilent, on ne sait plus où s'arrêtera la perversité. La richesse consacrée à la passion devient insatiable et féroce comme elle. A mesure que les ressources augmentent, les prétentions s'accroissent, les appétits deviennent plus dévorants, et au lieu d'avoir pour le bien des disponibilités plus grandes, on devient honteusement pauvre, car la pauvreté n'est pas autre chose que l'infériorité de ce qu'on a par rapport à ce qu'il faudrait avoir, et la passion n'a jamais à sa suffisance. J'ai vu citer le cas d'un Anglais dont le domaine rapportait trois cent cinquante mille francs et qui se demandait, à la naissance d'un second fils, comment il pourrait arriver à le pourvoir. Il résolut de le diriger vers l'Église.

L'argent coûte cher à la vertu, quand il la domine, et il la domine toujours, s'il ne la sert pas. C'est

(1) *Lucien Chabord*, par Albert VALENSIN. Paris, Gabalda 1918.

pourquoi l'Évangile ne semble guère prévoir d'autre alternative, en dehors de la richesse vertueuse, que la richesse positivement vicieuse, et à la richesse vertueuse même, il donne des avertissements si sévères, qu'il n'est pas loin de la considérer comme un grave malheur.

C'est une de nos plaisanteries familières, quand on nous dit de quelqu'un : Il a tant de rente, de répondre avec une commisération affectée : Le pauvre homme! Nous ne croyons pas si bien dire. C'est exactement la traduction du *vae vobis divitibus* dans le *Sermon sur la Montagne.* Malheur à vous, riches, dit le Seigneur, et cela veut dire précisément : Pauvres riches! Malheur à vous, parce que vous êtes tentés d'orgueil et de complaisance en vous-mêmes, parce que vous vous croyez volontiers d'une autre essence que le commun des hommes, parce que l'égoïsme est nourri chez vous par la facilité que vous avez de vous satisfaire en tout, parce que vos intérêts vous absorbent et vous écartent des pensées hautes : un louis d'or ridicule vous cache le soleil, parce que l'instinct de domination qui est en nous trouve dans le pouvoir de l'argent un appui redoutable, parce que facilement vos possessions vous possèdent, vos objets vous encombrent, vos collections vous collectionnent, vos animaux vous prennent en laisse, vos domestiques vous domestiquent à leur tour, tous vos outils vous blessent, et lorsque vous plantez si serré dans la terre de votre âme, vous n'apercevez pas que les racines s'enchevêtrent et rendent, jour après jour, la terre prisonnière, comme un talus boisé.

Alors, vous ne songez plus qu'à votre établisse-

ment et à celui des vôtres en cette vie misérable; votre « *fréquentation* » est ici, quand elle doit être au ciel (Philipp., III, 20); vous cherchez du définitif dans des avant-goûts, de l'éternel dans du transitoire; vos champs, vos paires de bœufs et vos noces dérisoires vous écartent, comme dans la parabole, du festin préparé pour vous (Luc, XIV, 18).

Il n'y a que Dieu qui soit assez riche pour faire notre fortune. Mais le moyen de s'en rendre compte, quand une autre fortune vous sourit! « Il est aussi difficile au riche d'acquérir la sagesse qu'au sage d'acquérir la richesse, a dit Epictète. » Pour la sagesse chrétienne, la difficulté est bien plus grande, et c'est avant tout pour cela que le Seigneur a dit : « *Combien difficilement ceux qui ont des richesses entreront dans le royaume des cieux !* » (Marc, X, 23).

Le remède nous est fourni par la charité de l'Apôtre : « *Voici ce que je dis, frères : Le temps est court, que ceux donc qui se réjouissent soient comme ne se réjouissant pas, ceux qui achètent comme ne possédant pas et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas, car la figure de ce monde passe* » (I Cor., VII, 29). Déjà le psaume avait dit : « *Si vos richesses s'accroissent, n'allez pas y attacher votre cœur.* » Un attachement excessif à ce qui n'est que serviteur est une diminution dont il faut à tout prix se défendre; à cela se reconnaissent les hommes sages et les nobles cœurs. Un vrai roi se moque de sa couronne et ne s'en affuble que par devoir; un vrai savant n'étale pas ses titres; un vrai orateur oublie l'éloquence;

un vrai poète ne chante pas aux carrefours; un vrai riche trouve assez de fierté pour ne pas s'installer à côté de ses coffres. Si la richesse ne venait pas, il saurait s'en passer et prouverait ainsi sa domination sur cette mercenaire; si elle vient et demande à être employée, il l'emploie, mais il n'y songe que pour cet emploi et il n'y trouve qu'une nouvelle façon de s'employer lui-même.

Précisément, l'utilité de la richesse, chez le bon riche, doit être prise de cette dernière considération; elle tient à la personne; elle en peut provoquer l'heureux développement; elle favorise ses œuvres. Nous vivons; nous devons vivre sagement; la sagesse catholique a pour rôle de faire qu'on se réfugie en l'Esprit de Jésus-Christ, qu'on le fasse régner sur soi et sur ce qui est de soi, qu'on lui consacre, en conséquence, ces instruments qui s'appellent les biens et qui peuvent, manœuvrés par nous, au lieu qu'ils nous manœuvrent, soulever tant de choses. Notre sagesse ainsi armée non seulement ne périclite point, mais devient une sagesse plus sûre, plus utile et plus rayonnante; nous captons et orientons des forces pour elle, comme en nous-mêmes nous prenons de la force en mangeant du pain.

Le pain, c'est de la santé chez celui qui se porte bien, du talent chez le penseur, de l'énergie chez l'homme d'action, de la sainteté chez le saint. La richesse, qui est un poison pour le vicieux et un danger pour l'être débile, est pour le sage une nourriture abondante et variée qui entretient la vie supérieure aussi bien que les vices. En dehors d'une œuvre à faire et d'une personne morale à

favoriser, la richesse est un abus, presque un vol; mise en action et bien conduite, elle prend sa justification et elle conquiert, avec sa sainteté, sa gloire.

La loi de tout est une loi d'ascension. La richesse est d'abord matière; mais la matière est pour notre corps, notre corps pour notre âme, et notre âme est pour Dieu. Si la richesse est un poids qui nous fait descendre, elle retourne notre orientation et celle de la nature, elle pervertit tout; si elle est un levier pour hausser la vie et l'appliquer toujours plus aux choses supérieures, jusqu'aux biens suprêmes, elle remplit sa fonction et répond à nos vrais destins.

Soyez vertueux et employé aux travaux utiles : aussitôt vos biens prennent une portée morale et sociale qui les ennoblit et qui en fait un trésor commun. Entre les mains de saint Vincent de Paul, l'argent est une valeur céleste; entre les mains de Franklin ou de Ferdinand de Lesseps, elle est une force publique; donnez-en à un avare : ce n'est rien, et aux mains d'un brigand, c'est de la ruine. Dès que votre main est loyale, l'objet qu'elle porte est comme elle un loyal objet. Dès que votre maison est probe et active, le mètre carré de terrain sur lequel elle est bâtie augmente de valeur. La Bourse n'en saura rien? Peut-être! A la longue, la Bourse, qui est sensible, s'apercevra de quelque chose; car le nombre des maisons probes et actives fait la sécurité et la prospérité publiques, et le prix du terrain à la Bourse en dépend. Mais c'est moralement surtout, que vous avez augmenté le prix de votre terre.

Le but de la richesse, ce n'est pas de jouir, c'est d'agir et de réaliser une vie digne de l'homme; c'est de servir nos facultés et celles d'autrui, de remplir des réservoirs pour les arrosages, de forger des instruments pour forcer la nature, les événements, les êtres à entrer dans de nobles fins.

Cela nous indique la façon dont la dépense du riche doit se régler, et ici, je voudrais de bon cœur faire réfléchir quelque âme sans boussole. « Épargnons, disait Colbert à Louis XIV, même cinq sous quand il s'agit de nos plaisirs, et jetons les millions quand il s'agit de votre gloire. » La gloire de l'homme étant dans la vertu et les œuvres bonnes, et la richesse étant leur servante, c'est à favoriser ces maîtresses austères que se doit employer l'argent. Il n'y a pas d'argent mieux placé que celui qui procure à un ouvrier des instruments de travail, à un étudiant des livres, au chimiste un laboratoire, à un commerçant des voyages, et ainsi du reste. Pour l'œuvre qu'on médite et pour le triomphe des justes pensées qu'on porte dans son cœur, nulle dépense n'est trop forte.

Il faut subventionner la vertu, le travail, l'intelligence, la sagesse, la noble activité, chez soi et chez les autres. Il faut placer l'argent en haut, non en bas. Aider un jeune talent à éclore, établir un ouvrier ou une ouvrière d'avenir, doter une pauvre fille et en faire une solide matrone chrétienne, fournir à la dépense d'une œuvre sociale, d'un organe bien vivant, d'un groupe apostolique, d'une entreprise nationale : voilà des dépenses

sages. Pourquoi faut-il que la richesse les inspire si rarement, et d'autant moins, semblerait-il, qu'elle y peut davantage suffire !

Quant au faste privé et à ces dépenses de vanité qui ne profitent à personne, qui vous créent simplement des envieux, qui vous harcèlent de préoccupations fastidieuses, qui font du maître et de la maîtresse de maison des intendants qui administrent à grand'peine et qui ne vivent jamais, contents d'être logeurs, restaurateurs, montreurs, valets et accessoires de leur propre fortune, que dire de ce désordre insensé? De telles gens méconnaissent la richesse en son essence même, et du même coup sa source : le travail, et sa fin : la meilleure vie. On vide ainsi ses coffres en avilissant son âme; tout y passe et rien n'en advient.

Il faut que chacun s'en tienne à ce qui est de sa condition. Il faut que chacun étudie son cas, sache ce qu'il fait dans la vie et ce qu'il y doit faire, et d'après cela règle l'emploi de ses ressources, intérêt et capital.

Toute dépense qui ne se rapporte pas à cette vocation est une dépense morte, la vraie vie ne la signe pas. A quoi bon un palais, quand vous n'avez nul prince à y loger; des laquais qui se pavanent et se corrompent dans une vie oisive, des festins qui ne se justifient par aucun devoir de sociabilité et qui empoisonnent leurs hôtes, y compris vous-même? Tout cela entreprend sur l'indépendance de l'âme et sur sa vertu; tout cela vient de Babylone, de Capoue, et y retourne. Si la route est trop longue pour que de l'insensé on arrive au corrompu, toujours est-il que le hochet de la folie

est le seul sceptre qui convienne à ces prétendus grands, dont la notion de la vie est si petite. Ils auront beau se gonfler, ils ne montent pas très haut en humanité, et malgré leurs splendeurs, ils ne représentent que peu la splendeur humaine.

La quotité de la dépense devra naturellement se mesurer selon la même règle. On nous prêche l'équilibre entre le revenu et les débours : j'y consens; mais c'est à condition que l'équilibre dont on parle ne soit pas un équilibre matériel. Il y a des cas où il faut entamer le capital, il en est d'autres où il faut amonceler des réserves. Les réservoirs du Nil s'emplissent en hiver; à la saison des semailles, ils se vident, et dans ce dernier cas ils ne sont pas plus dépensiers que dans le premier ils ne sont avares. L'équilibre à établir est celui des valeurs réelles dont l'argent est la représentation : valeur de vie pour vous et pour votre cas, valeur du résultat à obtenir par une sage dépense.

Vous avez dix mille francs de rente; mais un enfant malade exige pour une opération ou des séjours un débours de vingt mille francs : payez-les, en vous disant que doubler ainsi la dépense pour des vanités, c'eût été folie. Vous avez dix mille francs de rente; mais vous avez trois filles en bas âge et aucun accroissement de fortune à prévoir : épargnez, travaillez et grossissez le bas de laine; dépenser dans ces conditions tout le revenu serait folie. Et ce que je dis de la famille, je le dis du métier qui peut avoir besoin d'établissements, du talent qui a besoin d'instruments, de la charité qui a ses œuvres exigeantes. Thésaurisez pour agir plus efficacement,

soit : mais ne différez pas l'action jusqu'après la mort; dépensez en son temps, le moment venu de la plus haute productivité pour vos sacrifices, et alors dépensez largement, selon la valeur de l'œuvre et de la circonstance, comparativement à ce que vous avez.

Il y a là une arithmétique difficile; mais c'est en elle que se fonde la rectitude, et dans le désir de s'y conformer gît la vertu du riche.

Ajoutez aussitôt que celui qui n'est pas riche en doit prendre ce qui convient et ne pas se croire étranger à cette sagesse. Car ces appellations : riche, pauvre sont éminemment relatives; elles ont peu d'importance pour qui comprend à quel point la vraie vie est à tous commune. Au regard chrétien surtout, la différence est sans portée, du riche, du pauvre ou du médiocre possesseur, eu égard à l'exacte situation des hommes sur la terre. Venus de Dieu pour aller à Dieu à travers les biens matériels, nous devons entraîner ceux-ci et les utiliser dans la mesure où ils se présentent; mais que cette mesure soit ample ou réduite, qu'importe! D'eux-mêmes ils ne sont rien; c'est la pierre du chemin devenant moellon à bâtir, ou silex étincelant, ou marbre ami des formes, ou bien joyau de beauté, mais qui ne doit pas entraver la marche.

Cheminant avec le Christ, il faut considérer nos richesses comme siennes et notre pauvreté comme sienne. Il a été pauvre pour nous et nous pouvons l'être à son imitation; pauvre lui-même, il peut aussi être riche en nous, riche pour notre bien qu'il adopte, riche pour son action, pour ses libéralités

paternelles, pour sa gloire. Imité dans sa pauvreté, il peut être imité dans la munificence et la charité de son règne. Tandis que le pauvre se soumet, le riche peut subvenir, et c'est la vie en ses échanges divins qui se mènera ainsi du haut en bas de l'échelle des valeurs vénales, comme du haut en bas de l'échelle des vertus, des talents et des bonheurs.

En tout état, celui qui a rejeté la volonté désordonnée pour épouser la sainte charité qui relie à Dieu et aux hommes; celui qui se tient en Jésus-Christ et uni à son esprit; celui qui se fait avec son Seigneur le seigneur des richesses et non leur esclave, celui-là est dans la voie qui mène à la vie; disons mieux, il est dans la vie, car Jésus-Christ n'est pas le chemin seulement, il est aussi le terme, portant en soi et nous donnant en communication, comme nous nos biens terrestres, toute l'essence des biens éternels.

XXIII

LA VIE CHARITABLE

Ayant étudié précédemment la vie fraternelle et l'ayant étroitement raccordée au Christ, il ne semblerait pas nécessaire de mentionner maintenant la vie charitable, comme si charité et fraternité étaient choses diverses. Mais il faut bien s'en rapporter à l'usage courant. Au sens théologique du mot, charité signifie amour de Dieu et du prochain, avec toutes leurs conséquences ; au sens français le plus ordinaire, dont se trouvent d'accord, dans leur iconographie pourtant si précise, nos admirables cathédrales, la charité se confond avec la bienfaisance fraternelle.

Seulement, quand les touchantes et nobles figurines de Paris ou d'Amiens montrent leur écusson, avec la brebis héraldique qui abandonne sa laine, on sait bien que cet épisode prend de son voisinage dogmatique une signification supérieure. Ainsi, dans notre étude générale de la vie catholique, la bienfaisance fraternelle mise sous le nom de charité prend son rang et ne signifie pas une diminution de doctrine.

Nous savons et répétons que, en toute vérité, dans

le Christ et dans son Esprit unifiant, les autres sont nous ; que « *par des liens et par des jointures, le corps spirituel qui a pour tête le Christ est assisté et solidement assemblé pour l'accroissement que Dieu lui donne* » (Col., II, 19). C'est par la charité au sens le plus large, que le corps spirituel prend sa consistance et cherche sa croissance ; mais par la bienfaisance fraternelle — œuvres de miséricorde individuelle et œuvres sociales — il obtient la santé, qui est toujours, dans un organisme, un effet d'harmonieux échanges. « *Que les membres aient souci l'un de l'autre,* » dit encore l'Apôtre (I Cor., XII).

S'il est acquis que Jésus-Christ est notre vie en commun, non pas en ce sens seulement qu'il soit la vie de l'un, et aussi la vie de l'autre, comme le soleil nous échauffe sans nous assembler ; mais en ce sens que dans l'unité d'un même Esprit et sous sa même influence surnaturelle, nous sommes appelés à une vie en un, le secours mutuel devient plus qu'un droit, c'est une nécessité vitale ; le « *quis infirmatur et ego non infirmor : qui donc souffre sans que moi-même je souffre* », prend une littéralité impressionnante, et cette autre parole : « *Que je jouisse de toi, frère, dans le Seigneur* », en est l'heureuse contre-partie, également certaine.

Sympathie et compassion deviennent alors comme des faits de physiologie surnaturelle, si l'on peut ainsi parler. S'y refuser, c'est proprement être dénaturé, c'est consentir une monstruosité, puisque, catholique par profession et puisant dans le baptême une vie essentiellement commune, on réduit cette vie à un égoïsme desséchant, comme si l'œil refusait aux membres du corps le bénéfice de sa lumière,

l'oreille l'usage des sons, la bouche l'expression des sentiments et des besoins.

Le fonctionnement normal de la vie dépend ici, comme toujours, d'une condition fondamentale. Pour qu'un membre du corps soit en relation vitale avec tous les autres, il faut qu'il soit soumis à l'âme commune, qui est cause des connexions organiques comme elle est cause, dans chaque membre, de l'organisation qui lui est propre ; et puisque l'âme commune est ici un Esprit d'amour, il faut qu'on soit relié à Dieu par l'amour pour entrer avec autrui en relation bienfaisante.

« Quiconque n'aime pas Dieu, dit Bossuet, n'aime que soi-même... et demeurant incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il est non seulement rebelle à Dieu, mais encore insociable, intraitable, injuste, déraisonnable avec les autres, et veut que tout serve non seulement à ses intérêts, mais encore à ses caprices (1). »

L'inverse, d'ailleurs, est vrai, et si quelqu'un se renferme dans son égoïsme, Dieu ne peut pas plus être avec lui que lui-même n'est avec ses frères ; car l'égoïsme est ennemi de Dieu avant de l'être du prochain ; l'égoïsme est ennemi de la charité, dont la source est Dieu, et il retourne inévitablement à son néant propre. « L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont les deux pieds de l'affection, dit sainte Catherine de Sienne, on ne peut marcher avec l'un sans l'autre. »

Aussi les saints ont-ils toujours référé à Dieu et fondé sur Dieu ce qu'ils faisaient ou éprouvaient pour

(1) *Traité de la concupiscence*, Ed. Pératé, p. 37.

leurs frères. « Je n'aime pas seulement les pauvres, écrivait saint Ambroise, je les adore. Je me prosterne avec amour devant ces pieds poudreux et sacrés qui sont ceux du Sauveur Jésus. » Dieu aimé et, en lui, nous-mêmes, premier prochain dont nous ayons charge, il faut nous retourner vers autrui et y trouver, ainsi qu'en nous-mêmes, comme un autre Dieu.

C'est Lui, Dieu, le Dieu incarné, qui vient à nous dans la personne de ses « petits » (*minimi*) — et, petits, tous ne le sont-ils pas à certains égards? — c'est lui qui dit : « J'ai soif! » comme il l'a dit un jour sur la croix. Le supplément de nos biens et de nos ressources de toute espèce est à lui sous cette forme, comme est à lui le premier élan de nos cœurs. Jésus-Christ manquerait-il de ce que nous avons? Ne faut-il pas éviter ce grand mal de ne pas faire de bien et de rester dans une attitude négative là où tous positivement nous sommes liés, membres du Christ et participants de sa vie en tout être?

Et là aussi la distinction ne nous est pas permise, de ceux qui veulent et de ceux qui ne veulent pas de ces bienveillants échanges. Il faut être les frères, avons-nous dit, même de ceux qui ne veulent pas être frères avec nous; il faut aussi donner à ceux qui ne veulent pas recevoir. Leur refus est comme une maladie dont il faut que la fraternité les guérisse. N'est-ce pas la perfection de Dieu, d'aimer le premier afin qu'on soit bon et qu'on l'aime, et que, l'aimant, on accepte de meilleurs dons? Dieu ne présuppose pas la bonté et l'amour, il les donne. Notre amour catholique a la même vertu; il ne se décourage pas des refus, il s'obstine délicatement à

les vaincre; il prend pour cela les détours qu'il faut; il admet comme matière l'obstacle, pareil à l'ingénieur qui, avant de poser des voies pour relier plaine à plaine, creuse des tunnels et construit des ouvrages d'art.

Beaucoup de nos œuvres catholiques ont ce but précis; toutes nos ligues de prière s'en inspirent. La charité n'est pas moins belle, qui repose sur l'espérance; dans sa touchante humilité resplendit plus encore la générosité. N'est-ce pas ce qui brille dans ces paroles émotionnantes de l'Épître aux Romains : « *Je vous exhorte par notre Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit à adresser pour moi des prières à Dieu, afin que l'offrande que je porte à Jérusalem soit agréable aux saints et que j'arrive chez vous dans la joie* » (Rom., xv, 31).

Les œuvres de la vie charitable sont connues, traditionnellement, sous le nom d'*œuvres de miséricorde*. Dans leur recherche du symbolisme numéral et de la symétrie, nos anciens les rangeaient en deux groupes de sept. Sept est le chiffre de la perfection; repris deux fois, en matière temporelle et en matière spirituelle, il signifiait, pour l'amour agissant, les deux tables, la perfection de la Loi.

Les œuvres de miséricorde corporelle étaient celles-ci : *Nourrir celui qui a faim, abreuver celui qui a soif, vêtir celui qui est nu, recueillir l'étranger, visiter et soigner l'infirme, racheter les captifs, ensevelir les morts.* Au spirituel, on ajoutait : *Enseigner ou renseigner l'ignorant, conseiller celui qui doute, consoler celui qui est triste, corriger avec*

bienveillance le pécheur, pardonner les offenses, soutenir les accablés et prier pour tous. Pieuse énumération que l'art chrétien a traduite en de belles images et que la réalité a essayé de refléter aussi, sous l'inspiration constante et toujours notablement efficace de notre Église.

L'institution des diacres avait marqué dès le début le caractère religieux et quasi sacramentel attribué par la foi à la bienfaisance. L'ordre de la charité s'encastrait ainsi dans l'ordre hiérarchique appliqué au surnaturel. Les quêtes pour les besogneux prenaient rang dans le culte; à l'offertoire figuraient les matières qui devaient servir à consacrer le corps du Christ et celles qu'on destinait à le sustenter dans la personne de ses pauvres. Les monastères avaient tous leurs hôtelleries, les paroisses leurs écoles gratuites et leurs dispensaires, les villes leurs Hôtels-Dieu. Les saints ne se concevaient que comme bienfaiteurs des peuples.

« *La multitude de ceux qui croyaient,* disent les *Actes des Apôtres* en parlant des premiers chrétiens, *ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, et aucun d'eux ne prétendait avoir en propre pour lui seul aucune des choses qu'il possédait; mais ils tenaient toutes choses en commun... Aussi n'y avait-il parmi eux aucun indigent; car tous ceux qui étaient possesseurs de terres ou de maisons les mirent en vente et ils en apportèrent le prix qu'ils déposèrent aux pieds des apôtres. Ceux-ci en firent la distribution entre tous suivant les besoins de chacun* » (Actes, IV, 32-35).

Ce pieux communisme ne devait ni ne pouvait

durer. Le Christ n'est pas venu pour arrêter la vie, comme ferait nécessairement ce refus du tien et du mien et ce partage trop égalitaire. Mais la période héroïque de la charité servirait plus tard à en régénérer l'esprit, là où il tendrait à se dissiper. L'ère chrétienne tout entière serait un effort pour appliquer, à travers les difficultés créées par nos passions, la fraternité issue de l'Évangile.

Et sans doute cette fraternité, cet effort s'exerceraient surtout en vue du spirituel. Parmi les œuvres de miséricorde tout à l'heure mentionnées, l'enseignement, le conseil, l'amendement du pécheur, le pardon, l'encouragement, la prière seraient en tête. Mais à certains égards, les œuvres corporelles reprendraient le primat. Jésus avait guéri avant de convertir; la pitié qu'il avait déclarée à l'égard des foules concernait la question du pain. Au point de vue du principal, c'est l'esprit qui compte; au point de vue de l'immédiat, où se démontre spontanément le penchant de notre cœur, c'est la situation temporelle. Saint Jean a pu dire : « *Si quelqu'un n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?* » De même, si quelqu'un ne songe pas à soulager les misères qui se voient, comment soulagera-t-il les misères qui ne se voient pas? La charité temporelle est le sacrement de l'autre, comme le prochain est le sacrement de Dieu.

La façon de s'y adonner dépend des circonstances de personnes, et la mesure dépend du pouvoir. N'allons pas inférer de cette dernière observation que seuls les riches aient à donner, et les oisifs à prêter de leur temps, et les isolés, les solitaires à

payer de leur personne. En toute matière, la générosité est plus aumônière que la richesse : il ne faut donc pas attendre d'être pourvu pour être généreux, ce serait attendre la difficulté pour entreprendre la tâche.

Donner coûte toujours. « Arrachez un cheveu à un homme, disait Bion le cynique, il se fâchera également qu'il soit chevelu ou qu'il soit chauve. » « Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir. » insiste notre Vauvenargues. A ces sentences amères, on préférera le mot d'Augustin : « Celui qui a la charité dans son cœur a toujours quelque chose à donner. » Quoi que ce soit et de quelque nature de secours qu'il s'agisse, on peut toujours, quand on veut fortement; on peut par soi ou l'on peut par autrui, par aimantation, par stimulation exercée sur son voisinage; on peut de ses ressources, abondantes ou rares, et l'on peut de sa personne, qui, indépendamment de sa valeur propre, donne du prix à ce qui n'en aurait pas.

L'introduction de la personne dans la charité est un devoir fort souvent méconnu et qui déprécie beaucoup de générosités par ailleurs utiles. Il ne faut pas laisser un bienfait marcher seul, il faut le suivre; il ne faut pas que la matérialité du service, pareille à un corps sans âme, soit privée du rayonnement de notre esprit, de l'ardeur de notre cœur, de l'éclair même de notre gaîté, qui relève les attristés et nous permet de ne mettre en commun que nos vaillances.

Particulièrement quand on donne peu, il faut recourir aux sentiments, qui seuls peuvent égaler

les largesses au besoin. Il faut secourir d'un cœur délicat — et cela aussi est si souvent oublié ! — celui qui s'est rendu malheureux par sa faute. N'est-ce pas le cas ordinaire de ces « prisonniers » dont Jésus fait mention et qu'il assimile humblement à sa personne ?

Il faut être indulgent, pour le cas où nos bienfaits rencontreraient chez le prochain des imperfections plus ou moins décourageantes. Blâmer les malheureux avec âpreté pour leurs fautes quand on a le cœur si tiède pour leur malheur, ce serait un renversement. Nous avons à les secourir plus qu'à les juger. Toutefois, il faut veiller à ce que les mendiants d'une espèce ou d'une autre, accapareurs de temps, d'argent, de sentiments, ne volent pas, de notre consentement, les vrais pauvres.

Il ne faut pas exiger de retour ; la fontaine ne demande pas de salaire, ni l'œil une redevance du pied pour guider la marche. La gratitude est le devoir d'autrui, le nôtre est le service. Laissons chacun à ses juges naturels : Dieu et notre conscience pour nous, Dieu et sa conscience pour le prochain. Donnons, ne portons rien en compte. S'il nous arrive d'obliger un ingrat, ne l'en obligeons que mieux. Pour ce temps tout au moins et sans préjudice des intérêts composés que Dieu calcule, sachons renoncer à la gloire comme au bénéfice du don. Il ne convient pas que nous disions au Christ dans ses frères, comme fit Satan sur la montagne : « Je te donnerai toutes ces choses si, te prosternant, tu m'adores. »

Nous ménager des reprises, ce serait prouver que nous avons fait la charité peut-être, mais que nous

ne l'avons pas faite charitablement, puisque ce n'était ni par amour désintéressé d'autrui, ni d'abord pour Celui qui reçoit indistinctement et finalement tout ce qu'on donne. Les sentiments de celui qui reçoit sont variables, le sentiment de celui qui donne doit être un et s'inspirer toujours du motif suprême. Les hommes vont et viennent, s'empressent et nous oublient, Dieu est toujours là.

Enfin, pour que la charité soit plus large et plus efficace, il faut que notre sagesse en détermine la quotité et les modes, puis en administre les ressources. La charité au petit bonheur n'est pas une charité heureuse. Ce qu'on ne détermine pas, fort souvent ne se fait pas ou se fait mal, ou procède par à-coups, avec peu d'efficacité totale. Avoir un budget de ses œuvres, un programme de ses démarches et des engagements bien précis tout d'abord avec soi-même, ensuite avec des coopérateurs dont le bon vouloir appuie le nôtre et le rappelle à l'ordre, c'est une nécessité pratique.

La charité privée n'est d'ailleurs pas le seul souci de notre vie charitable ; il faut coopérer de tout son pouvoir aux charités communes. Ce qu'on appelle les œuvres sociales a plus de poids que des efforts individuels toujours courts, souvent incertains. Il faut que la charité, ainsi que toute chose dans la vie, s'organise, pour être puissante. Ce besoin d'organisation est compris de plus en plus. Faire partie des groupements charitables ou les seconder du dehors est donc un devoir catholique capital. Mieux vaut l'œuvre sociale féconde, créatrice, capable d'éviter les malheurs ou de les relever, de

garder ou de rendre à la vie normale des milliers d'êtres, mieux vaut cela que les trous perpétuellement bouchés et perpétuellement recreusés que représentent parfois nos bienfaits.

Dans tous les cas, il faut que le cœur réponde à ce qui est pour chacun l'indication providentielle.

Il faut nous incliner vers les maux d'autrui comme si nous en étions responsables : nous le sommes en effet dans l'unité du Christ; nous le sommes, puisque Celui qui répond pour tous a voulu entre nous tous, bien que ce soit inégalement, distribuer ses charges. Comme dans les bandes d'oiseaux migrateurs, les plus hardis et les plus dispos se succèdent à la tête du triangle, là où le groupe fend l'air et s'enfonce comme un coin dans le ciel : ainsi la migration que nous tentons perpétuellement des régions tristes aux rives plus heureuses de notre existence, exige des plus vaillants et des meilleurs qu'ils entraînent les autres.

Rien ne nous met en un comme ces échanges de l'amour qui, à propos des plus humbles choses, lient nos personnes et, dans chacune, soit pour elle-même, soit pour les autres, ouvre des perspectives sur le Dieu qui nous a été défini par l'amour (I Jean, IV, 8). La charité, médiatrice des êtres, est aussi médiatrice entre l'être et sa Source. Plus nous donnons au Christ par l'amour mutuel, plus nous lui ressemblons et nous rapprochons de lui personne à personne. C'est donc la vie catholique qui s'accroît, et la joie, qui est un fruit de l'amour, s'accroît avec elle.

L'égoïsme est une duperie; c'est le pain des cœurs secs et il est sec comme eux. Les vrais contente-

ments, c'est en dehors de nous, dans le prochain joyeux de notre fait et en Dieu obéi qu'ils se trouvent, et c'est le poète qui a raison quand il fait dire à la Charité vive et souriante :

Je laisse la joie à qui donne
Et je l'apporte à qui reçoit.

XXIV

LA VIE APOSTOLIQUE

Nous avions réservé, en louant la charité et ses œuvres, la charité par excellence, celle qui distribue non du pain, non des vêtements ou des gîtes, ou des soins, ou des médicaments, voire de la consolation, mais de la lumière et de la vertu chrétienne.

L'apostolat n'est pas un accident ou un geste *ad libitum* de la vie catholique, c'est une fonction de cette vie. Nulle vie n'est tout entière renfermée en soi; la graine fait partie de l'arbre, et la graine est un arbre nouveau; une vie à venir est incluse normalement dans une vie actuelle; la fécondité est la loi des êtres. Et sans doute cette fécondité se manifeste diversement dans les divers ordres; mais, au surnaturel, il y a des motifs propres de ses manifestations, plus pressants que nulle part.

Souvenons-nous que Jésus-Christ a entendu s'incorporer spirituellement toute la race, la pénétrer de son Esprit et la mener, par les moyens de sanctification dont dispose l'Église, vers les fins de l'incarnation. Cette prétention universelle, si loin, hélas, d'être réalisée, est exprimée par ce que nous appelons la catholicité de l'Église; nous la trouvons dans la bouche du Maître, en ces grandioses et

mystérieuses paroles : « *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faudra que je les amène, elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur* » (Jean, x, 16).

Toutes les brebis du troupeau humain sont brebis du Christ; si elles occupent d'autres bergeries, c'est un malheur ou une faute provisoires. Les non-croyants sont des candidats, les incroyants sont des infidèles : à ces deux titres ils sont du troupeau. Ils en sont, dis-je, mais ils n'y sont pas : il faut les y introduire, afin de donner à eux la vie, au Pasteur son troupeau complet, au Père des cieux son règne.

Sans doute il est possible que les non convertis soient des convertis du dedans, qu'ils fassent partie de ce que nous appelons l'âme de l'Église, et que, par là, ils soient unis au Christ en cet Esprit qui *souffle où il veut.* Toujours est-il que, humains, ils sont privés des secours humano-divins de notre Église et que, humains non incorporés, ils manquent au corps du Christ et au triomphe extérieur de l'Esprit.

Les ramener, c'est donc aider à la fois l'homme et Dieu, le ciel et la terre, et puisqu'il est convenu que la vie catholique est une incarnation continuée, une rédemption appliquée et une résurrection en expectative, accueillir un de ces errants ou de ces dispersés, c'est procurer la naissance de Jésus dans un nouvel être, coopérer à la rédemption et ouvrir une fois de plus les portes du ciel. On fêtera un joyeux noël, dans la maison où le converti aura fait son entrée, j'entends la sainte famille des âmes; on y

célèbrera un jeudi saint, un vendredi empourpré, une glorieuse veille de Pâques; le festin de l'agneau pascal et celui du veau gras de la parabole s'uniront, car le premier trouve son sens dans l'autre.

Jésus a dit, dans cette parabole de l'Enfant prodigue, comme dans celles de la dragme et de la brebis perdue, le prix qu'il attache au retour des âmes errantes et à leur rentrée dans le bercail du Père. « *Je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir* » (Luc, xv, 7).

Dans une famille, on se réjouit plus de retrouver ou d'obtenir que de ne pas perdre. Dans le corps, toute l'attention nerveuse, tout l'effort de la circulation et tous les gestes protecteurs sont au service d'un membre malade. La santé ne préoccupe pas. Dans le corps spirituel du Christ, la santé inquiète en vue du progrès, mais la maladie a la tragique importance des fins éternelles. Or, ici, le retour à la santé ou à l'unité organique, œuvre d'une importance primordiale, ne peut pas concerner que le chef seul. Un fait de croissance ou de réparation est toujours une fonction commune. Si les membres n'ont pas souci, chacun, des blessures et des manques, si la croissance et l'intégrité ne les tourmentent point, c'est qu'ils n'aiment ni le corps, ni la tête qui est le Christ, ni eux-mêmes, participants de la vie qui est ainsi atteinte ou réduite.

Dans l'Église, toute conversion est le fait premièrement de l'Esprit-Saint, deuxièmement du Christ, troisièmement du sacerdoce et des sacrements qui prolongent le Christ; mais les fidèles, chacun selon

sa générosité et selon ses grâces, sont les coopérateurs de cette poussée organique qui devrait assimiler, si l'Esprit de Dieu était obéi, toute la matière humaine. La vie du Christ en nous est une vie qui s'étend, une flamme qui gagne, un vent qui souffle, une mer qui déferle : il ne faut pas enchaîner ou limiter l'Esprit créateur.

Prenez le sujet par un autre biais et, au lieu d'envisager la vie catholique en elle-même, regardez à Dieu qui la donne ou à l'homme qui la reçoit, le devoir de la diffuser se précisera encore davantage. Les dons de Dieu, même les plus personnels, sont toujours de portée universelle; le Père de famille ne fait rien pour aucun de ses enfants qui ne tende, plus ou moins directement, au bien de tous. D'autre part, Dieu ménage, par sa providence, des dons spéciaux qui, résidant en tel être, n'en sont pas moins formellement destinés au groupe. Le génie d'un Pasteur est-il fait exclusivement pour Pasteur? Racine, Shakespeare, Beethoven, Rembrandt n'eurent-ils mission que de s'enchanter eux-mêmes? Les voix de Jeanne d'Arc parlaient à Jeanne d'Arc, mais elles retentissaient pour la France, elles émouvaient et embaumaient l'atmosphère du monde.

Les grâces de sainteté, d'après la doctrine chrétienne, ne sont pas uniquement celles qui rendent saint tel ou tel, pour son compte et en vue de son salut propre; mais aussi celles qui font de lui à un degré ou à un autre, sous une forme ou sous une autre, un instrument de salut pour ses frères. « *C'est lui* (le Christ) dit saint Paul, *qui a fait les uns apôtres, d'autres prophètes, d'autres évangélistes,*

d'autres pasteurs et docteurs, en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ » (Éphés., IV, 11-12), et il en tire une obligation qu'il s'applique à lui-même. « *Malheur à moi,* dit-il, *si je n'évangélise pas* » (I Cor., IX, 16).

En retour, les sentiments que nous avons pour Dieu n'exigent-ils pas une coopération qui réponde à la nature de cette charité qui est le fond de la vie religieuse? Nous avons dit que l'amour de Dieu, en nous, entraîne de toute nécessité l'amour du prochain; mais ne l'entraîne-t-il pas spécialement sous cette forme? En répondant à l'amour de Dieu, nous ne pouvons éviter de consulter son orientation et de suivre ses pentes. Or l'amour de Dieu est un amour créateur, rédempteur, sanctificateur et sauveur. Tel est l'apostolat premier. Le nôtre en sera l'imitateur, « l'adjuteur » dit la *Première aux Corinthiens :* nul ne pourrait sans prévarication refuser ce titre (I Cor., III, 9).

Si toute l'œuvre de Dieu hors de soi n'est qu'un débordement de son amour, un supplément à l'Esprit-Saint, si l'on ose ainsi parler, notre œuvre à nous ne peut refuser de répandre l'Esprit intérieur qui nous est donné, de le faire jaillir en amour sauveur; c'est là un rôle essentiel de toute vie chrétienne.

On ne se sauve pas seul. Qui aime Jésus éprouve en soi, en appuyant son cœur contre le cœur sacré, tout le bruissement de l'humanité qui y palpite; en se souvenant de la croix, il se remémore la gloire de ce qui coûte un tel prix. Si cette gloire est souillée, ou si seulement elle n'est pas consciente,

l'ami de Jésus en souffre, et il entend pour sa part y remédier. Fût-il tout humble et sans force persuasive, des ressources inconnues jailliront de lui pour suppléer ce que la nature lui refuse. « Qui aime beaucoup, celui-là fait beaucoup », dit l'auteur de l'*Imitation* (I, xv), et Lacordaire, l'apôtre enflammé qui se connaissait en éloquence, a pu dire : « Quiconque a aimé violemment quelque chose dans sa vie a été immanquablement éloquent, ne fût-ce qu'une fois » (*Vie de saint Dominique*, ch. III).

Il devient manifeste ainsi que la source de l'apostolat, c'est la charité dans le grand sens, c'est-à-dire l'amour de Dieu et l'amour des hommes en Dieu, l'amour du Christ et l'amour des frères du Christ parce qu'ils sont ses frères. Si c'en est la source, c'en est aussi la condition d'efficacité, de sorte que celui qui ambitionne la gloire de l'apôtre doit d'abord établir en soi une intense et profonde vie religieuse.

Je ne prétends pas qu'un catholique peu fervent, voire infidèle au dedans, ne puisse jamais produire des fruits de grâce. Le libre Esprit de Dieu, fût-il méprisé en nous, peut aller à son but en nous traversant. Nous avons dit qu'il est des grâces conférées en vue d'autrui et qui peuvent ne pas sanctifier leur sujet; mais ce sera la condamnation de ce sujet, si les grâces qui le traversent ne le sanctifient point. Tel n'est pas le vœu du ciel, et tel n'est pas non plus la providence la plus ordinaire. Régulièrement, Dieu passe par les siens pour aller aux siens; c'est une âme aimantée qui aimante d'autres âmes. La puissance de l'homme sur l'homme

tient à une ferme conviction appuyée par une noble vie. Plus une âme monte, plus son action s'étend; plus elle se rapproche de Dieu, plus elle illumine et réchauffe. Comme le soleil du psaume, quand elle monte au zénith, « *rien n'échappe à ses feux* » (Ps. xviii, 7).

Les saints nous prouvent cette puissance rayonnante par l'action toujours considérable exercée autour d'eux et par ce phénomène étonnant, au premier abord, qu'ils se suscitent en quelque sorte l'un l'autre. Les saints vont par pléiades. Bien rarement ils sont isolés au ciel spirituel. Lors même qu'ils paraissent seuls, on voit, à lire leur vie, qu'ils vivent de telles et telles âmes qui, lointaines par le temps, proches par la vocation, s'écoulèrent en eux et y charrièrent pour ainsi dire leurs grâces. Dès qu'un héros se lève, une troupe se forme et s'élance sous sa conduite; dès qu'un saint apparaît, une couronne de disciples l'entoure et en diffuse l'action.

La conversion du monde par nos pères n'a pas été réalisée autrement. Les moyens n'en furent principalement ni littéraires, ni politiques, ni philosophiques, ni sociaux. Des hommes de Dieu incarnaient la doctrine, la vivaient et la faisaient vivre, et cette vie de Jésus-Christ en eux se répandait, animée de puissance; elle travaillait le milieu et se l'assimilait, et c'est ainsi qu'après trois siècles, tout ce qui comptait dans le monde civilisé d'alors était devenu chrétien.

La vie apostolique actuelle n'a pas d'autre règle. Rien ne conquiert que la vie. Nulle action ne

vaut l'action personnelle, c'est-à-dire l'influence et l'exemple. Une haute conscience fait plus par son rayonnement que par toutes les démonstrations ou les objurgations rationnelles. Le silence vivant vaut mieux que le verbe mort.

Ajoutez que la rareté des vraies vies chrétiennes joint à leur puissance d'entraînement la valeur d'un témoignage. « J'en crois volontiers des témoins qui se font égorger, » a écrit Pascal. Il parlait des martyrs ; mais tout le monde est martyr, plus ou moins, d'une doctrine âprement exigeante. La vérité ne nous égorge pas ; elle a au contraire le secret des suprêmes consolations et nous en donne un avant-goût dès ce monde ; mais elle sacrifie en nous tant de choses que le spectateur d'une sainte vie peut certes avoir le sentiment d'un prodige : prodige de grâce, marque, en l'homme, de quelque chose de plus haut que l'homme, et la conscience que chacun prend en soi de la faiblesse native plaide secrètement la transcendance d'un cas qui est pourtant proposé à tous.

*
* *

Les dispositions à apporter pour que la vie apostolique soit féconde sont maintenant faciles à déduire. Il y faut le désintéressement, non l'orgueil, non l'envie de peser indûment sur autrui, non l'égoïsme utilitaire de celui qui ne poursuit que des fins personnelles ou des intérêts de groupe, des convenances de situation ou un succès de gloriole. Un avocat tient toujours à sa plaidoirie ; il arrive qu'il ne tienne aucunement à sa cause :

si l'apôtre lui ressemble, il n'est que l'*airain sonnant* et la *cymbale bruyante* de l'Apôtre. Notre motif d'aborder les âmes, ce n'est pas qu'elles nous servent, c'est que nous les servions ; la façon de leur parler, ce n'est pas qu'elles nous entendent, c'est que Dieu soit entendu.

Il y faut de la justice, à l'opposé de cet esprit de contention, de moquerie, de dénigrement, de témérité dogmatique et de sophisme pour le bon motif, que certains apologistes prennent pour vertu et dont nos controverses sont pleines. « Quand on a mission de parler contre l'erreur, a dit Lacordaire, c'est un bonheur comme c'est un devoir de rendre justice à ce qu'elle a fait de bien » (24ᵉ Conf.).

Mais la justice n'est que le premier degré de l'esprit fraternel convenable à l'apôtre ; la sympathie doit s'y ajouter, et cela est de droit, puisque l'apostolat est proprement un office d'amour. On ne fait de bien qu'en aimant ; ni la lumière ni la vertu n'acceptent de cheminer avec qui les froisse. Un discret rayonnement de bonté, en nous ouvrant le cœur, donne passage au bien qu'une âme effarouchée ne saurait pas reconnaître.

Les sentiments ne prouvent rien, et pourtant, la persuasion est fille de l'amour. Pour que d'un homme à un autre homme une vérité s'écoule ou pour qu'une influence soit reçue, il faut qu'on s'établisse à l'état de vases communicants ; le plus riche, alors, se déverse en l'autre. Quand on a la vérité pour soi, il faut en outre avoir le prochain pour soi, afin que, sur ce terrain commun, la vérité et son client se rapprochent. Il faut sans doute donner à connaître, mais surtout faire aimer,

« faire avoir envie », dit Pascal, et c'est à quoi la cordialité s'exerce. Qui aime sait ou saura bientôt; qui désire goûte; qui éprouve ainsi la vérité sympathiquement est bientôt vaincu.

L'apostolat ayant posé cette condition essentielle, sa confiance à l'égard des âmes s'ensuivra. Un scepticisme désabusé serait un arrêt de toute force apostolique; ce serait de plus une injustice, et ce serait par surcroît une injure à Dieu, car en tout être il y a des ressources, et il y a toujours la suprême Ressource. Un frère du Christ, doué d'une âme naturellement et sacramentellement chrétienne, objet de grâces qui ne nous manquent jamais, peuplé de souvenirs chrétiens, couvert par des mérites divins et humains qui travaillent, et, peut-être, entouré d'influences intimes qui guettent et prient, mérite toujours confiance. Cette confiance à elle seule est une force, une force indispensable; car on ne relève jamais en méprisant. L'action, en autrui comme en soi, exige qu'on espère. Espérer, c'est déjà donner; car l'espérance, qui est un témoignage, est chez autrui un stimulant de l'effort. On nous enflamme, quand on nous dit comme Jésus dans Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

A ces dispositions morales, il sera grandement utile qu'une vie apostolique ajoute des valeurs intellectuelles, sociales, professionnelles, esthétiques, mondaines même capables d'élever la source et d'augmenter par conséquent la pression de l'eau désaltérante, le rendement de la fontaine. Il faudrait que les catholiques fussent de tous les plus

intelligents, les plus distingués, les mieux renseignés, les plus travailleurs, les plus utiles, les mieux en situation d'influer par la place qu'ils auraient su prendre. L'apostolat catholique a toujours d'aussi bonnes raisons ; mais il n'a pas, à certaines époques, d'assez bons représentants ; il ne se fait voir ni intéressé à la science, ni préoccupé de l'art, ni mêlé aux affaires, ni acharné au travail, ni inquiet de la civilisation, ni secourable aux intérêts du pays, ni anxieux des petits dans la mesure qui convient à son origine et à son rôle. Il oublie d'être pleinement homme, alors que son Christ est Fils de l'homme et qu'il faudrait, en lui, restaurer toutes choses, afin de lui amener et de lui consacrer les personnes.

L'apostolat catholique est chargé d'augmenter, par la valeur de ses adeptes, la popularité de Dieu ; il ne doit pas déchoir, de peur que ce ne soit Dieu qui subisse la déchéance. Et pour se confirmer en valeur comme en bon vouloir, pour se mettre en force à l'égard d'une tâche qui dépasse toute personne, il faut que l'apostolat utilise cette multiplication que procure aux forces individuelles la force sociale. Qu'il forme des groupes ou s'inscrive dans des groupes ; qu'il ait souci de s'agréger les bons, comme il entend s'agréger les méchants ou les dissidents, une fois opérée leur conquête. Dans l'Évangile, lors de la pêche miraculeuse, on s'appelle de barque à barque pour la manœuvre du filet : c'est la leçon des « pêcheurs d'hommes ».

Resterait à noter toutes les formes que revêt ou peut revêtir, dans l'Église, l'activité apostolique.

Je ne puis que mentionner l'enseignement, le plaidoyer chaleureux en faveur de nos vérités, l'exhortation morale, le dévouement et l'affiliation aux œuvres de dévouement dont l'objet favorise un travail d'apôtre, la prière personnelle et publique qui utilise Dieu pour Dieu, la souffrance acceptée dans un esprit de mérite fraternel, la fidélité au devoir propre en vue de l'exemple et en vue de faire agir la solidarité qui nous lie; tout cela sans forfanterie, sans prétendue supériorité qui serait une infériorité spirituelle flagrante, mais avec une hardiesse d'humilité qui, plus que l'orgueil, grandit l'être et affermit l'action, en l'appuyant en arrière et au-dessus aux sublimes forces.

Au-dessus de nous, il y a le ciel, où l'œuvre de la terre va emprunter sa lumière et ses souffles; derrière nous, il y a la tradition séculaire, qui pousse quand nous poussons, qui confirme quand nous disons le vrai et qui nous rend forts d'une expérience de vingt siècles raccordés au siècle éternel. Notre zèle se rassure, quand son audace s'enflamme aux myriades de cœurs qui, avant nous, furent par le monde des flambeaux ou des braises ardentes. Dans notre Église immortelle et dans la communion des saints, nous puisons la certitude d'une force que ne peuvent dénaturer nos faiblesses mortelles, et si vraiment le souffle immémorial passe en nous; si la croix marche, escortée par nos groupes et dressée comme un étendard, et si l'Esprit bruissant aux oreilles des hommes et insistant dans leur cœur est pour nous un complice secret, nous devons être assurés d'une efficacité plus qu'humaine.

« Un roseau dans la main de Notre-Seigneur devient une colonne du temple » a écrit saint François de Sales; la moindre note, dans un concert, prend une puissance sonore qui dépend de l'harmonie, non de la vibration isolée d'une corde ou d'une voix. Dans notre âge exigeant et dans la pénurie d'existences que nous infligea la guerre, nous pouvons espérer encore des victoires de foi. Vienne, comme l'Église y compte et comme nous en sommes témoins aujourd'hui déjà, une pléiade jeune, ardente, cultivée, instruite par les événements, revenue du passé récent, fidèle au passé ancien et au passé éternel, décidée à une action vive et pourtant patiente, persévérante, appliquée à toutes les tâches chrétiennes et nationales, il en sera comme des trois cents de Gédéon : ils sauront vaincre et ils rendront au Christ une civilisation qui lui avait échappé pour sa perte.

Il ne peut rien nous arriver de plus heureux que d'être les héros ou les libres victimes d'un tel combat. Ceux de nous qui seront venus à la vérité les derniers la recevront avec joie des autres; ceux-ci auront la récompense du don, qui enrichit au delà de ce qu'on donne; tous auront exercé le rôle essentiel de l'amour, qui est l'échange, l'échange, dis-je, entre soi, et l'échange entre nous et Dieu; car aimant Dieu nous voulons lui donner des âmes, et aimant les âmes nous voulons leur donner Dieu.

XXV

LES VIES SACRIFIÉES

La vie pauvre ou la vie opulente, la vie heureuse ou la vie souffrante, la vie de travail, la vie d'étude, la vie familiale et la vie dans l'activité civique, ce sont là vraiment des vies. A les mener, dût-on se plaindre ou désirer mieux, on a le sentiment d'une destinée qui se poursuit, d'une marche qui a un sens, ou tout au moins, il est fréquent qu'il en soit ainsi. Or, certaines vies paraissent privées de cette orientation qui nous détermine et nous classe, qui fait de nous quelqu'un attaché à quelque chose. Certaines vies sont sans horizon. Je les appelle des vies sacrifiées, d'un mot commun qui comprendrait beaucoup de cas et qu'il faudra déployer quelque peu, pour éclairer son contenu au regard du jugement catholique.

Il y a des âmes dont les corps sont à tel point déshérités, que le malheur du conjoint matériel retentit sur ces âmes et les paralyse; elles se sentent empêchées en tout ce qu'elles méditent. Infirmités incurables et maladies chroniques peuvent réduire un pauvre être à la condition de perpétuelle victime, nulle activité suivie ne lui étant laissée, aucune initiative permise. A l'inverse,

il y a des corps pleins de vie unis à des âmes ardentes, êtres complets destinés à créer, à donner de la joie, à en recevoir, à semer de l'activité et du bonheur sur la terre, et qui ne trouvent pas les conditions d'un dévouement heureux et fertile. Filles pauvres et délaissées ou veuves prématurées, femmes sans progéniture ou mères sans survivants, jeunesses ou âges mûrs qu'une erreur personnelle ou un accident de vie a rejetés en marge de la vie, leur troupe est vaste et lamentable.

Il en est d'autres que la malchance poursuit, qui voient tous leurs projets avorter, toutes leurs entreprises crouler, tous leurs établissements s'effondrer, comme si un mauvais génie épiait leurs démarches. Et il en est que la direction prise au départ, sans nulle intervention d'un hasard mauvais, a vouées à l'échec reprochable ou non; qui ont mal aiguillé, ont méconnu leur vocation et se trouvent de ce fait dans l'impossibilité d'aboutir. Toutes les aspirations de ces derniers, comme tous les efforts des premiers devront tourner en déceptions moroses.

Ces cas et beaucoup d'autres auxquels chacun peut ajouter, dont la gamme est indéfiniment variée, qu'en pouvons-nous penser? — Ils s'éclairent et changent de face jusqu'à se transfigurer, dès qu'ils sont confrontés avec les hautes pensées qui nous guident. La catholicité comprend tous ces cas : il faut bien qu'elle les utilise, sans quoi elle ne serait plus l'accolade sublime où tous les comptes de la vie inscrivent leurs pertes et leurs gains, leurs débours et leurs bénéfices.

L'infirmité physique, chrétiennement jugée, n'a

vraiment pas de quoi arrêter ou même suspendre durablement l'activité supérieure d'une âme. Un vivant dans ce « corps de mort » arrive toujours à l'animer et à le galvaniser assez pour que soient sauves les vraies valeurs et les plus claires utilités de l'existence.

Saint Paul a dit, peut-être envisageant nos misères morales, mais sans doute aussi à propos des souffrances physiques qui paraissent l'avoir torturé tout le long de sa dévorante vie : « *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort* » (II Cor., XII, 10). On ne voit guère là de désespérance !

Des génies en grand nombre ont été des infirmes. Pascal ne passa point une journée sans douleur. Des rachitiques, des rançonnés de la chair et des victimes de l'esprit ont rempli le monde de lumière et de force. On nous citait avant la guerre une petite protestante, Adèle Kamm, qui de son lit répandait de l'énergie morale et de la joie sur un vaste groupe. Mme Leseur a fait davantage, et son œuvre n'a pas encore paru entière sous nos yeux. Hier, je lisais la vie d'un jeune tuberculeux, mort tout récemment, et dont l'activité religieuse, l'action philanthropique furent admirables (1). Nos saints et nos saintes avaient à tous indiqué la voie ; ils n'étaient pas des fiers-à-bras ; beaucoup eurent à souffrir de névroses cruelles, de paralysies, de gastralgies, d'affections cardiaques, de toutes sortes de troubles.

Dans la médiocrité et la lâcheté, de telles destinées eussent été et seraient sans aucune valeur ; on n'y verrait que du fléchissement, on n'y entendrait

(1) *L'Apostolat d'un malade : Louis Peyrot*, par Jean-Paul Belin, Bloud, éd.

que des plaintes. Mettez l'intelligence et le cœur de la partie, tout se relève. Et si vous dites : L'intelligence ne dépend pas de nous, je veux bien ne tenir compte que du bon vouloir, et je dis : Sous cette unique et suffisante condition, la grandeur vraie et les utilités vraies nous sont accessibles. Le bon vouloir trouve toujours ses chemins. Tant de rôles sont à jouer, dans les intimités de nos vies, voire dans leurs élargissements, auxquels sont adaptées nos forces morales, sans que la force physique ait besoin de leur prêter appui! Une aïeule dans son lit peut être l'âme d'une maison, un infirme la lumière d'une ville; la sagesse d'un État peut reposer sur les moins valides de ses citoyens. A tous les degrés et chacun selon ce qu'il peut, si nous suivons les indications de notre esprit chrétien et de notre esprit humain, nous ne sommes pas inutiles; l'éternité a de quoi nous reconnaître pour siens, et aussi le temps équitable, et dans notre impuissance prétendue peut briller tout le feu de l'activité, dans la mort apparente la fleur de la vie.

Au fond, on vaut ce qu'on veut, puisque précisément nous valons, unis à la grâce, en raison d'un vouloir énergique et droit, dont le rayonnement ne manque jamais d'issue dans la direction de nos frères. N'eût-on pour soi que sa souffrance, nous savons quel levier souverain elle peut devenir. Nous ne sommes pas de ces païens, aux yeux de qui tout patient déchoit; nous croyons, nous, que le patient s'élève, à égalité de vertu intime, plus haut que ne se porte la plus vive action.

Ne plaignons pas les sacrifiés; ils sont le pendant

nécessaire de ceux qui besognent et de ceux qui luttent; leur part n'est pas moins belle; ils militent invisiblement; ils travaillent comme le feu qui couve et qui sur d'autres points, en vertu de mystérieuses communications, prouve la solidarité de la braise et de la flamme.

Qui de nous pourrait penser que les souffrants de la grande guerre, ceux qui n'ont pas trouvé la gloire dans des luttes épiques, mais ont tenu leur place sous le bombardement, ont supporté sans plainte les hivers, les déluges, les boues inénarrables, les privations, les fatigues, les immobilités, qui ont vécu sous terre durant des années et remplacé les chevauchées par de la marche à plat ventre, sous le réseau des balles — qui de nous penserait que ces passifs apparents, n'eussent-ils racheté par aucun exploit leur longue contrainte, ne furent pour rien dans le triomphe final, et que leur corps, leur âme, leur vertu, leur acceptation ne furent pas un élément de cette solide armature à laquelle l'Allemand dut bien enfin rendre la justice suprême, celle de sa défaite?

Que les souffrants de la paix sachent aussi leur valeur. Ils consolident nos groupes; ils vivifient de leur exemple, de leur fermeté d'âme, sans même parler de tout ce qu'ils peuvent d'effectif, les initiatives d'autrui et les tentatives communes. Leur rôle éclate dans la lumière de foi; n'allons pas les aider à le méconnaître. Aimons la croix, et qu'ils l'aiment. C'est quand la croix étreignait le corps divin et l'immobilisait dans le sang que se consommait par elle le salut du monde.

*
* *

J'ai grande pitié, je l'avoue, du second cas, et avant tout de ces femmes sans douleur visible, douloureuses plus que la douleur et qu'on ne peut plaindre cependant sans risquer de les blesser dans leur plus légitime orgueil de vestales, femmes qui se raidissent et qui s'étourdissent pour ne pas s'effondrer, qui sourient avec des larmes dans le cœur et qui ont l'air de dire avec tout leur être : Ce n'est rien! alors que tout leur être aussi goûte l'humiliation anonyme et multiple, le délaissement qui peu à peu se confirme, la désespérance qui monte jour par jour, l'effroi des rides qui menacent de faner l'âme aussi bien que le visage et, pour toute destinée, maniant une voile désireuse d'essor, subit le progressif enfoncement du bateau qui sombre.

On pense bien que la guerre n'aura pas diminué ce troupeau des sacrifiées et que la rareté des hommes, la dureté de la vie vont faire tomber une injuste condamnation sur une foule de femmes dont le malheur sera, êtres de don, de ne pouvoir trouver à se donner.

Mais s'il en est de celles-ci qui me lisent, qu'elles laissent ma compassion fraternelle leur donner cette leçon : Vengez-vous de ne pouvoir vous donner à un seul en vous donnant à tous. Donnez-vous à Celui qui est à la fois un et tous : Jésus-Christ, Fils de l'Homme, homme universel, pour vous venger saintement de n'avoir pas l'homme qui vous dirait sienne.

La fille qui est sans amour, la veuve jeune qui prend rang parmi les « désolées » dont parlait saint Paul, sont pareilles à ces hommes qui ont le malheur d'être sans profession et à qui je disais : Donnez-vous-en une. Vous aussi, jeune fille, qui avez la vocation d'aimer, donnez-vous quelque chose à aimer, et vous, jeune veuve, échangez votre époux — sans infidélité de votre cœur, au contraire par fidélité, par union à ses pensées et par imitation de son courage — échangez-le pour une œuvre de choix dans laquelle vous emploierez à la gloire de son souvenir ce qui n'est plus utile pour lui-même. Ayez donc quelque beau travail, quelque idéal puissant qui soulève votre âme, quelque but généreux qui vous mène plus loin et avec plus de force, puisqu'il faut que ce soit avec moins de douceur.

Si d'être épouses du Christ était votre ample consolation, je ne vous plaindrais plus, vous auriez fait un marché d'avare; victimes du temps, vous auriez contracté avec l'éternité. Mais en dehors de ce lot, qui exige un don spécial, je vous vois de bien magnifiques emplois, dans ce monde besogneux qui, de toutes parts, essaie de renaître! N'allez pas vous fermer ni vous dessécher, comme la fleur qui ne fructifie point. Soyez fécondes selon l'esprit, selon le cœur, selon les œuvres de miséricorde et de zèle. Des ignorances, des impuissances, des abandons, des souffrances, des culpabilités, des espérances et des besoins variés vous attendent : portez-vous du côté de ces appels; entendez Dieu qui dit et la France qui répète : « A moi! à moi! » En répondant : Me voici! vous cesserez de vous classer parmi les victimes d'une détresse passive-

ment subie, vous deviendrez des actives et de libres âmes; vous ne serez plus sacrifiées, mais données, et après tout il y a en ce monde des espaces plus larges, sinon plus vénérables, que la pierre du foyer.

J'en dis autant, proportionnellement, de celles qui ont un époux et qui n'ont pas de famille. Une maison sans berceau, quelle épreuve! La femme juive y voyait une terrible humiliation. Quand la Française moderne n'en prend pas son parti en égoïste ou en évaporée, c'est une tristesse latente plus ou moins, mais profonde.

Ces femmes-là ont dû garder en jachère la moitié de leur cœur : qu'elles le labourent courageusement pour des semailles communes. Tout ce que leurs sœurs peuvent faire en faveur du prochain et du pays, elles le peuvent aussi, avec moins de liberté sans doute, mais aussi ont-elles des devoirs et des consolations qui suppléent.

***

Je pense maintenant aux victimes du sort, à ceux que la fortune a toujours trahis, que le succès a fuis avec une pertinacité déprimante, tellement qu'à la fin, lassés, ils se disent : Je ne chercherai plus rien.

En voici qui ont essayé d'engager une belle vie, une vie de labeur, une vie de famille paisible et chrétienne. Ils ont voulu élever des enfants, en faire des hommes et des chrétiens, des citoyens utiles; ils ont tenté un effort de carrière vigoureux et qui

devait aboutir, si le sort ou ce qu'on appelle ainsi lui épargnait ses pièges. Or, voici que leurs familles se disloquent; leurs enfants tournent mal ou moins bien qu'ils n'auraient voulu; leur carrière est brisée ou leur activité nouée; tout craque entre leurs mains, et ils disent : J'ai perdu ma vie.

Et moi je leur dis : Une vie ne se perd pas, à moins qu'elle n'ait voulu se perdre; une vie n'est pas manquée, quand l'homme qui doit la vivre, lui-même, ne se manque pas. Toute vie peut être bonne, et même, au fond, chaque vie, pour chacun de nous, chaque vie, dis-je, telle que Dieu la fait, est la meilleure de toutes. Il ne s'agit pas tant d'aboutir que de ne pas céder et de ne pas dévier, de vaincre et de briller que de combattre.

Si vous ne rencontrez pas ce qu'on appelle succès, si le flot vous rejette, nagez, sans discuter, là où la vague vous porte. Faites donc à Dieu l'honneur de ne pas croire à du déchet dans sa création. Dieu sait ce qu'il fait, et son Christ, en qui sont nos vies, n'a pas besoin qu'on lui dise en ses membres ainsi que sur la croix : « *Sauve-toi donc toi-même!* »

Chaque vie est un moment de la vie permanente du Sauveur; chacun de nous est une part du Christ éternel. Si je suis ici, moi impuissant, moi inutile, quelque fragile néant que je me sente, c'est que mon Seigneur avait besoin de quelqu'un ici, et ma présence est aussi précieuse, à cette place exacte, que celle d'un Vincent de Paul ou d'un Thomas d'Aquin à la sienne. Tout organe n'est pas le cerveau et tout muscle n'est pas le cœur; les poumons et eux seuls aspirent l'esprit de vie; mais nul organe vivant ne demeure inutile.

Vais-je humilier en moi le corps du Christ? Dieu m'en garde! Mon impuissance, je l'unis à Celui qui fut lié à la colonne et poussé au Calvaire; mon échec, je le consacre au Dieu qui dans les bois, avec des feuilles mortes, distille la nourriture des arbres géants. Je ne pouvais pas tout faire; à moi seul je ne pouvais rien; si ma responsabilité est à couvert, Dieu un jour prendra la sienne; Dieu répondra, quand le censeur du monde, *l'Accusator fratrum* de l'*Apocalypse,* m'assignera à son tribunal.

N'admirez donc pas les autres en leurs facilités ou en leurs prétentions; n'enviez pas les autres; essayez de les valoir humblement par une adaptation pareille à un cas différent et un dévouement pareil dans l'emploi d'inégales ressources. Toutes les vies se valent, vous dis-je, et tous les êtres se valent qui s'appliquent d'un même cœur à l'œuvre de vie. Il n'y a pas de sot métier, et pour la même raison, il n'y a pas d'échecs, il n'y a que des sots et des lâches. Dédaigneux du hasard et sachant que le hasard mauvais a un maître qui est bon, confiez-vous, et estimez votre cas, puisque le Maître souverain l'a marqué de son signe.

Quant aux fausses vocations dans lesquelles on se trouve engagé, trop tard pour reculer et désolé chaque jour d'une vie qui s'étiole, c'est bien le cas de leur appliquer le joli mot de saint François de Sales : « Dieu nous veut quelquefois dans une barque où il ne nous a point mis. » Dieu n'organise pas nos erreurs; mais il les permet, et avec notre

humble soumission, avec nos courages, il les utilise. Cette parole d'Évangile : « *Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne du royaume des cieux* », condamne d'abord l'infidélité aux vraies vocations, mais elle s'applique aussi aux erreurs dont le bon vouloir présent peut faire une supérieure sagesse.

Est-ce une erreur vraiment, est-ce une faute qui vous a dévoyé? Avez-vous cru bien faire? Est-ce un concours de circonstances qui a forgé vos liens? Dans ce dernier cas, restez donc dans la paix et tâchez de vous plier à l'inévitable; utilisez ce qui est, au lieu de tout piétiner par des impatiences sans foi. Vous avez cru engager une belle vie : vous aurez une belle vie; elle sera belle seulement d'une autre manière.

Mais alors même que par votre faute vous auriez engagé un faux départ, méconnu votre vocation et par là stérilisé toutes vos œuvres, je vous dirais encore : Confiez-vous. Votre vie sacrifiée par vos mains peut se relever par des mains plus fortes. Les mains de Dieu reçoivent et transfigurent ce qu'on y place humblement. Héritant de vos erreurs, vous pouvez être en Dieu un noble héritier; car Dieu prend à son compte et incorpore à sa providence même ce qui vient du mal, quand le mal réparé ne laisse subsister que la substance des faits, qui est toujours sa fille. Vous héritez de vous-même converti comme vous hériteriez de vos parents : héritez paisiblement, et, au lieu de vous morfondre, ennoblissez le proverbe banal qui peut, en Jésus-Christ, prendre un si grand sens, toute la résignation et tout le courage d'un cœur uni au

sien y trouvant leur mot d'ordre : « Le vin est tiré — vin de la coupe douloureuse ou humiliante par vous-même remplie -- il faut le boire ! »

Les vraies vies sacrifiées, sait-on quelles elles sont? Ce sont celles dont le titulaire n'a pas su se qualifier relativement au métier de chrétien et au métier d'homme.

L'être qui se refuse avec pertinacité et qui ne fait pas honneur à sa situation, l'homme en charge et qui n'assume pas sa charge, le magistrat ou le chef d'État sans droiture et sans dignité, le fidèle sans fidélité, le pontife sans zèle et sans charité, l'avocat sans justice et sans vérité, le soldat sans patriotisme, sans discipline, sans bravoure, l'éducateur sans paternité spirituelle, l'ouvrier qui n'aime pas le travail, l'artiste qui avilit son art, le père qui ne se dévoue pas à ses enfants, le mari qui délaisse sa femme ou ne l'honore pas, le souffrant qui se révolte et le désabusé qui renonce : voilà les vies manquées.

Quant à l'homme qui, en n'importe quel état, se donne à cet état, essayant de trouver en soi et en soi seul sa valeur première, comptant sur Dieu pour établir d'abord cette valeur et pour l'épanouir un jour à travers tout, si ce n'est en ce triste monde, à tout le moins dans l'autre : cet homme-là n'est jamais vaincu. La vie est au-dessous de lui, il la règle; la vie marche devant lui, il la guide, même s'il paraît subir ses contraintes. L'essentiel appartient à l'homme de devoir et de foi, et aussi le surcroît, ne fût-ce qu'en équivalent d'espérance.

Avoir une vision nette de son cas, s'y donner, ne

jamais le discuter, suivre la Providence et ne pas lui souffler des ordres : c'est le secret de la vie; c'est le secret du présent dans tout ce qui dépend de notre effort et de notre attitude, c'est en tout cas le secret de l'avenir. Car avant de juger sacrifiée ou non l'humaine existence, il faut peser ses arguments au poids d'une sagesse totale et entendre sa cause jusqu'au bout.

XXVI

LA SAINTE JOIE

Donc, le succès de la vie ne dépend d'aucune circonstance extérieure, d'aucun antécédent, d'aucune faute même, du moment que le Christ accueille cette vie et que dans son amour, sous sa loi, on se met en état de profiter de son salut et d'échapper aux puissances hostiles.

Telle est la *vie heureuse,* dont nous nous sommes, plus haut, entretenus.

Mais nous avons alors indiqué qu'il y aurait lieu de revenir sur l'état de sensibilité qu'une destinée heureuse en elle-même doit normalement produire. Cet état porte le nom de joie. Et la façon dont j'introduis ce mot doit donner à penser que la joie dont je veux parler n'est pas une joie quelconque; il ne faut pas la confondre avec celle que recherche si âprement, j'allais dire désespérément l'inconscience des êtres. Je ne l'assimile ni au plaisir ni même à la gaîté. C'est quelque chose de plus profond, quelque chose qui coïncide d'une certaine façon avec la vie chrétienne elle-même, puisqu'elle repose sur la mise en accord avec le Principe de cette vie, sur l'obéissance à ses lois et l'attente vertueuse de ses aboutissements. Il s'agit de la *sainte joie.*

Saint Paul disait à ses fidèles ce mot évocateur qui contient tout, pour qui sait l'entendre : « *Réjouissez-vous dans le Seigneur sans cesse; je vous le dis encore, réjouissez-vous... car le Seigneur est proche* » (Philipp., IV, 4-5).

Quand le Seigneur est loin, ce n'est pas la joie qui peut sagement, en nous, s'établir et se fixer, c'est bien plutôt l'angoisse d'une destinée que toutes les âmes profondes ont jugée âpre et redoutable. Les joies de ce monde ne se soutiennent que par l'illusion. Un esprit clair a tôt fait de voir que la condition humaine sans Dieu est précaire, médiocre, instable, que nous campons sur des ruines, que des maux permanents pèsent sur nous, que nos objets ne sont que vanité, que la mort frappe sans cesse, que la cendre et le goût de cendre empoisonnent nos meilleurs succès, découragent nos projets, amoindrissent ou ensevelissent toutes nos espérances.

Quand le Seigneur est loin, c'est la tristesse et le désenchantement qui sont de règle, pour ne pas dire le désespoir. Au fond, tous les hommes le sentent. Même dans la gaîté, même dans la prospérité et l'orgueil, même, s'il s'agit des sociétés, dans l'ivresse fanfaronne d'une fallacieuse civilisation, la joie vraie cède à des apparences qui ne peuvent tromper longtemps leurs victimes.

Toutes les périodes d'irréligion sont tristes; le pessimisme y fleurit comme une plante de terroir; l'inquiétude et le déséquilibre y sévissent; la neurasthénie y développe son cortège de misères morales et physiques; la folie y est fréquente; le suicide s'y établit à l'état endémique et épidémique, et bientôt, si le remède ne vient, le monde n'apparaît

plus à ses citadins que comme une geôle, une chambre de torture ou un cabanon.

Cela se comprend, car notre vie sans Dieu est une vie désorientée, qui n'a plus de sens, qui ne sait plus ni d'où elle vient, ni où elle va, ni ce qu'elle doit faire d'elle-même; c'est la vie d'un rameau détaché de son arbre, et qui se dessèche, qui jaunit lentement et ne donne une apparence de vie qu'en raison de la sève alanguie qui lui demeure.

Il en est qui nous parlent du pessimisme chrétien! Mais cette accusation de critiques sans gravité et sans vrai discernement est un pur paradoxe. Au vrai, le christianisme, et, dans le christianisme, l'évangélisme le plus intime et le plus profond est la seule doctrine de joie. Tous nos naturalismes et nos humanismes sentent désespérément le cadavre. Au contraire, l'Écriture, où il y a toute la vie, où nulle trace d'illusion ne paraît, où le *divertissement* à la Pascal est l'ennemi sans cesse dénoncé, où nulle pudeur factice ou enfantine ne distrait le regard des réalités de ce monde, l'Écriture exhale, par tout son ensemble, un parfum de joie. C'est un cantique au Seigneur *qui réjouit notre jeunesse* et qui la *renouvelle* d'âge en âge; c'est un hymne à la terre qui se livre au printemps, qui en hiver se recueille, mais qui sait que de cycle en cycle, au prix même du refroidissement que la science nous annonce comme la mort du globe, elle va vers l'éternel printemps.

« *Que la terre jette des cris de réjouissance vers le Seigneur,* dit le psaume; *servez le Seigneur avec joie, venez devant sa face avec des cris d'allégresse* » (Ps. c. 1).

L'Évangile, cette fleur nouvelle éclose du saint Livre, ce Testament nouveau qui marque une approximation plus grande entre Dieu et nous, qui réalise les promesses et fonde la religion en sa phase définitive, l'Évangile beaucoup plus encore que la Bible ancienne se résume en joie. Son premier mot est celui qui tombe de la sainte Montagne : *Bienheureux, bienheureux*... et afin que ses adeptes ne croient pas à la nécessité de quelque éclat de fortune, d'un hasard bienveillant ou de l'assistance humaine pour qu'ils obtiennent sa béatitude, il dit, sans hésiter, comme une toute simple vérité de son symbole : *Bienheureux les pauvres; bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*...

La finale du même livre entonne le même chant, ou pour mieux dire susurre, dans une intimité de plus en plus tendre, une assurance pareille. « *Je vous ai dit ces choses afin que ma joie demeure en vous et que votre joie soit parfaite.* » « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai.* » « *Venez à moi et vous trouverez le repos de vos âmes.* » « *Que votre cœur ne se trouble point... vous aurez des afflictions dans le monde, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* » « *Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.* » « *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix.* » « *Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.* » Divine musique, dont la douleur est endormie, dont la joie est multipliée, haussée jusqu'à vibrer dans une sonorité éternelle.

Toutes les saintes âmes, pour qui les Écritures et la doctrine sacrée sont vraiment une vie, puisent là cette grande sérénité qui est leur caractère commun, en dépit de la variété des dons et des dispositions personnelles. Lisez les *Actes des Apôtres :* on y sent déborder une puissante ivresse. Les martyrs en sont exaltés. Les saints, les contemplateurs, les moines, les âmes consacrées de toutes les vocations et dans toute occurrence sont des êtres de joie. Et les joies qu'ils goûtent ne sont pas uniquement à leurs yeux des réserves pour après l'épreuve, un intervalle parmi nos douleurs; elles accompagnent les peines : « *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations,* » dit l'Apôtre (II, Cor., VII, 4); elles suppléent les plaisirs fuyants et les fausses richesses : « *Vous avez supporté avec joie le pillage de vos biens,* écrit Paul aux Hébreux, *sachant que vous avez une richesse meilleure* » (Hébr., XI, 34).

Au-dessous de notre vide, le vrai chrétien sent s'établir la divine satiété, la « *joie pleine* » que le Christ avait promise. Nous ne sommes plus sur le sol ingrat, nous partons sur de grandes ailes, et le voyage que nous faisons est dominé, en dépit du froid de l'espace et des remous de l'air, par le vertige paisible des hauteurs et par le sentiment de l'envolée en plein éther, vers les astres.

Sophocle avait écrit : « Il n'y a que les grandes âmes qui sachent combien on est heureux quand on est bon » : la toute bonté du Christ et la bonté supérieure du chrétien fidèle donnent des joies plus vives. Le fruit de l'Esprit qui nous fait de grandes âmes, est vraiment *joie et paix,* en même

temps qu'amour et que rectitude (Galates, v, 22).

Saint François d'Assise, au toucher de cette joie, s'exaltait et chantait, invitant à l'y aider toutes les créatures. Saint Dominique portait une lueur au front, et il montrait toujours un visage joyeux, disent ses biographes, sauf lorsqu'il s'attristait des peines du prochain. Notre saint Louis, accablé de tant de soucis, fréquemment malade et d'une vie si pénitente, était toujours doucement enjoué; il faisait les délices de sa cour; il plaisantait Joinville avec un charme d'aménité que sa sainteté et sa dignité rendaient plus savoureux encore, et le bon chevalier nous rapporte quantité de traits de sa gracieuse humeur, de sa jovialité délicate.

Tous les directeurs d'âmes veillent à ce que leurs pupilles ne laissent pas mourir en eux la joie spirituelle. Le Bienheureux Humbert de Romans, successeur de saint Dominique, voyant rire de jeunes religieux, leur disait : « Riez, riez, mes enfants, quand les novices rient le diable pleure. »

La joie est la vérité de la vie; elle est le droit, elle est la sagesse, étant donné que nous sommes dans notre voie et que nous demeurons unis à Celui qui gouverne nos destinées, qui nous aime, qui a lié notre avenir à de prodigieuses promesses et qui nous dit en toute difficulté, en toute atteinte des réalités immédiates et en toute anxiété touchant ce qui nous menace : « *Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume.* »

Cette joie, qui est de droit, est aussi moralement

une nécessité; c'est un devoir strict, parce que, en premier lieu, elle est le témoignage de la confiance filiale que notre Père des cieux est en droit d'attendre de nous; elle est une forme de notre reconnaissance; elle reflète les sentiments que doivent nous inspirer la grandeur de Dieu, sa perfection, sa béatitude. Ensuite, cette joie intime est un état d'esprit indispensable à l'accomplissement de nos autres devoirs.

La joie est une force, la tristesse brise nos énergies; la joie nous épanouit, déplie notre âme, l'ouvre aux souffles d'en haut, la féconde; la tristesse nous resserre et nous ronge, nous isole et nous stérilise. La joie est donc utile à la vie morale et à la productivité, à la vie familiale et sociale, à tout ce qui dépend de notre santé spirituelle, voire de notre santé physique, et la tristesse leur est nuisible.

« Un saint triste, disait saint François de Sales, est un triste saint » : on peut en dire autant de chaque homme. Si l'on ne veut pas sombrer jusqu'au-dessous de soi-même, se voir débilité et paralysé en face des dangers, en face des devoirs, il faut goûter au tonique de la joie, il faut garder au cœur l'impression d'une douce fête, celle qu'évoque le saint Livre en disant que le *cœur du juste est un festin perpétuel.*

*
* *

Cette joie, nécessaire, disons-nous, légitime, fondée en droit, est-elle aussi en notre pouvoir? oui, car elle ne relève ni de circonstances fortuites,

ni de faveurs étrangères, ni de dispositions intérieures impossibles à acquérir : elle dépend uniquement de la *proximité du Seigneur*, et le Seigneur ne se refuse jamais à qui le recherche.

Il se peut bien que ce Seigneur aux desseins de mystère se cache quelquefois, et que la source de joie soit ainsi dérobée à nos yeux sensibles, mais sachant qu'il est là pourtant, la joie essentielle nous demeure. Cette joie n'est pas ressentie : mais ressentir n'est pas tout; il faut parfois se contenter de savoir, préférer la confiance à l'expérience actuelle et rendre aux certitudes de la foi cet hommage de ne pas leur substituer de futiles impressions.

Il n'y a qu'une chose qui puisse nous arracher la joie, c'est cela même que nous poursuivons si souvent comme sa cause : le mal. Le mal qui nous sépare de Dieu, qui s'oppose au règne de Dieu et par suite, puisque notre salut en vient, à notre propre règne sur nous-mêmes, à notre épanouissement supérieur, à notre vraie vie, haute et durable : tel est l'ennemi de la joie. Et comme, spontanément, nous nous livrons au mal et aux passions pécheresses; comme nous ne pouvons écarter le mal qu'en nous quittant nous-mêmes dans ce qui nous est, maintenant, naturel autant que le souffle et autant que le désir, le secret de la joie parfaite, c'est le renoncement, c'est l'oubli de soi pour Dieu, c'est l'acceptation, au lieu de nos propres volontés injustes ou ignorantes, de la volonté qui nous guide et de l'amour mystérieux qui oriente nos destins.

La joie, Jésus en donne la description paradoxale, mais fidèle quand il dit, en même temps

que l'immense espoir qu'il apporte aux âmes, la condition qu'il y met, ou pour mieux dire qui s'y attache d'elle-même. « *Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et me suive.* » Eh quoi! serait-ce donc vrai? La croix serait-elle l'instrument du bonheur? Une procession de crucifiés en serait-elle l'image? Oui, la croix bien chargée, bien portée à la suite du Maître, la croix, c'est-à-dire le renoncement, l'acceptation, la souffrance éventuelle adoptée, le devoir assumé, l'oubli de soi pour autrui et pour Dieu, l'abandon à la conduite et à l'amour de Dieu, c'est la joie.

La croix change tout en joie, parce qu'elle change tout en service de Dieu, en confiance appuyée sur Dieu, en amour qui s'écoule en Dieu, qui attire à nous Dieu; parce qu'elle est le conducteur des grâces, et qu'elle contient les secrets, les pouvoirs et les privilèges de la Toute-Puissance. Qui donc l'admet, elle, la croix, qui l'adore et qui s'y soumet sous les formes que Dieu décide, celui-là a la joie de Dieu; celui-là est à l'abri des troubles et des agitations pessimistes; il ne sera pas délivré des épreuves, ni exempt de douleur; mais il ignorera la tristesse de fond, celle qui est sœur cadette et associée de la désespérance.

« *J'ai été crucifié avec Jésus,* dit saint Paul, *aussi, je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.* » Dès lors, lui semble-t-il, il a le droit de parler de joie, fut-ce au milieu de ses tribulations; il en « surabonde », bien que parfois l'impression s'en éloigne et le laisse comme perdu dans le désert du cœur; il la prêche avec

une insistance empruntée à celle de son Maître, avec une certitude que ni l'*angoisse*, ni le *péril*, ni les *choses présentes*, ni les *choses futures*, ni la *vie* ni la *mort* n'abattront : « *Réjouissez-vous, réjouissez-vous dans le Seigneur sans cesse, je vous le dis encore, réjouissez-vous.* »

Cette joie a des degrés; elle s'approfondit à mesure que nous pénétrons, que nous nous installons plus avant dans la vie nouvelle. L'homme ancien ne cède que peu à peu; l'homme nouveau est comme le papillon qui dégage péniblement ses ailes des enveloppes de la nymphe et de la chrysalide.

Au point de départ, il y a la paix du pécheur repenti, si douce déjà que des âmes y voient comme leur port, comme leur plénitude; à l'autre extrême, il y a l'union mystique, l'extase, dont Paul a dit qu'il n'est plus permis à l'homme de parler, mais dont les joies s'assimilent à celles qui nous attendent dans l'autre Royaume. Entre les deux, tous les niveaux s'étagent et des étapes successives se proposent.

En veillant aux vertus, en nous quittant nous-mêmes pas à pas pour avancer vers Celui qui nous accueille et se fait notre vie, en élimant le mal quand nous ne pouvons le détruire tout à fait et en le reniant avec une énergie victorieuse des faiblesses qui nous y enchaînent, nous méritons la joie essentielle et accroissons en nous ses trésors.

Les trois vertus théologales notamment, celles qui nous joignent à Dieu d'une façon directe, la foi, l'espérance et la charité, favorisent la progres-

sion heureuse et développent en nous la racine des béatitudes.

Quand je crois, je ne puis manquer de goûter la sérénité d'une pensée qui se rassure, qui s'équilibre au dedans et qu'aucun mystère du dehors, aucune obscurité de la vie ne pourra plus surprendre. Quand j'espère, j'ai en moi mon objet d'espérance et mon secours, comme on a un héritage, après que par une annonce authentique on a été saisi de l'heureux gain. Mais surtout, quand j'ai la charité, quand j'aime Dieu et mes frères en Dieu, j'ai la source de joie toute intime et toute vive. J'aime Dieu, et il est la perfection pleine; j'aime Dieu et Dieu m'aime au point de ne songer qu'à me combler; j'aime Dieu, et ce qu'il me défend, ce qu'il me déconseille me devient de ce fait odieux et comme impossible, ce qu'il me demande, me suggère ou m'impose, quelque dur qu'il soit, en devient une douceur, car « là où l'on aime, dit saint Augustin, il n'y a plus de peine, ou s'il y a de la peine, on aime la peine ».

L'amour, qui est la clef de tout, est donc la clef spécialement de cette vertu de joie qui est aussi une promesse et une récompense. En m'attachant au Dieu de toute vie, l'amour me le donne comme une possession anticipée, qu'il n'y aura plus qu'à déployer pour que l'allégresse éclate.

L'amour trouve tout en tout, parce qu'il trouve en Dieu tout et qu'à rien il ne s'attache sans que Dieu y soit inclus comme motif et comme fin suprême. Il est donc satisfait et joyeux de tout, même de ce qui ferait sa peine. Il ne sent plus de fardeau, ne s'éloigne d'aucune tâche, ne s'excuse

sur aucune faiblesse, ne se trouble d'aucun changement, ne redoute aucun insuccès; il se croit tout possible et réussit toujours à la fin, car il ne veut que ce que veut l'amour, son amour divin, cet allié de la toute-puissance.

Qu'il me sera donc facile, mon Dieu, d'être en joie! Il suffit de vous aimer; il suffit de cette chose en elle-même si simple, si obligée de toute façon et si délectable. Vous aimer, et par amour rester dans vos commandements, c'est là tout. A cette seule condition, tout est à mon service, parce que tout est au vôtre et que l'amour communique ses biens. Ma joie ne dépend d'aucun hasard, d'aucun événement du dehors ou du dedans, sauf ceci que je vous sois fidèle, car en vous elle se tient, vous seul en êtes la source, et cette source, c'est l'amour qui la fait couler.

Que je vous aime donc, mon Dieu, et que la joie brille en moi; que beaucoup d'autres vous aiment et que la joie embrase tous ces anciens ou nouveaux serviteurs. Flamme au milieu de nos cendres, lumière dans notre nuit, sublimité paisible et féconde au cours de nos agitations et de nos tourments, faites de la joie chrétienne la consolation de cette heure grave, de ce lendemain de deuil et de cette aurore d'un avenir que nous ne discernons pas.

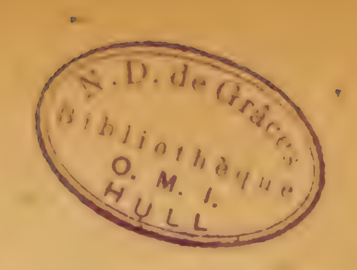
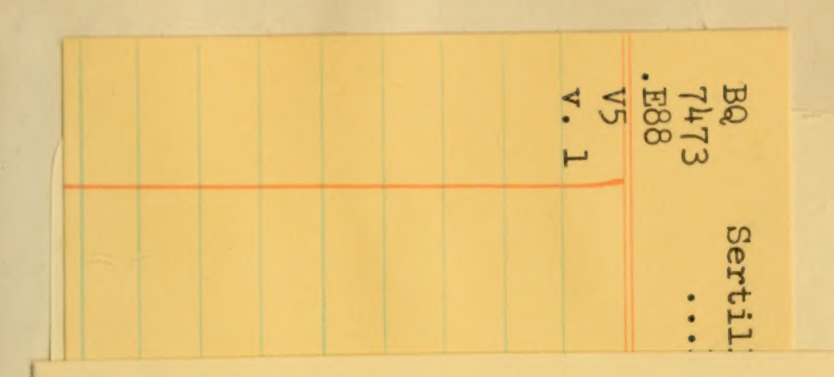


TABLE DES MATIÈRES


BQ
7473
.E88
V5
v. 1
Sertil

